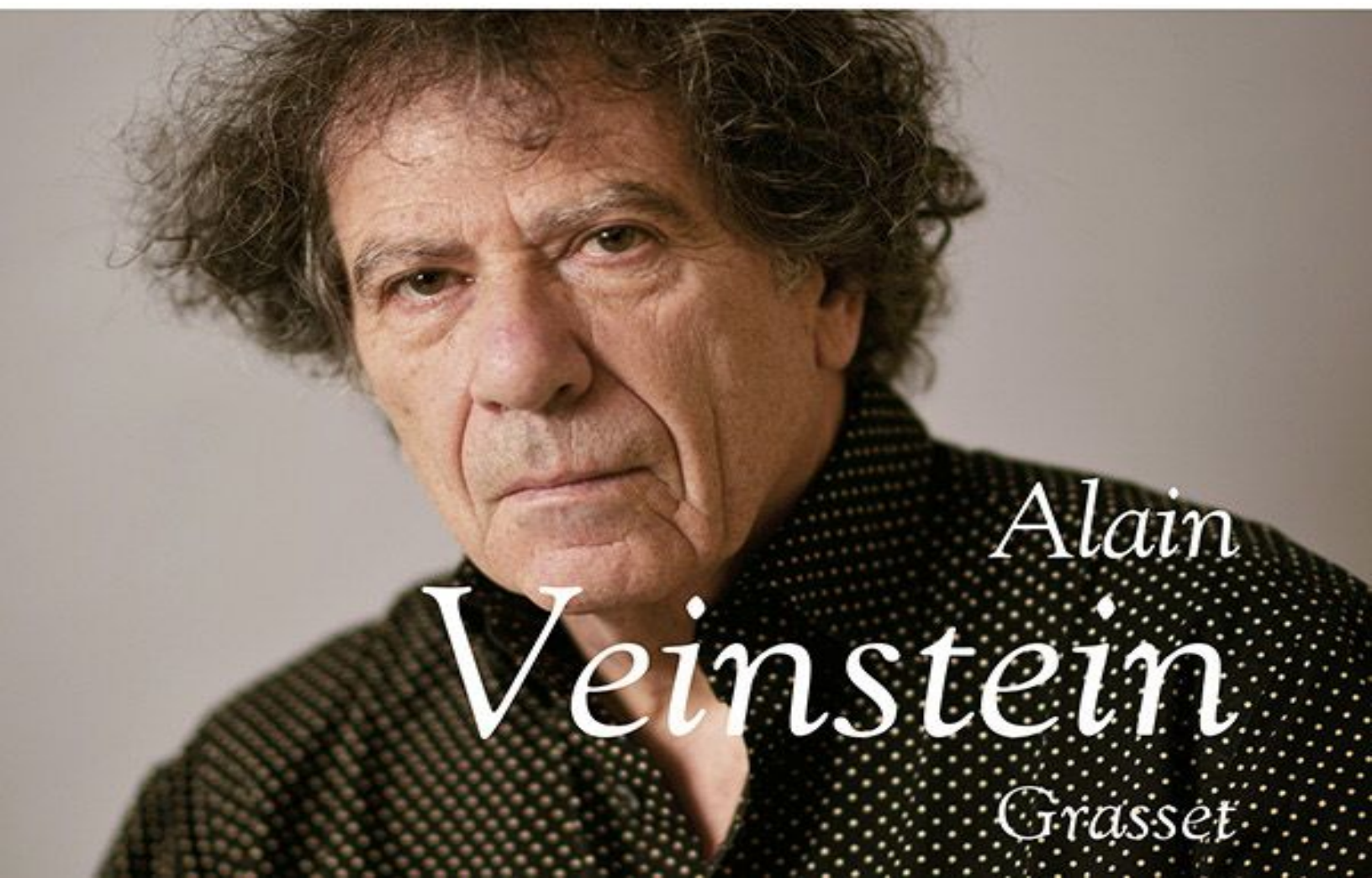


Alain Veinstein

Cent quarante signes



Alain
Veinstein
Grasset

Table of Contents

Couverture

Page de titre

AVANT CLICS ET APRÈS

AVRIL

Lundi 16 avril

Mardi 17 avril

Mercredi 18 avril

Vendredi 20 avril

Jeudi 26 avril

Vendredi 27 avril

Samedi 28 avril

Dimanche 29 avril

Lundi 30 avril

MAI

Mardi 1er mai

Mercredi 2 mai

Jeudi 3 mai

Vendredi 4 mai

Samedi 5 mai

Dimanche 6 mai

Lundi 7 mai

Mardi 8 mai

Mercredi 9 mai

Jeudi 10 mai

Vendredi 11 mai

Samedi 12 mai

Dimanche 13 mai

Lundi 14 mai

Mardi 15 mai

Mercredi 16 mai

Jeudi 17 mai

Vendredi 18 mai

Samedi 19 mai

Dimanche 20 mai

Lundi 21 mai
Mardi 22 mai
Mercredi 23 mai
Jeudi 24 mai
Vendredi 25 mai
Samedi 26 mai
Dimanche 27 mai
Lundi 28 mai
Mardi 29 mai
Mercredi 30 mai
Jeudi 31 mai

JUIN

Vendredi 1er juin
Samedi 2 juin
Dimanche 3 juin
Lundi 4 juin
Mardi 5 juin
Mercredi 6 juin
Jeudi 7 juin
Samedi 9 juin
Dimanche 10 juin
Lundi 11 juin
Mardi 12 juin
Mercredi 13 juin
Jeudi 14 juin
Vendredi 15 juin
Dimanche 24 juin
Lundi 25 juin
Mardi 26 juin
Mercredi 27 juin
Jeudi 28 juin
Vendredi 29 juin
Samedi 30 juin

JUILLET

Dimanche 1er juillet
Lundi 2 juillet
Mardi 3 juillet

Mercredi 4 juillet
Jeudi 5 juillet
Vendredi 6 juillet
Samedi 7 juillet
Dimanche 8 juillet
Lundi 9 juillet
Mardi 10 juillet
Mercredi 11 juillet
Jeudi 12 juillet
Vendredi 13 juillet
Samedi 14 juillet
Dimanche 15 juillet
Lundi 16 juillet
Mardi 17 juillet
Mercredi 18 juillet
Jeudi 19 juillet
Vendredi 20 juillet
Samedi 21 juillet
Dimanche 22 juillet
Lundi 23 juillet
Mardi 24 juillet
Mercredi 25 juillet
Jeudi 26 juillet
Vendredi 27 juillet
Samedi 28 juillet
Dimanche 29 juillet
Lundi 30 juillet
Mardi 31 juillet

AOÛT

Mercredi 1er août
Jeudi 2 août
Vendredi 3 août
Samedi 4 août
Dimanche 5 août
Lundi 6 août
Mardi 7 août
Mercredi 8 août

Jeudi 9 août
Vendredi 10 août
Mardi 21 août
Mercredi 22 août
Jeudi 23 août
Vendredi 24 août
Samedi 25 août
Dimanche 26 août
Lundi 27 août
Mardi 28 août
Mercredi 29 août
Jeudi 30 août
Vendredi 31 août

SEPTEMBRE

Samedi 1er septembre
Dimanche 2 septembre
Lundi 3 septembre
Mardi 4 septembre
Mercredi 5 septembre
Jeudi 6 septembre
Vendredi 7 septembre
Samedi 8 septembre
Dimanche 9 septembre
Lundi 10 septembre
Mardi 11 septembre
Mercredi 12 septembre
Jeudi 13 septembre
Vendredi 14 septembre
Samedi 15 septembre
Dimanche 16 septembre
Lundi 17 septembre
Mardi 18 septembre
Mercredi 19 septembre
Jeudi 20 septembre
Vendredi 21 septembre
Samedi 22 septembre
Dimanche 23 septembre

Lundi 24 septembre
Mardi 25 septembre
Mercredi 26 septembre
Jeudi 27 septembre
Vendredi 28 septembre
Samedi 29 septembre
Dimanche 30 septembre

OCTOBRE

Lundi 1er octobre
Mardi 2 octobre
Mercredi 3 octobre
Jeudi 4 octobre
Vendredi 5 octobre
Samedi 6 octobre
Dimanche 7 octobre
Lundi 8 octobre
Mardi 9 octobre
Mercredi 10 octobre
Jeudi 11 octobre
Vendredi 12 octobre
Samedi 13 octobre
Dimanche 14 octobre
Lundi 15 octobre
Mardi 16 octobre
Mercredi 17 octobre
Jeudi 18 octobre
Vendredi 19 octobre
Samedi 20 octobre
Dimanche 21 octobre
Lundi 22 octobre
Mardi 23 octobre
Mercredi 24 octobre
Jeudi 25 octobre
Vendredi 26 octobre
Samedi 27 octobre
Dimanche 28 octobre
Lundi 29 octobre

Mardi 30 octobre
Mercredi 31 octobre

NOVEMBRE

Jeudi 1er novembre
Vendredi 2 novembre
Samedi 3 novembre
Dimanche 4 novembre
Lundi 5 novembre
Mardi 6 novembre
Mercredi 7 novembre
Jeudi 8 novembre
Vendredi 9 novembre
Samedi 10 novembre
Dimanche 11 novembre
Lundi 12 novembre
Mardi 13 novembre
Mercredi 14 novembre
Jeudi 15 novembre
Vendredi 16 novembre
Samedi 17 novembre
Dimanche 18 novembre
Lundi 19 novembre
Mardi 20 novembre
Mercredi 21 novembre
Jeudi 22 novembre
Vendredi 23 novembre
Samedi 24 novembre
Dimanche 25 novembre
Lundi 26 novembre
Mardi 27 novembre
Mercredi 28 novembre
Jeudi 29 novembre
Vendredi 30 novembre

DÉCEMBRE

Samedi 1er décembre
Dimanche 2 décembre
Lundi 3 décembre

Mardi 4 décembre
Mercredi 5 décembre
Jeudi 6 décembre
Vendredi 7 décembre
Samedi 8 décembre
Dimanche 9 décembre
Lundi 10 décembre
Mardi 11 décembre
Mercredi 12 décembre
Jeudi 13 décembre
Vendredi 14 décembre
Samedi 15 décembre
Dimanche 16 décembre
Lundi 17 décembre
Mardi 18 décembre
Mercredi 19 décembre
Jeudi 20 décembre
Vendredi 21 décembre
Samedi 22 décembre
Dimanche 23 décembre
Lundi 24 décembre
Mardi 25 décembre
Mercredi 26 décembre
Jeudi 27 décembre
Vendredi 28 décembre
Samedi 29 décembre
Dimanche 30 décembre
Lundi 31 décembre

JANVIER

Mardi 1er janvier
Mercredi 2 janvier
Jeudi 3 janvier
Vendredi 4 janvier
Samedi 5 janvier
Dimanche 6 janvier
Lundi 7 janvier
Mardi 8 janvier

Mercredi 9 janvier
Jeudi 10 janvier
Vendredi 11 janvier
Samedi 12 janvier
Dimanche 13 janvier
Lundi 14 janvier
Mardi 15 janvier
Mercredi 16 janvier
Jeudi 17 janvier
Vendredi 18 janvier
Samedi 19 janvier
Dimanche 20 janvier
Lundi 21 janvier
Mardi 22 janvier
Mercredi 23 janvier
Jeudi 24 janvier
Vendredi 25 janvier
Samedi 26 janvier
Dimanche 27 janvier
Lundi 28 janvier
Mardi 29 janvier
Mercredi 30 janvier
Jeudi 31 janvier

FÉVRIER

Vendredi 1er février
Samedi 2 février
Lundi 4 février
Mardi 5 février
Mercredi 6 février
Vendredi 8 février
Samedi 9 février
Dimanche 10 février
Lundi 11 février
Mardi 12 février, mercredi 13 février
Jeudi 14 février
Vendredi 15 février
Samedi 16 février

Dimanche 17 février

Lundi 18 février

Mardi 19 février

Mercredi 20 février

Jeudi 21 février

Vendredi 22 février

Samedi 23 février

Dimanche 24 février

Lundi 25 février

Mardi 26 février

Mercredi 27 février

Jeudi 28 février

Collection littéraire dirigée par Martine Saada

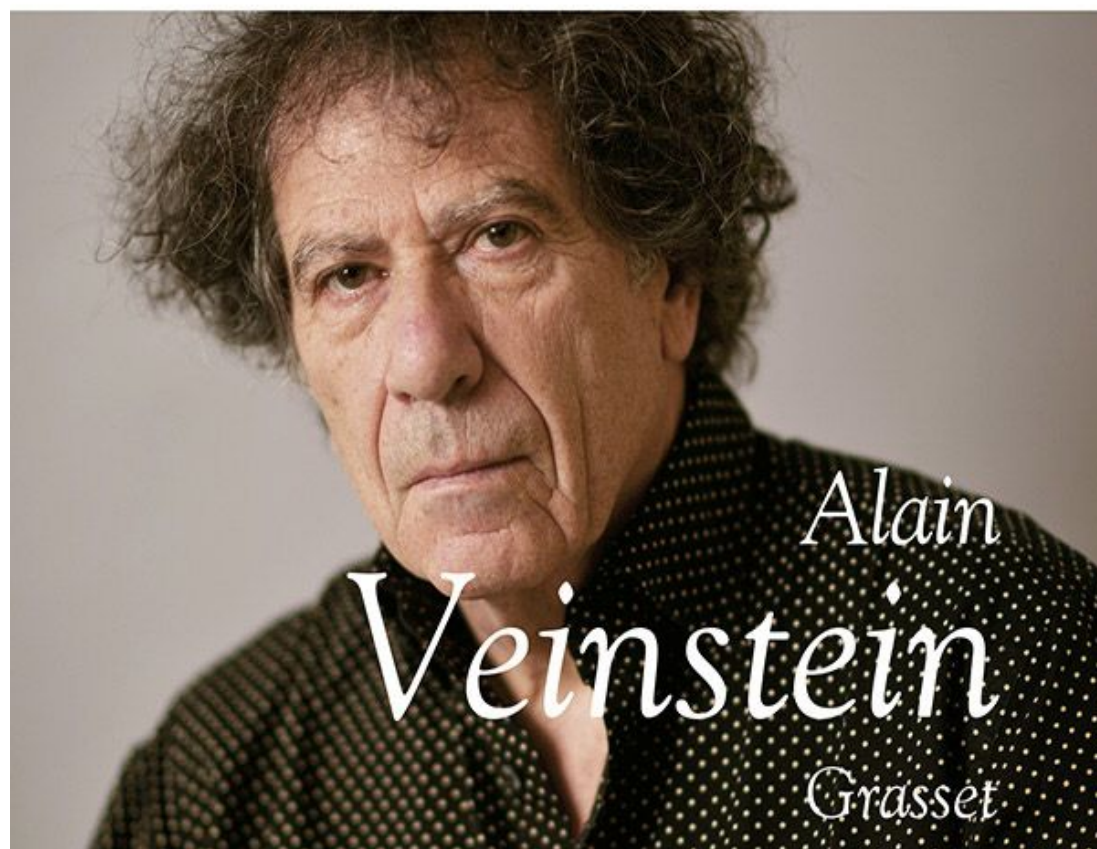
Du même auteur

Page de Copyright

OceanofPDF.com

Alain Veinstein

Cent quarante signes



OceanofPDF.com

ALAIN VEINSTEIN

CENT QUARANTE SIGNES

BERNARD GRASSET
PARIS

OceanofPDF.com

AVANT CLICS ET APRÈS

Le roman de ce livre tient au hasard. C'est-à-dire à un fil. Il s'en est fallu d'un rien qu'il ne voie jamais le jour. Je ne suis pas un habitué des réseaux sociaux. J'avais entendu parler de Twitter, mais, sous ce nom, je ne connaissais qu'un type de haut-parleur destiné à reproduire des sons aigus, à des fréquences élevées. J'ignorais tout de l'outil qui permet aujourd'hui de s'abonner à des personnes (*followers*) ayant un intérêt commun pour certains sujets sur lesquels elles sont en mesure d'avoir des points de vue et d'apporter des informations qu'elles souhaitent partager. À ces personnes, vous vous adressez grâce aux moyens offerts désormais par la technologie numérique (smartphones, tablettes, ordinateurs).

L'écriture est libre, mais la forme a tendance à l'emporter sur le fond, en raison d'une contrainte non négociable : un tweet ne peut pas dépasser 140 signes. Au-delà, il ne part pas. 140 signes, c'est donc le chas de l'aiguille par où faire passer le fil.

Chaque tweet a vocation à être *retweeté* par vos *followers*, ce qui élargit son audience et, par ricochet, peut accroître le nombre de vos abonnés. Un bon tweet fait boule de neige.

J'ignorais ces règles élémentaires lorsque ma fille Paloma – qui m'avait demandé, enfant, si j'avais été un homme préhistorique – a tenu un jour à m'ouvrir les yeux sur mon archaïsme. Je n'étais pas sur Twitter. Il fallait y

remédier sur-le-champ. La jeunesse est sans pitié. En deux temps trois mouvements, je me suis retrouvé titulaire d'un compte.

Il fallait bien en faire quelque chose. Parler à la cantonade, pourquoi pas ? Mais pour dire quoi ? Beaucoup font de Twitter la chambre d'écho de leur activité principale, qui alimente le feu de l'action. L'idée qui s'est imposée à moi presque aussitôt fut au contraire de faire de Twitter mon activité principale. Centrale, en tout cas. Bref, d'essayer d'en tirer parti comme moteur et foyer d'écriture.

D'où mon choix de m'impliquer personnellement dans ce qui m'est apparu, en effet, comme une nouvelle voie d'écriture. Depuis le début, je tweete à visage découvert, sans me cacher – ce qui n'est pas si fréquent – sous un pseudonyme. Sur le fil de Twitter, je suis celui que je crois être : un écrivain, auteur de romans et de poèmes, par ailleurs intervieweur d'écrivains à la radio depuis longtemps, habitant Malakoff, au sud de Paris, travaillant dans la journée rue de Tournon, dans le sixième arrondissement de la capitale, promeneur de chien à ses heures, homme de la rue, donc, l'œil et l'oreille aux aguets dans les paysages urbains, usager des transports en commun, voyageur à l'occasion, dormeur se laissant surprendre par ses rêves... Comme tout un chacun, enfin, je suis soumis à l'accélération vertigineuse du temps qui frappe de plein fouet ceux qui, – c'est mon cas – arrivent à l'heure d'hiver.

Les premiers temps, tweeter me semblait moins difficile qu'écrire. En envoyant des petites phrases au coup par coup, je me sentais libéré du temps de l'écriture et de la difficile recherche du rythme, nécessaire au travail sur la durée. J'avais l'impression d'écrire sans avoir à écrire. En me laissant porter par un récit qui avançait tout seul, avec juste de temps à autre, un léger coup de pouce à donner.

Il m'a vite fallu déchanter. Twitter est un ogre qui a toujours faim. J'étais comme un personnage de Hopper, installé dans le coin d'un espace beaucoup trop grand pour lui seul.

Les premiers tweets hésitent. Puis, assez vite de plus en plus nombreux, les retweets m'aident à prendre de l'élan, me donnent du cœur à l'ouvrage. J'ai l'impression, toute nouvelle pour moi, d'une lecture « en direct » avec des retours immédiats. Mes lecteurs sont là, à l'autre bout du fil. Ils ont un nom

et un visage. Je suis entré dans une partie, commencée avant que j'arrive, d'un grand jeu de la vérité. Pas de tricherie possible avec la règle des 140 signes. Ma liberté s'exercera désormais dans cette contrainte. À partir de cette forme, il me faudra écrire. Je ne verrai plus la vie qu'à travers cet œil.

Je ne m'étais jamais conformé à une règle aussi stricte. Ecrire, quand j'ai commencé à le faire, était une façon de m'accorder une licence poétique généralisée. Je me retrouvais tout d'un coup avec, au doigt, la bague des 140 signes.

Entre le tweet et moi, les relations ne furent pas d'emblée harmonieuses. Finir une phrase sans un point, rogner les blancs, recourir à un mot plutôt qu'à un autre, plus juste mais plus long, me faisait « bouillonner en vase clos », pour reprendre une expression d'André du Bouchet.

Jusqu'au moment où j'ai essayé de jouer avec mes malheurs et de tenter ma chance avec les obstacles. Une nouvelle vitesse d'écriture, l'apprentissage des contournements et des détournements façonnèrent une pratique centrée sur le resserrement et l'urgence. Sur Twitter, pas question de tourner sa langue sept fois dans sa bouche. Le tweet va plus vite qu'un pigeon voyageur. Un clic et le départ et l'arrivée sont simultanés. Pas de repentirs possibles. Le tweet est écrit « à chaud », le plus souvent sur le clavier du téléphone, dans le bus, le métro, au marché, dans la rue alors que le chien tire sur sa laisse... En outre, sur Twitter, il faut faire court et s'efforcer d'en dire long. Telles sont quelques-unes des règles de ce jeu auquel je me suis assez vite laissé prendre.

Peut-être parce que j'y ai retrouvé ce qu'on appelle à la radio le « frisson du direct ». Quand, le micro ouvert, ce qui est dit est immédiatement reçu par des milliers de personnes que vous pensez suspendues à vos lèvres. Mais de même que l'auditeur peut enregistrer ou podcaster les émissions, les tweets sont conservés dans la mémoire de Twitter. Ils ne s'envolent pas aussitôt vers les oubliettes. D'où l'idée, un beau jour, de les rassembler et d'en faire un livre.

Facile à imaginer, évidemment. Plus difficile, on s'en doute, à mettre en œuvre.

Mon intention n'était pas de proposer une anthologie, un recueil de tweets, mais de composer véritablement un livre, c'est-à-dire de disposer de ces

éléments envoyés « à chaud », au coup par coup, dans une continuité. Je voulais faire passer une trame entre les fils tendus sur le métier de Twitter au gré de mes tweets. Prises dans la violence de l'instant, les phrases devaient donc rejoindre une autre temporalité, celle du cours de la vie, telle que la lecture, page après page, la restitue. Il me fallait, dans ce but, envisager un fil rouge, puis relier les tweets à ce fil, même si aucun chemin n'était dessiné à l'avance. Des mots ont été mes étoiles conductrices : *rêve*, *roman*, *radio*, *marché*... pour ne citer que ceux-là.

Du coup, à chaque phrase, j'ai dû faire subir un saut périlleux qui a consisté à la faire passer au-dessus des blancs, des vides, des temps morts et autres espacements qui résultent inévitablement de son extraction du fil de Twitter. J'ai dû infiltrer dans une nouvelle trame des phrases exfiltrées.

Composer un livre avec des tweets, c'est en somme essayer de passer du chaos des sensations, des perceptions et des pensées vécues en temps réel, dans la fièvre d'un coq-à-l'âne sans commencement ni fin, à un ordre impulsé par l'écriture, mise en mouvement par le hasard des impulsions, des inventions, des associations. Ce qui n'avait ni queue ni tête, le bric-à-brac d'une expérience, se découvre soudain un sens.

Certes, les mots « ordre » et « sens » peuvent paraître bien incongrus si on les confronte à l'hétérogénéité du matériau à la base du livre à venir, dont le propre est en effet de partir dans tous les sens, d'être le refuge de phrases désassemblées, d'effilochures.

Mais par ses sauts, ses négociations de virages et de ruptures, le livre passe outre. Il donne l'ordre et le sens de la même façon que le premier violon donne le *la*. Pourquoi un livre, sinon pour faire le lien. Relier ce qui était séparé. Braver les mésententes, à l'écoute de ces révélations, qui s'invitent et s'inventent dans la langue et finissent par me questionner, interroger ma vie à des moments donnés, celui, par exemple, qu'on appelle le soir, lorsqu'on est hanté par les affres du vieillissement et qu'on se surprend à tutoyer la mort.

Le livre, au fond, assure le suivi, développe une *suite*, au sens musical, avec des reprises et des variations. Il procède à des ajustements, imagine des combinaisons, joue sur des agencements de phrases qui s'entrecroisent et éventuellement se contrarient. Son souci reste, malgré tout, non pas de

prétendre à la grande épopée, mais simplement que les phrases entretiennent entre elles de *bons rapports*. Il faut absolument qu'elles se chuchotent pour le moins quelque chose, comme des chercheurs en physique quantique, selon Christa Wolf, parviennent à le faire avec des atomes séparés par une longue distance.

Le fil vit en bonne intelligence avec le vide, cet espace où se dessine le possible. À coups de tweets, j'ai eu l'ambition de le peupler, d'y prendre mon élan, d'en faire un *théâtre*, si le théâtre, comme le disait Antoine Vitez, « c'est mettre son pas dans les pas des autres ». Sur la scène ainsi ouverte, je me suis laissé emporter par une passion, puis par une autre, suivie de beaucoup d'autres, sans aller jusqu'à *mille e tre*.

Chaque fois, l'enjeu est de souffler sur les braises et de rallumer le feu qui menace de s'éteindre.

Il en résulte un texte hybride, qui mêle la fiction et la réalité, toutes deux inspirées par un même souci de vérité par rapport à ce que j'ai vécu tout au long de ces jours.

Sans me départir de la première personne du singulier, je suis devenu, au fil du temps, un personnage sous tension, les sens à vif, ouvert à une sorte de quête permanente, bien que je sois incapable de préciser ce que lui et moi, chemin faisant, nous cherchons. Je sais seulement que nous avançons, lui et moi, sur un pas japonais, ces dalles de pierre ou de rondins disposées sur un terrain sans allées pour permettre au promeneur d'y poser le pied. La succession des tweets, porteurs de thèmes qui se ramifient et se subdivisent, débouche peu à peu sur ce qu'il n'est pas abusif d'appeler un roman, décliné sur tous les tons, du comique au dramatique, en passant par le burlesque et même le lyrique, quelquefois. Un roman par tweets, de la même manière qu'il existe des romans par lettres. Un roman écrit par un pirate qui a la particularité d'arraisonner à tout va pour s'emparer de cargaisons de mots et de phrases dont il veut juste déranger la torpeur.

AVRIL

OceanofPDF.com

Lundi 16 avril

Premier tweet pour une nouvelle scène.

Les cahiers, les carnets au feu et la poésie au milieu ?

La poésie dans un *milieu de dispersion*, peut-être, si les tweets ne sont pas trop des occasions perdues de se taire.

Ou bien, lorsqu'on ouvre les yeux ou tend l'oreille, lorsqu'on est une sorte d'innocent.

Quelqu'un jeté, comme ça, sur scène et qui n'a encore jamais rien vu, rien entendu. Jamais.

Un innocent, un ignorant – comme on voudra : les deux pourquoi pas, tout à la fois. Mais jeté là, pour la première fois, ce quelqu'un.

Et bien décidé à laisser parler les choses dans leur foisonnement, sans les agripper, sans les serrer avec les doigts, mais juste en les effleurant.

J'aurais dû écrire : en les caressant. Caresser est un projet plus juste, au moment où je me lance dans l'aventure.

Mardi 17 avril

Faire tenir la poésie sur le fil de Twitter, donc, comme n'importe quelle chose de ce monde qui surgit sous la main.

La poésie, ou bien, ou bien... J'ai toujours eu un peu de mal avec le mot. Ce n'est pas aujourd'hui que je vais prétendre le contraire. N'empêche que.

Toujours active, la poésie – si le mot, ici, répond à l'appel –, ne serait-ce que dans la critique du langage ou dans la promesse d'agencements nouveaux.

Pour partir d'un bon pied, demander un coup de main à Jean Benoît et inscrire ses mots sur le seuil en lettres de feu : « Mort, la vie te guette. »

Ce sont précisément les mots que je voudrais faire résonner sur le fil d'alerte à partir de ce jour : « Mort, la vie te guette. »

Mercredi 18 avril

Pour essayer de prendre pied sur le fil, je parle à partir de la nuit, pour ne pas dire de la sombre nuit. De cette nuit qu'on appelle l'amour.

Je fais mienne cette profession de foi de Victor Hugo : « J'appartiens sans retour à cette sombre nuit qu'on appelle l'amour. »

Le calcul est simple : un peu plus d'imaginaire pour un peu plus de vérité.

J'avance à pas de loup dans cette sombre nuit qu'on appelle l'amour.

Mes pas sont des tweets minuscules, je le sais, mais il n'y aura pas de petits rôles sur le théâtre dont le rideau vient de se lever.

Vendredi 20 avril

Le 1^{er} septembre 1904, Joyce avait reçu 13 lettres de Nora. Le 20 avril 2012, j'ai 16 abonnés à Tweeter. Tous les espoirs me sont permis.

Jeudi 26 avril

Je nage depuis longtemps. Il est grand temps de m'en retourner. Mais aussi loin que je nage, il n'y a plus de rivage.

Tel est mon rêve.

Et si mes rêves entraient eux aussi dans le cadre des 140 signes ?

11 h 15, rue Edouard-Jacques. Devant la boutique « Délices du pays », un corbeau becquette un oisillon tombé du nid. Pas de raison de boudier son plaisir quand la chair est fraîche.

Vendredi 27 avril

Mon dernier tweet n'est pas parti. Sans doute le Jugement de Dieu.

Roman. Le mariage ne se fera pas. Chez elle, tout est sale et déglingué.

Pas un roman-fleuve, c'est le moins qu'on puisse dire.

Samedi 28 avril

Souvent, on ne sait pas comment dire. Le danger : prendre les 140 signes comme bouclier contre l'incertitude.

Vous en êtes sûrs, il suffit d'un bond (un tweet) pour donner aux mots leur ligne de vol ?

Étrange comme il faut écouter pour voir, un doigt sur le clavier.

Écouter, voir, pianoter sur le clavier, sans tricher, à visage découvert, sans se cacher derrière une image amusante ou une photo d'emprunt.

Tweeter. Il suffit d'un rien.

Dimanche 29 avril

J'ai noté hier : « Il suffit d'un rien. » « D'un lien », corrige François Bon. Nuance théologique. D'où, peut-être, le *T* de Twitter.

Rêve. Je viens s'acheter un appartement de 4 millions d'euros sans cuisine ni salle de bains.

11 h 15. En passant devant le Fouquet's, je pense à Alain Robbe-Grillet, qui m'y convia un soir pour parler d'un projet de livre qui lui tenait à cœur.

Finalement, le projet ne résista pas à la lassitude qui gagne aussi parfois les grands hommes.

16 h 15. Devant la boutique Rolex, je pense cette fois à André Gide, déconseillant à Gaston Gallimard, en 1913, de publier *À la recherche du temps perdu*.

Lundi 30 avril

Gide, tout de même : « Je restai silencieux quelque temps. L'intervieweur est de ceux qui ne comprennent pas les silences. » Déjà.

L'intervieweur restant bouche bée, ce n'est pas si fréquent. L'interviewé passerait subitement de vie à trépas, il « meublerait » sans doute par une dernière question.

Certains éditeurs annoncent déjà leur rentrée automnale. Tout se passe comme si la préhistoire d'un livre devenait son plus long moment de vie.

À l'égard de certains livres, la critique est comme un réveil qui ne sonnerait pas au matin d'une journée capitale.

Sur les listes des meilleures ventes, le plus souvent des livres qui divertissent et rassurent ; rarement ceux qui interrogent ; jamais ceux qui inquiètent.

OceanofPDF.com

MAI

OceanofPDF.com

Mardi 1^{er} mai

Ce qui manque le plus, paraît-il, c'est le lien. Paradoxe de Twitter à cet égard, qui joue à la fois sur la connexion et la pulvérisation.

Les auteurs à succès, consensuels, ont l'art de faire croire à leurs lecteurs qu'ils sont (eux, les lecteurs) les auteurs des livres.

Le consensus comme distributeur de légitimité.

Paul Claudel, que je ne cite pas tous les jours (au moins pour le moment) parle d'une « littérature de la banquette arrière ».

Une littérature qui ne risque pas d'occuper la place du mort.

19 h, rue Delambre. Saisie au vol, cette phrase : « C'est le but de ma vie. » Rêve : avoir une réponse à la question : Quel est le but de votre vie ?

Quel est le but de votre vie ? Réponse en 140 signes.

Mercredi 2 mai

Rêve. Elle amuse la galerie avec le balancement de ses boucles d'oreille.

Objets perdus : 83 tragédies d'Eschyle, 116 de Sophocle, 73 d'Euripide, les 2 bras de la Vénus de Milo et mon agenda 2012. Forte récompense.

Jour après jour, je vis avec des livres dans l'actualité. Je leur préfère quand même ceux qui sont dans la vie.

16 h 30, dans le bus 72. Milena sur la banquette, à côté de moi. Je n'arrive pas à voir si elle lit un livre de Kafka.

16 h 35. Milena ne lit pas Kafka. Je ne l'épouserai pas.

16 h 40, toujours dans le bus. J'aurai fait un bon tour : passer de la rue Madame à la rue Mademoiselle. C'est mieux que dans l'autre sens.

17 h. À la radio, atmosphère plus électrique que magnétique. Je ne ris plus. Le rouge s'allume.

19 h 30, radio encore. C'est énorme, ce que j'entends. Plus je l'entends, plus je me fais petit.

Jeudi 3 mai

Les oreilles : ces antennes du dehors qui font bouger le dedans.

Impossible, parfois le jeudi, de venir à la radio sans penser que lorsque j'ouvrirai la porte du studio, je serai happé par le sourire de Michel Cournot.

Au micro, il pointait du doigt le livre de Thomas Bernhard qu'il avait en le lisant littéralement déchiqueté.

Et il en parlait avec une telle intensité qu'elle s'accompagnait du tremblement de sa lèvre inférieure.

Émouvante présence de Michel Cournot, ces temps-ci, à la lecture de cet inédit, *De livre en livre*, qui restitue sa voix en réveillant le désir de son écoute.

Vendredi 4 mai

Si ému, à la lecture de certains tweets, par la fureur de vivre qu'ils témoignent.

Je pense à ceux qui surgissent sous les doigts de toutes jeunes femmes, comme Moustache de souris ou Paloma Vstein.

Le temps de l'époque nous colle à la peau à la façon de bandelettes. Faut-il les extirper pour écrire, c'est-à-dire pour essayer de respirer un peu ?

12 h 45, rue de Vaugirard. Sur le pas de la porte, le bouledogue de l'opticien ne me cache pas son affection comme si nous étions de vieux amis.

Samedi 5 mai

Rêve. Pour échapper à une catastrophe, j'entre dans un souterrain rempli de livres.

La question de Villon « Qui me fit mâcher ces groseilles ? » n'a pas de date de péremption.

« On ne sait jamais » : l'abîme toujours prêt à s'ouvrir sous le pied.

Il y a plus de 100 ans que ça ne vient pratiquement plus à l'idée de personne de lire un poème. Hélas, ça se voit et s'entend à chaque instant.

Dimanche 6 mai

Le rêve, aussi ignorant que l'amour.

Défendons bec et ongles notre ignorance.

« La responsabilité commence dans les rêves », lit-on dans *Tristano meurt* d'Antonio Tabucchi.

Rêver avant qu'il ne soit trop tard et ce qu'on a rêvé, le retenir à jamais.

Rêver est loin d'être de tout repos.

Les rêves nous appellent sans qu'on n'ait rien à leur dire. Ils nous laissent juste rêveurs.

Se laisser emporter par un joli rêve où l'on se retrouverait dans la vie réelle.

Lundi 7 mai

Les poètes restent le plus souvent silencieux. Les coqs, eux, lancent des cris pour signaler la nourriture.

18 h, Malakoff, avenue Jean-Jaurès. Je crois avoir de bons yeux et j'ai la certitude d'avoir vu un ange derrière une palissade. Si j'appelais Paul Claudel ?

Pour être revenu sur mes pas, ange ou démon, après tout j'hésite, je ne sais pas. C'est toujours le même homme, en tout cas.

J'ai vu tellement de choses ces derniers temps que je n'ai plus qu'un désir : fermer les yeux.

J'ai entendu tellement de choses ces temps derniers, que je n'ai plus qu'un désir : écouter.

Mardi 8 mai

Seulement voilà, « plus j'écoute, plus j'entends », confiait Paul Valéry. Un exemple que je n'ai aucune raison de ne pas suivre. Donc, je ne m'en sors pas.

Ecouter, d'abord, la part d'inconnu qui est au plus profond de nous et que nous nous cachons à nous-mêmes.

Ecoutez, regardez, à l'instant où nous nous parlons, le présent se réalise.

Dans mon champ d'écoute et de vision, juste ce qui se laisse surprendre et, si possible, contre toute attente.

Mercredi 9 mai

Rêve. Dans le studio, mon invité répond à mes questions par cette seule phrase : « Laissez-moi. »

Cette question de W. G. Sebald : « Mais quand tout sera blanc, comment les écureuils feront-ils pour savoir où ils ont caché leurs provisions ? »

« L'oubli de l'être », ce n'est pas qu'un mot de philosophe.

Avec des mots vivants, la poésie rend présentes les choses qu'éclaire l'étonnement.

À Duroc, j'avais mon tweet bien en tête. À Mabillon, il s'était envolé. Se souvenir : revenir à Duroc.

Pouvoir se dire, sans l'ombre d'un doute : voici ce qu'il faut faire.

Plus le temps s'accélère, moins je perds patience.

Tel livre et moi, il arrive que nous ne puissions pas nous rejoindre. Nous sommes pourtant comme deux amants au clair de lune.

Perdu de solitude, s'abandonner à une réflexion sur l'amour.

Jeudi 10 mai

Rêve. Sur fond de ciel bleu, je suis photographié à côté d'une mariée qui proclame que je suis le mari idéal.

Dès le réveil, emprunter la voie de l'amour. « La voie du moulin, selon Marcel Conche, qui mène au moulin même s'il n'y a plus de moulin. »

Dans le métro bondé du matin, si je ne vous regarde pas, c'est que je suis encore gardé à vue dans un monde disparu.

J'aimerais revenir à moi, loin des fables qui m'ont fait perdre la tête en me laissant miroiter un jeu avec les possibles.

Il y a tant de choses que je ne suis pas arrivé à dire et qui, maintenant, se taisent avec fureur.

Ces gens qui parlent à la radio en se promettant de vous en mettre plein la vue !

16 h. Personne rue Hippolyte-Maindron. Mais dans quel monde vit-on ?

17 h. Une jeune fille monte dans le métro à Gaîté. Elle est secouée de sanglots jusqu'à Plaisance. Lui parler alors qu'elle veut rester invisible ?

Conte. Il était une fois une méchante reine nommée Radio. Elle avait un fils et une fille, Micro et Bonnette, méchants eux aussi.

Vendredi 11 mai

J'ouvre les volets : le jour a un regard de détresse. À chaque instant, il va disparaître dans le temps immense.

À la poste ce matin, l'inquiétude dans les regards de tous ces gens venus chercher une « recommandée ».

Souvent, lorsqu'on entre dans une librairie, il faut chausser ses lunettes pour apercevoir le rayon « poésie ».

Ouvrir un livre, ce n'est pas refuser la vie, c'est se donner la chance de la vivre plus intensément.

La violence de l'éternel retour de l'inhumain dans l'homme.

Les 140 signes me contraignent parfois à écrire dans une langue qui n'est pas la mienne. Plutôt dur pour qui n'a pas le don des langues.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de devenir sonneur de cloches à Saint-Sulpice.

Samedi 12 mai

On a peur de tout, on s'angoisse pour un rien (pour le dire avec un « on » de majesté).

Si les poètes restent « entre eux », comme on le répète jusqu'à satiété, c'est parce que leurs livres sont généralement privés de visibilité.

« Plus jamais ça », dit-on pour se donner bonne conscience. Mais ne jamais parler de « ça » comme d'une souffrance d'un autre temps.

Tard le soir. Si seulement, en sortant d'un spectacle éprouvant, montrant un monde défiguré, on pouvait avoir la certitude d'être du bon côté...

Dimanche 13 mai

Rêve. Sur la table du studio, je m'empare des lunettes des écrivains que j'aime pour voir le monde avec leurs yeux.

Échapper à tout prix à son personnage en évitant de le jouer à cent pour cent.

Lui résister en menant un combat pour la dissemblance.

Proclamations à ne pas mettre entre les mains, évidemment, de tous les romanciers.

11 h. Maurice Nadeau, pas loin de 101 ans, se hâte d'aller faire sa promenade dominicale au Luxembourg, de peur que le soleil n'attende pas.

Si le langage ne danse pas, communique-t-il vraiment ?

Écrire quelque chose de beau et qui le reste quand le lecteur en a enlevé le papier cadeau.

Souvent, si je mets un mot après l'autre, c'est pour que ma requête n'expire pas.

Un livre proche de moi, c'est un livre qui me catapulte du dernier étage.

Lundi 14 mai

À Saint-Sulpice, les enterrements se succèdent ce matin comme les mariages, le samedi, à la mairie juste en face. Mieux vaut être du bon côté.

Je me demande de quoi se souviennent ces mots écrits il y a longtemps, retrouvés ce matin par hasard et que je n'arrive pas à sauver de l'oubli.

Tous ces mots dans l'attente d'un virage ou d'un regain, comme ces légumes dits « oubliés », redécouverts aujourd'hui.

Virage du Sénat contagieux ? Rue de Tournon, l'épicier japonais et son voisin maroquinier ont également passé l'arme à gauche.

Je n'aime pas être frôlé dans la rue par des gens à la voix désagréable. Enfin, par des femmes, ça va encore.

Je m'étonne toujours qu'on s'étonne si peu de la violence qui nous tient lieu d'air du temps.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de tenir une boutique d'articles de luxe qui n'ouvrirait que le lundi, de 18 h à 19 h.

L'art des sons, pour ne pas être captif de tout ce ramdam.

Mardi 15 mai

Rêve. Pas moyen de me rappeler quand je dois rentrer. Aucune date n'est imprimée sur mon billet de retour.

À cet instant, dans la foule du métro, quelqu'un meurt peut-être de chagrin.

Le monde, c'est dedans ou dehors ?

Essayez de vous souvenir de ce que vous faisiez il y a un an, il y a dix ans, il y a cent ans... Rendez-vous dans mille ans.

Noms de boutiques avenue Jean-Jaurès à Paris : « C'est tout vu » et « Dites-moi tout ».

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de devenir lecteur de manuscrits imprimables.

Si le ciel reste plombé à ce point, comment voulez-vous que les astres aient la moindre influence sur notre destinée ?

Roman. D'où venait-elle ? Elle hésitait encore à en dire trop ou pas assez.

Mercredi 16 mai

Comme tout un chacun, je me lève avant l'aube, bien décidé à servir ce que j'imagine être la vérité.

Au fond, il ne me manque plus que la parole.

Écrire de la poésie, c'est essayer de se réapproprier, mot après mot, une langue confisquée.

De la langue, je n'attends pas qu'elle illumine ce qui est déjà là.

Elle seule, je crois, peut nous venger de l'humiliation de tourner en rond entre quatre murs.

9 h 15. La journée touche presque à sa fin. Je pense à tout ce que j'aurais dû faire et que je ne ferai jamais.

Toute une journée à tourner en rond entre quatre murs.

Le vent souffle. Les feuilles s'agitent, dansent. Les arbres ont apparemment manqué un épisode : tous les Impressionnistes sont morts, que je sache.

Roman. Enfin dans mes bras après une séparation interminable, elle desserre notre étreinte pour allumer la radio.

Je suis le premier à reconnaître que l'écoute lui va bien.

Après tout, mieux vaut un roman de 140 signes que pas de roman du tout.

20 h 30, *rue Didot*. À l'homme qui, un beau jour du passé, lui a peut-être dit « Je t'aime », elle crie : « Je suis fatiguée de t'écouter. »

Elle noie « fatiguée » dans un sanglot avant de jeter violemment son portable au milieu de la chaussée.

Drame de l'écoute ou de la surdité ?

Jeudi 17 mai

Rêve. Sur la piste du cirque, je me maintiens en équilibre instable sur un cheval emplumé.

Nos visages aux traits défaits viennent du fond de la nuit.

Je lis Montaigne tout le jour pour me plonger dans la nuit de la langue.

La nuit aussi est un roman. « Monsieur ma partie », dit par exemple Montaigne, là où tout un chacun dirait seulement « mon sexe ».

Quoi qu'on fasse, le passé reste notre voisin de palier.

Mais quoi de neuf sous le soleil, sinon les nuages qui passent en oubliant d'être merveilleux ?

Twitter mis à part, j'ai tout appris dans le monde qui est en train de s'écrouler.

Tweeter, un stratagème pour laisser filer le récit ?

N'écrire, donc, qu'avec les nerfs et se le tenir pour dit.

Eviter de faire des phrases pour endormir sa fureur.

Ce que la littérature perd en précision, qu'elle le gagne, si possible, en rébellion.

Vendredi 18 mai

Rêve. Un vieux coq rougeoyant brille avec éclat dans la nuit la plus noire.

Ceux que la haine pousse en avant.

Quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, on déclenche la haine d'inconnus qui ne peuvent s'épanouir qu'en vous crachant au visage.

Sur Twitter également, j'y ai le droit de temps à autre, même si, sur le fil, les crachats sont numérisés.

Chaque jour, quand j'ouvre les yeux, je pense à tous ceux qui ne vivront plus le soir.

Au réveil, souvent, le fort sentiment de présence des disparus que j'ai aimés.

Samedi 19 mai

Né le... Difficile à préciser quand on naît tous les jours.

Dès que nous nous adressons ne serait-ce qu'à une seule personne, le saltimbanque n'est pas long à montrer la tête.

Vaquer à ses tâches en jouissant de son humilité, dans le souvenir de Robert Walser.

Nous sommes tous plus ou moins des pauvres bougres incapables de nous contenter de vaquer à nos tâches.

Nous n'acceptons pas de voir le temps passer sans avoir fait, comme on dit, « quelque chose de notre vie ».

Une chose mémorable, évidemment, bien au-delà de notre vie.

À l'habit de lumière du torero correspond l'habit de tempête du poète. Les turbulences restent identiques.

Être poète, c'est peut-être d'abord faire respirer le feu de la voix.

Rompre avec fracas tout pacte d'utilité avec les choses.

L'une des raisons d'être de la poésie est d'être sans raison.

Ici, jour après jour, je m'efforce d'assembler les pièces d'un monde sans oublier les existences qui le traversent (J.-L. Nancy).

Si un livre n'est pas autre chose qu'un livre, on peut s'en enlever les mots de la bouche.

Je me souviens qu'avant le Déluge j'aimais l'odeur des fleurs rares.

Pas encore l'âge, heureusement, de rechercher l'ombre des gouttes de pluie sur des fleurs inconnues.

La tension embarrassée qu'on traîne, parfois, quand on n'a plus vingt ans.

La mort, ça commence peut-être par le constat, un jour, que l'on n'est plus capable d'admirer.

Dimanche 20 mai

Rêve. Les lumières de la ville, au loin, se reflètent dans la terre boueuse où je me suis réfugié pour écrire.

Là-bas prend sa revanche sur ici.

Espérer faire trembler l'air en parlant de tout et de rien.

Mais que vont en penser ceux qui consacrent chaque heure de leur vie à une tâche érudite ?

Il y a tout de même dans tout ça un côté course aveugle avant le Déluge.

Le danger du tweet : aller plus vite que la musique.

Lundi 21 mai

Je n'aimerais pas connaître le secret de cet homme qui détruit les haies où nichent les oiseaux.

Je n'aimerais pas connaître le secret de ces hommes qui brûlent les villages.

Comme une musique qui vous trotte dans la tête et dont on n'arrive pas à se défaire, le chant des assassins.

21 mai. Dante aurait eu aujourd'hui 747 ans et je ne l'ai pas vu vieillir.

Mardi 22 mai

Les souvenirs flottent autour du disparu comme la lumière se reflète sur le noir.

De tweet en tweet jouer à l'écornifleur caché dans les feuillages.

Regarder les lèvres remuer derrière la vitre du bistrot et se faire tout un cinéma parlant de ce film muet.

La nudité de la vie quand on est la proie d'une mélancolie de montagne.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de devenir bouquet de fleurs séchées au-dessus d'une armoire normande.

Mercredi 23 mai

Le jour se lève. Déverrouillage. Veuillez patienter. Saisie réussie.

Quand voir se lever un nouveau jour relève de la science-fiction.

Parler, lutter contre le silence des lèvres rouges.

Dès que la lumière rouge s'allume et que le silence se fait dans le studio, je ne sais plus rien.

C'est la nuit qu'on passe à la belle étoile, avec ces sons que l'oreille ne perçoit pas entre quatre murs.

Se laisser surprendre jusqu'à l'effroi.

C'est pour ça que je suis là. Pour ce rien, auquel je tiens.

Se laisser désorienter pour donner une chance à la beauté.

Poursuivre sa route, un écart de conduite, bien souvent.

Peut-on dire autre chose sans changer de mots ? Toujours les mêmes mots, toujours les mêmes choses ?

Rares sont les mots qui peuvent forcer les lèvres comme la gorgée d'eau du mourant.

Pour s'en sortir, pas d'autre issue, peut-être, que l'énergie de la mélodie.

Le « comment ça va ? » qui vient spontanément aux lèvres, y compris dans les enterrements.

Clic, clac : le mal est fait et il est toujours à venir.

Le mal est fait en un clin d'œil. Même pas un travail exténuant.

Roman. Un homme aurait vécu les yeux fermés toute sa vie. Il ne s'en serait rendu compte qu'à sa mort, quand enfin ils se seraient ouverts.

Parcourir la modulation de fréquence sans reconnaître le son d'une voix dans le vacarme.

Une voix à la radio : comme une lettre d'ami parmi les dépliants publicitaires dans la boîte à lettres.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de passer mon temps à faire le malin.

Jeudi 24 mai

Le cauchemar de la nuit : mes faux amis étaient devenus mes vrais ennemis.

Au petit jour, le raffut des poubelles versées dans la benne a remplacé le chant des oiseaux.

Nous devons travailler toute notre vie pour nous payer le voyage vers la mort.

Heureusement, j'ai du chemin à faire, loin devant moi, pour commencer par essayer d'atteindre le passé.

Et si ce qui ne devait pas se produire arrivait enfin...

Les mots, incapables de guérir le mal qu'ils peuvent faire. Pas de paroles blessantes, rien que des mots qui tuent.

Un écrivain : quelqu'un qui se donne la peine d'un paysan, même en dehors des heures de travail.

Roman. Le premier regard d'une mère sur son enfant.

Le nouveau-né, caché sous le sang de la naissance, comme l'adulte, plus tard, sous la boue de la vie.

Tweeter à ses moments perdus, ce n'est pas chercher la formule magique, mais laisser les mots donner des signes de présence.

Vendredi 25 mai

Les paupières à peine entrouvertes, j'ai aperçu ce matin les sommets enneigés de la Sierra de Gata.

Le jour où en ouvrant les volets sur la campagne, on s'étonnera de la présence d'une fleur.

Selon le peintre Ralph Rumney, quelqu'un qui posséderait une télé et les fresques de Giotto regarderait plutôt la télé.

Roman. Quand elle desserre ses lèvres rouges, il ne reste plus qu'à éponger le sang.

Roman. Loin de tout, dans une campagne déserte, il s'adresse à lui dans son miroir en ne se parlant de rien.

La pile des romans de la rentrée commence déjà à grandir. Côté pile, une promesse. Côté face, la désillusion annoncée.

Twitter, c'est le feu qui maintient la soupe chaude en permanence.

22 h 30, rue Didot. Un homme tient dans ses bras un enfant enveloppé dans une couverture. Il le cache et tourne la tête quand nous nous croisons.

À minuit, j'entre dans les chambres pour m'introduire dans les oreilles des amants.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de prendre toujours un air mystérieux et d'être imbu de moi-même.

Est-on sûr que la porte de Franz Kafka a bien été verrouillée ?

Samedi 26 mai

Rêve. Derrière une porte vitrée, interview d'un homme dans une langue inconnue. Son air de chien battu est tout ce que je sais de lui.

J'ose à peine ouvrir les volets : le jour rafle les dons de la nuit.

J'ose à peine me lever le matin, car je sais que je vais devoir m'escrimer à parler de ce qui n'existe pas.

Météo : soleil resplendissant. Sale temps pour les tweets.

La récurrence du mot « merveilleux » dans les écrits et les propos de Pascal Quignard.

Dans « le bain qui révèle » disait le vieux photographe ; dans « le blanc qui révèle » dit le poète avant sa disparition.

Roman. On y va ?

Radio. Sa bouche s'entrouvre légèrement, sa respiration est de plus en plus rapide. On y va.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de devenir raseur de murs.

Dimanche 27 mai

Rêve. Je me munis de brassées de fleurs dont je recouvre la piste du cirque où je dois faire un numéro.

J'ai connu une vieille dame qui appelait livres les magazines qu'elle lisait. Aujourd'hui, ce sont les livres qu'il faudrait souvent appeler magazines.

12 h, Malakoff, rue Émile-Zola. « Pourquoi l'écologie est de gauche ? » s'inquiète un petit vieux, un bouquet de roses dans les bras.

12 h 14, rue Chauvelot. On ne compte plus les oisillons dont la vie s'arrête sur le trottoir parmi les crottes de chien et les fientes de pigeon.

12 h 16. Sur le trottoir, voilà une bonne semaine qu'un coton-tige est toujours à la même place. Rassurant, si un jour je perdais mon porte-monnaie.

Roman. Un homme suivrait des femmes dans la rue en faisant comme si c'était lui qu'elles aimaient.

Roman à la première personne. La femme au fauteuil rouge, aperçue par la porte entrouverte, m'inviterait à entrer et à la suivre.

Radio. La première fois que j'ai interviewé un écrivain, je posais mes questions comme on approche un sanglier en forêt.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de ne plus écouter que des berceuses.

Lundi 28 mai

Rêve. À la radio, dans le studio, plus une lampe n'éclaire. Nous nous asseyons pour les essais de voix. Les micros ne fonctionnent pas.

Si la fenêtre avait été plus loin du lit, j'aurais eu le temps de me demander chaque matin si oui ou non j'allais ouvrir les volets.

Au plus vif de la jeunesse, on vit une sorte de temps emprunté qu'on croit pouvoir vite rembourser avec tout l'or du temps.

Au rythme où va l'oubli, je ne donne pas cher de mon premier amour.

Roman. Un homme qui a tout son temps est à chaque instant à l'affût des obstacles qui pourraient le faire trébucher.

Roman. À 10 cm du micro, il parle soir après soir et n'arrêterait pour rien au monde, alors que personne ne l'écoute plus depuis longtemps.

Depuis la nuit des temps, j'élis domicile, chaque nuit, dans des oreilles inconnues.

Toutes ces vies dont j'aurai partagé 35 minutes, chaque soir, en étant un étranger parlant à des étrangers.

Lorsqu'on interviewe un auteur dont on n'aime pas le livre, on est comme un suspect qui craint de se couper lors de son interrogatoire.

Au moins, à la radio, là sans être là, je suis dans mon élément.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de devenir majordome du pape et j'enverrai des documents secrets à l'Internationale surréaliste.

Mardi 29 mai

Depuis mon premier tweet, le 16 avril, plus le temps d'écrire quoi que ce soit au rouge à lèvres sur la glace de la salle de bains.

Quand je ne tweete pas, je lis. Si possible, des livres qui cultivent l'impatience des commencements.

Pas évident, alors que la plupart des livres sont des réserves de fins supplétives, destinées à retarder l'épreuve de la vraie fin.

Pourquoi cette impatience des lecteurs à toujours vouloir connaître la fin ?

Je m'efforce d'oublier ce que je lis au fur et à mesure pour n'en tirer après coup aucune vanité.

Minuit, l'heure de se taire pour écouter.

Écouter : quand silence et parole sont ensemble sous le même toit.

Mercredi 30 mai

Rêve. Debout, sur un cheval au galop, sur le sentier de la Côte sauvage.

Programme du jour : loin des villes, retrouver les rires perdus derrière les buissons.

Comme il faisait très chaud ce matin, j'ai plongé dans la langue et ça m'a aussitôt jeté un froid.

En deux temps trois mouvements, la langue m'a pour ainsi dire liquidé.

À chaque phrase, je me demande si ma mère ne s'est pas trompée de langue quand elle m'a appris à parler.

En écrivant, appauvrir son vocabulaire. Avec toujours moins de mots, dire toujours plus de choses.

La richesse de vocabulaire des romanciers de quatre sous.

Les écrivains au service de la langue comme les politiciens au service de leur pays. Certains finissent par ne servir qu'eux-mêmes.

L'indifférence cruelle et la cruauté indifférente : la peste et le choléra.

Les hirondelles dans le ciel de Malakoff. Quelques répliques avant les trois coups d'Avignon.

20 h, métro. Une jeune fille au téléphone. Elle a l'air d'un pantin frappé d'irréalité, alors qu'elle bâtit notre réel à chaque instant.

20 h 30, Odéon-Berthier. Il fait très chaud, mais j'ai pris un manteau, rien que pour pouvoir parler à la dame du vestiaire.

22 h 30. Sortie du théâtre. Le regard noir de la dame du vestiaire. Mon manteau l'a obligée à attendre la fin du spectacle.

Jeudi 31 mai

Ouvrir ses volets le matin, c'est se confronter au paysage le plus familier et le plus inaperçu. Je resterais bien à la fenêtre jusqu'au soir.

Ce n'est pas mal non plus d'ouvrir ses volets quand aucun souvenir ne s'interpose entre paysage et soi.

Évidemment, une fenêtre sur cour à un étage élevé, ça manque d'horizon. Est-ce le manque, alors, qu'on voit ?

D'un étage élevé, si je me penche vers le bas, je vois le vide se ramasser sur lui-même. Il fait la fête pour me faire peur.

Si je n'avais pas eu une fenêtre sur cour, je n'aurais jamais pu observer le vide sous toutes ses coutures. J'aurais aussitôt touché le fond.

11 h. Une rencontre inattendue à Duroc : la dame du vestiaire de l'Odéon Berthier. Nous parlons des fous qui mettent des manteaux fin mai.

Roman. Un romancier entreprend son grand œuvre : dire « je t'aime » amoureuxment et en temps réel.

OceanofPDF.com

JUIN

OceanofPDF.com

Vendredi 1^{er} juin

10 h, *rue de Vaugirard*. J'imagine Manet et Cézanne se donnant rendez-vous au « Renoir » avant une visite au musée du Luxembourg.

18 h 30. Métro. Chaleur. Les livres remplacés par des bouteilles d'eau. Pendant ce temps-là, les dieux ont soif.

Tous ces spectacles, ces livres sans dessein, sans rythme.

Tous ces spectacles, ces livres où l'on ne rencontre rien ni personne.

Tous ces spectacles, ces livres qui ne nous ouvrent pas à nous-mêmes, mais aux pantins que nous sommes.

Samedi 2 juin

Rêve. Un homme : « Je dîne tôt pour me coucher tôt. Je suis vieux et blanc, vous voyez. Alors, laissez moi ! »

Hâte de me lever pour retrouver ma langue et mettre fin au chaos.

J'ignore ce que je vais dire, mais il y a toujours dans la langue des brèches, des jours par où se faufiler.

Ce n'est pas encore le plein, mais ce n'est pas tout à fait rien, le vide, quand on sort du chaos.

Même s'il me reste en travers de la gorge, je vais régler son compte au chaos pour ne pas voir baisser ma cote d'amour.

Mon horoscope me donne une semaine pour triompher des obstacles de la vie.

Je tiens le bon bout : plus que quelques raccords, un ou deux écrous à desserrer, et j'aurai les pieds sur terre.

18 h, *rue Balzac*. Premier cours d'haltérophilie. La prof est une femme de trente ans, mais qui a encore toute sa tête.

20 h. Un ami pas vu depuis très longtemps. En lui serrant la main, j'ai senti les os.

Roman. Une longue lettre d'amour sans destinataire.

Roman. Un homme aime toutes les femmes et est incapable de dire laquelle il aime le plus.

J'imagine Kafka dans le métro, regardant tout, au point de rater sa station. Personne ensuite pour le remettre sur son chemin.

À la radio, pour moi, depuis toujours, la voix passe par la nuit, comme l'image, au cinéma, par la lumière.

Le peintre a laissé la nuit en blanc ; s'il lui vient maintenant la fantaisie d'enlever le blanc, que restera-t-il ?

Dimanche 3 juin

Hâte de me lever. Une grande chose m'attend : la vie de tous les jours.

Radio. Longtemps au micro comme un homme qui se noie. Avec le temps, j'ai appris les gestes qui permettent de garder la tête hors de l'eau.

Toujours un casque sur les oreilles pour être frappé par les mots comme par la foudre.

À la lecture du livre de mon invité, je pressens le point culminant de l'émission. Souvent, en studio, je l'attends en vain.

Quand, au cours de l'interview, le démon s'en mêle, je ne fais plus de crédit.

Comme jadis les radios pirates, Twitter permet aujourd'hui de diffuser nos petites phrases au mépris des orthodoxies.

Roman. Dans une lettre à sa femme, un homme expose les raisons pour lesquelles il n'est pas digne de son amour.

Roman. Il venait de lui dire bonjour. C'était allé trop loin.

18 h 30, rue de Bercy. Le motard qui me demande son chemin porte des talons aiguilles.

19 h, rue Balzac. Dernier cours d'haltérophilie.

Du jour au lendemain, je ne crois plus que de simples poids peuvent combler les vides de ma vie.

Juste une étincelle de sauvagerie, dix minutes par nuit, pour que les loups tolèrent votre apparence.

Lundi 4 juin

Rêve. Par un tour de passe-passe qui m'échappe, la serveuse du restaurant japonais est devenue ma grand-mère.

Si ma vie était un roman, j'y introduirais un personnage que j'appellerais « l'acteur du muet ».

L'acteur du muet se lève entre quatre murs blancs. Il attend les douze coups de minuit.

Minuit ! L'exclamation de l'acteur du muet se désagrège dans le vide de l'espace déserté par le son.

L'acteur du muet se décide enfin à consulter un psy qui se contente de lui conseiller d'attendre la naissance du parlant.

Roman par lettres. « Si tu me laissais dans l'état où j'étais quand je t'ai connue, je pourrais peut-être t'aimer. »

Mardi 5 juin

L'acteur du muet est un homme pour rire. Qui ne parle pas ne compte pas.

Le masque de l'acteur du muet, c'est le silence. Rempart de sa dignité. S'il l'enlevait tout d'un coup, il provoquerait une scène d'épouvante.

Un jour où l'autre, par les temps qui courent, nous pourrions tous devenir des acteurs du muet.

Ne pas savoir ce que je fais là m'a donné la vie.

Je n'ai pas vu passer les jours, les mois, les années. Maintenant, j'ai besoin de temps pour reprendre les choses à zéro.

Rajeunir, c'est réveiller les vieilles blessures.

11 h 30, *Duroc*. Sur le quai, deux jeunes gens se tiennent par la main et se sourient comme s'ils étaient seuls dans la forêt.

Mercredi 6 juin

S'il suffisait de dénouer le nœud de détresse pour n'avoir plus qu'à danser sur le fil...

14 h, Mabillon. Un enfant au visage meurtri dans la galerie marchande. Personne ne s'en soucie.

Je me disais en épluchant les pommes de terre que nous étions entourés de meurtriers.

Au moins, il ne pleut pas.

L'acteur du muet n'a jamais mis les pieds dans une école de théâtre. Dès son plus jeune âge, il a appris à ne pas ouvrir la bouche.

Roman d'anticipation. Plus qu'un poste de radio dans tout le pays. Oui, un seul.

Radio. À minuit, j'entrerai chez vous comme un voleur.

Jeudi 7 juin

Rêve. Une lampe à souder me sert de téléphone portable. Au lieu de sonner, elle crache des flammes bleues.

10 h 30, place des Petits-Pères. Un homme me confie que chez lui le courant des mots ne passe plus.

11 h, place Gaillon. Un corbeau sur un parapet de la façade de Drouant. Mauvais signe pour le futur Goncourt ?

11 h 15, rue Saint-Roch. Apparemment, la pédicure ne s'est pas levée du bon pied.

12 h, rue La Fontaine. J'ai de si beaux livres avec moi que je m'autorise le stationnement sur un « Transport de fonds ».

12 h 05, radio. Retrouver la parole.

16 h 30, radio. J'avais encore des questions à poser, mais quand j'ai levé la tête, j'ai vu que mon interlocuteur était déjà parti.

17 h 15, métro. Une pub pour la voyance par téléphone : la voyance en aveugle, en somme.

20 h 30, Odéon-Berthier. Pas vue la dame du vestiaire, alors que je ne suis venu que pour elle. Encore une soirée perdue.

Samedi 9 juin

Rêve de boxe. Premier combat, première victoire. Je riais à belles dents si je ne les avais pas toutes perdues pendant le match.

Chamalières. J'hésite entre deux hôtels : « Radio » et « La petite vitesse ».

« Radio », plutôt recommandé pour le sommeil et « La petite vitesse », je le suppose, pour l'amour.

Le nouvel oto-rhino, dit-on, compte beaucoup sur le bouche à oreille pour se faire connaître.

Dimanche 10 juin

Radio. Rouge. On entendrait une mouche voler. Pouls à 130 ou plus. De l'espace vide du studio, faire monter un chant.

Radio. Quant un seul mot, au moment voulu, fait défaut. Phrase impossible, aussitôt remplacée par une autre, loin de ce qu'on voulait dire.

La radio, par la force des choses, habitue à ne pas lésiner sur les malentendus.

L'homme (ou la femme) de radio, prêt à toutes les contorsions pour aller au bout d'une phrase, en aurait-il oublié le commencement.

Quand, après chaque phrase, on attend les coups. Surprise, si rien ne vient. On est prêt, alors, à lancer le bouchon encore plus loin.

Toujours l'espoir d'un miracle à portée de voix.

Toujours le désespoir de se demander s'il n'y avait pas autre chose à dire que ce qu'on a dit.

Ce qui devait être dit n'a pas été dit, sans qu'on ne trouve rien à redire.

Se faufiler, la bouche sèche.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de retenir la main des bourreaux.

Lundi 11 juin

Rêve. Ma jambe gauche est morte pendant la nuit et personne ne m'a rien dit.

L'acteur du muet a fait le choix définitif du noir et blanc le jour et à l'heure où il a réalisé à quel point les jeunes filles le faisaient rougir.

L'acteur du muet a failli passer au parlant le jour et à l'heure où son frère est entré pour la première fois dans la cage aux lions.

Ces livres qui ouvrent des chemins imprévisibles dans des paysages que nous pensions sans chemins.

Comme il y a du comique involontaire, il y a de la fiction involontaire, qui résulte de la manipulation de la langue.

On peut être danseur, chanteur ou acteur et haïr la scène. S'y sentir perdu ou en état d'échec. Tout peut alors commencer.

Chaque fois qu'une librairie est remplacée par une boutique de fringues, on se sent un peu plus nu.

Une voix. Elle arrive lentement, avec la douceur d'une caresse. Maintenant, elle balaie la scène, tel un cyclone. Toujours la même voix.

Le poète lève les résistances de la langue. À commencer par la résistance rationnelle, le carcan de la « prose ».

Comment s'en sortir quand on n'a jamais voulu tuer son père et épouser sa mère ?

Mardi 12 juin

Rêve. Je suis perdu dans une phrase. Chaque fois que je crois approcher le point final, un molosse me montre les dents.

Réalité. Je commence une phrase et tous les mots qui la composent tombent comme feuilles en automne. Plus qu'à attendre le printemps.

Quand se lever le matin et subsister jusqu'au soir devient un rêve de grandeur.

On ne voit pas le temps passer, mais des faits qui passent (souvent inaperçus) en faisant des ravages.

Les méchants sourient aussi.

Serge Daney est mort le 12 juin 1992. 20 ans déjà...

Radio. J'ai l'oreille assez énervée, à l'écoute d'intervieweurs qui n'entendraient pas le tonnerre.

La voix d'emprunt de l'intervieweur peut-elle finir par devenir sa propre voix ?

Être payé pour parler ne donne aucun droit à prendre la parole.

La détresse qui me ronge chaque fois que j'ai trop parlé. « C'est une méprise, je n'ai rien dit, ce n'est pas moi. »

Je ne ferme plus les volets pour ne pas avoir à me demander, le lendemain matin, si je vais les rouvrir.

Mercredi 13 juin

J'ai dû me mettre en quatre pour avoir l'air d'exister avant de devenir un pauvre homme comme les autres.

Poursuivre son chemin sans que s'imprime dans le cœur le mal du pays.

Descendre marche après marche, toujours plus bas, dans toujours plus de noir, en murmurant qu'on n'a pas peur, d'une voix chantante.

Roman. Alors même que le personnage bascule dans le passé, l'inconnu le tient.

Radio. Quand le rouge s'allume et que le studio est plongé dans le silence, il m'arrive de penser à la guerre.

Le silence : cette guerre qui m'a vu naître.

Radio d'une autre époque : ni mots ni bruits, rien que le son qui accroche cette lumière si particulière qu'on appelle la musique.

Qu'est-ce que vos manigances, à longueur de temps, les doigts sur un clavier ?

En effleurant le clavier du matin au soir je ne sais pas au juste si j'essaie de m'extraire de la réalité ou de m'y plonger.

Jeudi 14 juin

Je me demande comment font les gens qui n'ont que la vie pour vivre. Je veux dire : la vie sans le poème.

Le poème : ce qui nous arrache à la langue, qui a juré notre perte.

Le poème : ce que nous offre la vie quand nous touchons le fond de la langue et remontons au grand air.

Dialogue. « C'est quoi, ce que vous écrivez ? » « Ne me jugez pas trop vite, j'écris des poèmes. »

Parfois, c'est même un aveu qui coûte, qui demande de l'audace. Peut-être du courage.

On ne peut se risquer à un tel aveu, de nos beaux jours, que dans les intermittences de la lassitude.

Au mot « poème », les regards se détournent. Passons à autre chose.

Poème... À l'époque de Twitter...

Vendredi 15 juin

Si je pouvais renverser le sablier, jouer un bon tour au temps et repartir d'où je ne suis pas venu...

12 h 30, *rue de Buci*. Un chien marche sur trois pattes. Il ne cesse de marcher en clopinant, peut-être, pour ne plus y penser.

En rentrant, j'ai voulu écouter la radio. Pas de chance, le néant avait carte blanche.

Si on ne peut pas puiser un peu de vitalité dans ce qu'on entend, mieux vaut écouter la pluie tomber.

Radio, encore. Souvent amené à lécher le vide sans consistance comme un animal sa plaie.

Au moins, à la radio, il suffit d'un instant de silence pour savoir qui se cache derrière le masque.

Je me refuse de ne voir mes interlocuteurs qu'à travers leurs mots.

Comment faire « entendre » que les yeux clairs de votre interlocuteur vous font penser à des yeux d'enfant ?

Ce qui me sauve en tant qu'intervieweur, c'est que je n'attends pas de réponses.

Vous vous rendez compte qu'il suffit d'une touche effleurée pour qu'un monde s'écroule instantanément ?

Radio. La petite lumière verte d'autrefois, vacillante comme la flamme d'une bougie. Aujourd'hui ?

Dimanche 24 juin

Crayonné dans l'avion de retour de Venise.

Castello. La baronne nous parle depuis deux heures du drame de l'alcoolisme qui touche ses amis. Nous la quittons la gorge sèche.

Rialto. La veuve du notaire est dans l'embarras. Son mari, qui a rédigé des testaments toute sa vie, est mort sans avoir eu le temps de faire le sien.

Une Française dans le vaporetto : « Des musées, y en a partout. Ce ne sont pas les mêmes, mais ce sont toujours des musées. »

Biennale, a été ajouté à la main sur le panneau de l'entrée : POESIA.

Chiesa di San Salvador, il a fallu le *Durum cor ferreum pecus* de Giovanni Legrenzi pour que j'entende enfin la voix de la soprano.

Venise. Un voile derrière lequel se cache le souvenir de la beauté.

Au retour, une attraction lointaine. L'invitation à feindre une émotion que je ne ressens presque plus.

Lundi 25 juin

Moi qui voyage toujours sans bagages, je suis avisé par courrier électronique que j'ai un an pour plier bagages.

En attendant, je retrouve le studio. La boule au fond de la poitrine. Le frémissement qui précède la prise de parole.

Attention. Rouge. Silence. Nous restons immobiles.

Hercule s'apprête à tenir le monde sur son dos.

Je n'ai toujours rêvé que de prendre appui sur ce qui semble stable et j'ai caché mon trésor dans le vif-argent de la parole.

Il arrive que prononcer une phrase, ce soit comme sauter du train.

Le temps de solitude à la sortie du studio. Un avant-goût du grand âge.

Un jour, vous êtes là et le lendemain vous n'êtes plus là.

Un jour vous êtes là et le lendemain vous vous rongez les ongles de rage.

Le titre *Du jour au lendemain*, soufflé par le sentiment de cette précarité, qui peut mettre du temps à vous rattraper, mais finit par y arriver.

Personne pour faire entendre le silence des émissions disparues.

Mardi 26 juin

Rêve. La jeune fille, seule avec son ombre projetée par les flammes des bougies du gâteau d'anniversaire.

Les livres à la télé, et bientôt à la radio, un pourboire laissé sur le zinc.

Peut-être se rendra-t-on compte un jour, quand il sera trop tard, que cette petite monnaie valait de l'or.

Mercredi 27 juin

Dans la tenaille de deux jambes, tomber sur une histoire.

N'être le descendant que des choses à venir.

Ma bibliothèque est pleine de livres, mais je ne sais toujours pas où ils sont passés.

Dans la librairie d'à côté, une jeune fille seule, assise les yeux tournés vers la porte.

Roman. Un jeune homme a trois frères. Il ne se remet pas du départ de celui qui avait toujours et en tous points obéi à leur mère.

Chaque nuit, au moment de m'endormir, j'essaie de me rappeler les visages rencontrés dans la journée. Le plus souvent, je m'endors avant d'y arriver.

Je pense à Jacques Derrida improvisant *La pharmacie de Platon* au Collège de Philosophie, petit cigare aux lèvres, regard bouleversant d'intensité.

Si je veux me faire vraiment peur, il me suffit de penser à l'éloignement de mes proches. Pour une panique totale, je ne les fais jamais revenir.

J'aimerais étirer les 140 signes pour rester le plus longtemps possible avec vous.

Jeudi 28 juin

11 h, Duroc. « Revoyons-nous », dit la jeune fille, en prenant congé d'un aveugle.

11 h 15, Charles-Michels. « Pour ne pas tenter les pickpockets, n'oubliez pas de cacher vos livres au fond de vos sacs. »

Quand je commence à écrire, par exemple un poème, je suis contre le mur, un bandeau sur les yeux. Minimales sont mes chances de m'en sortir.

Ma bête noire : une main géante qui écraserait le clavier de mon ordinateur. En me relisant, je me demande si ça n'a pas eu lieu.

Forte pensée, ce soir à nouveau, pour Michel Cournot.

Lorsqu'il venait dans *Du jour au lendemain*, d'un geste de la main, il montrait aux auditeurs invisibles le livre dont il était en train de parler.

La hantise de l'intervieweur, l'auteur qui parle comme un livre.

Cournot, lui, parlait comme le livre qu'il n'écrirait jamais.

À certains moments, j'ignore dans quelle langue mon interlocuteur s'adresse à moi.

Question. Réponse. Hochement de tête bienveillant de l'intervieweur dont, à cet instant même, la fureur grandit.

Quand plus personne ne m'adressera la parole, je continuerai à faire le métier d'intervieweur.

Que la radio s'oublie, je ne l'entends pas de cette oreille.

21 h 20. Bientôt la nuit. Je passe mon temps à scruter l'ombre de ce qui se prépare.

J'attends impatiemment l'extinction des feux, le noir complet, pour essayer d'écrire.

On frappe à ma porte. J'ouvre. Un homme me remet un paquet. Probablement des livres. Surprise : c'est une hache qui est enveloppée dedans.

Vendredi 29 juin

Rêve. J'avais une heure devant moi : je me suis laissé enfermer dans un livre. Mais je vais ensuite de page en page sans trouver la sortie.

Le matin, je guette le facteur comme si j'attendais une lettre.

Toute la journée, je ne m'éloigne pas de mon téléphone comme si j'attendais un appel.

En lisant, surtout ne pas se laisser transporter ailleurs. Si, dans une lecture, on n'est pas ici, c'est qu'on n'est nulle part.

Quand on prend ce qu'on est en train de lire vraiment à cœur, on ne peut pas compter les minutes, les heures...

Souvent, piètres lecteurs, nous parcourons le livre comme si nous avions les mains liées derrière le dos.

Dans ce que je lis se croisent les fils de pensées qui me sont étrangères, mais que je laisse entrer en moi pour me reposer de ma vie.

C'est tout de même au plus grand des hasards que nous devons notre visage.

Je pense à André du Bouchet. Au hasard qui m'a fait rencontrer, au moment voulu, celui que j'attendais.

Sans croire une seconde qu'un jour je lui serrerais la main dans la « réalité ».

Peu de paroles dans nos rencontres. De rares envolées, de temps à autre.
Surtout, j'essayais de déchiffrer les mouvements de son visage.

Chacun de ses mots, à chaque lecture, quels que soient les écarts du temps, me saute violemment aux yeux.

L'évidence de ses phrases, aussi éloignées soient-elles de soi, saute aux yeux.

Avec lui, de grandes enjambées devenues un pas de promenade.

Depuis qu'il n'est plus là, je prends appui sur son bras.

Fredonner dans sa tête les mots du désir.

Il fut un temps où rester à sa fenêtre, être simplement visible de la rue, était prendre un risque mortel.

Il fut un temps où marcher à découvert dans les rues était prendre un risque mortel.

Je garde en moi la trace vive d'un risque que je n'ai pas vécu.

Samedi 30 juin

Ceux qui ont des idées qui ne viendraient à l'idée de personne.

Des mains nues sont toute ma richesse.

L'amour, c'est vite dit.

Comme on peut rencontrer l'amour à la fin des vacances, on peut commencer à vivre au moment de mourir.

Il suffit parfois d'une phrase pour faire fondre la neige.

OceanofPDF.com

JUILLET

OceanofPDF.com

Dimanche 1^{er} juillet

Une voix qui devrait sa puissance à sa douceur.

Déjà complètement dans l'ombre, je continue pour trouver une place au soleil.

Quand je parle, c'est toujours un tant soit peu à côté, car je n'arrive jamais à habiter pleinement mon corps.

Quand une seule parole fait rayonner un visage.

Quand une seule parole rouvre une blessure.

Sur ma carte de visite, « intervieweur » apparaît sous mon nom. « Producteur de menus plaisirs » serait peut-être plus juste.

D'un jour à l'autre, ce n'est pas que *plus tard* se rapproche, c'est qu'il commence à s'éloigner.

De loin, puis tout près : tic-tac, tic-tac, TIC-TAC.

Ce ne sont pas des petits pas.

TIC-TAC, TIC-TAC.

L'empire de la Vanité est sans limites.

De jour comme de nuit, je redoute les appels de la Vanité.

De jour comme de nuit, je pense à toi, Vanité, qui imprimes tes traits en toutes choses de ce monde.

Lundi 2 juillet

Rêve. Dans le métro, comme un livre dépassait de son sac, j'ai commencé à l'observer. Quand j'ai vu que c'était un livre de moi, j'ai baissé les yeux.

Certains matins, la tentation de chevaucher une mule jusqu'au monastère le plus proche.

10 h, Malakoff. Jour des « encombrants ». Une dizaine de cuvettes de WC alignées contre un mur. « Font chier » se lamente l'éboueur.

Juillet. Longer des fronts de mer, escalader des montagnes, traverser les mers, visiter les musées... Ça commence.

La mystérieuse évidence qui rapproche parfois deux inconnus.

L'enfer, c'est, après sa mort, n'avoir toujours pas à se soucier de rien.

Roman. La nuit tombe et il est encore, en pensée, devant son risotto milanais. Si tout va bien, il lui proposera ensuite un dernier café.

21 h 30. Une soirée, gare de Lyon, à observer la course folle des gens sur le point de rater leur train.

Radio. Si on continue de me tirer des coups de fusil près des oreilles, je vais finir par devenir sourd.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai d'aller à tous les dîners mondains, une élégante à mon bras, pour vérifier les connexions.

Mardi 3 juillet

Hier, j'ai vécu aujourd'hui comme si c'était demain.

Demain est toujours bien plus loin qu'hier quand on l'attend.

10 h, *Malakoff*. Je n'y mettrai pas ma main au feu, mais il m'a semblé que la jeune femme que je croisais m'esquissait un sourire.

Souriez, vous êtes filmé ; taisez-vous, vous êtes enregistré.

15 h, *boulevard Gabriel-Péri*. Scène de ménage au téléphone. Sortie de sa voiture, la jeune femme secoue son portable comme un prunier.

Avant le « rouge », l'intervieweur présume souvent de ses forces. Celui qui va à l'abattoir n'est pas toujours celui qu'on croit.

Sa propension à faire toujours comme s'il reprenait l'avantage, alors qu'il ne fait que battre en retraite.

Dès que le rideau est tombé, il rejoue la scène et les choses ne se passent jamais comme la première fois.

L'amour met le réel à distance comme s'il y avait une immunité amoureuse.

Mercredi 4 juillet

Annonce matrimoniale. Pour refaire sa vie, vieil homme cherche jeune femme sachant arrêter le saut de l'aiguille des secondes.

15 h, métro, ligne 13. Le rouge lumineux du tee-shirt de ma voisine ; l'or de sa chaîne et de sa médaille. Elle descend à Gaîté, la rue des théâtres.

J'aurais tout de même besoin d'un sérieux coup de main pour m'installer au 21^e siècle.

Chaque jour qui passe, faire son possible pour oublier ce que l'on voulait être.

Jeudi 5 juillet

Quelque part, là-bas, la scène est censée représenter le vaste monde où le personnage est en quête d'illumination.

Entre les quatre murs d'une cage de scène, il voudrait s'efforcer de rendre les choses moins incompréhensibles.

Avant d'entrer en scène, il serait prêt à prier à genoux pour que la tension de sa voix ne l'abandonne pas.

N'importe qui, à sa place, aurait peur. Et d'autant plus qu'à proprement parler, il n'a pas de place.

Dès que le rideau se lève, en faisant une muraille de son corps, il ne peut que retarder le moment où il devra débarrasser le plancher.

Roman. Il ne commence à vivre que lorsque le rideau est baissé.

Vers 19 h, j'étais enveloppé d'une couverture en peau d'ours et coiffé d'un tricorne et les gens me regardaient bizarrement dans la rue.

La nuit commence à tomber dès qu'on ne se reconnaît plus dans le jour.

Vendredi 6 juillet

Triompher des obstacles de la vie et se retrouver face aux périls du monde.

Est-ce parce qu'elle n'est pas tous les jours la même ? En longeant un mur, ce matin, je n'ai pas reconnu mon ombre.

Je marchais serré dans la foule en me demandant combien nous étions à avoir laissé filer nos passions.

Alors qu'un ami commentait la forme aristotélicienne de la pensée cartésienne, je me demandais comment j'allais lui rendre la politesse.

Après minuit, danser avec les filles du monde.

Dans le dancing, une vieille fille fait tapisserie, assise sur un trône de roi.

Programme des jours à venir. Lever les yeux dans la cour d'Honneur d'Avignon et ne s'intéresser qu'au théâtre des étoiles.

La tête pleine à craquer dans un monde vide.

Mais non, le monde est loin d'être vide, il est une maison hantée.

Samedi 7 juillet

Je me demande souvent ce que j'ai pu faire pour mériter tant d'amour.

Aimer, c'est choisir son témoin.

Bientôt, la jalousie aidant, le témoin-amoureux devient un guetteur.

Roman. Une histoire d'amour vécue par deux caméras de vidéo-surveillance braquées l'une sur l'autre.

En hachant une tête d'ail, je n'arrêtais pas de penser à toutes les bizarreries sexuelles.

Quand, sur un chemin de hasard, on rencontre quelqu'un à qui on confie ce qu'on n'a jamais dit à personne.

Parfois, dans les rencontres, il vaut mieux se couper les deux mains plutôt que d'en serrer une seule.

Je n'ai jamais compris pourquoi le ton des voix était à ce point transformé dès qu'un micro est ouvert.

Si je m'écoutais, j'enregistrerais tous les sons qu'il est possible d'entendre.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de m'établir au bord d'une rivière à truites.

Dimanche 8 juillet

Villeneuve-lès-Avignon. Les battements d'ailes des poules enfermées dans des cages au marché.

J'aime ce qui commence quand on s'égare hors sujet et qu'on ne se soucie plus de retrouver son chemin.

On est si vite menacés, au fil de la parole, d'agiter des mots dans le vide.

Parler sans entrer dans le jeu.

Ne parler que pour être dans le vrai.

Ne parler que pour mettre le feu aux poudres.

Ne parler qu'avec des interlocuteurs pour qui parler n'est pas un art.

Ne parler qu'avec le peu de mots capables de dire une expérience forte.

Les mots maladroits, à juste distance d'une expérience forte, font entendre la vie.

Quelque chose du désastre, arrêté par la parole. Ne se parlerait-on qu'à soi-même, le monde ne s'écroule pas purement et simplement.

Radio. Dans un entretien, plutôt se fourvoyer dans une impasse que d'ouvrir un boulevard à la rhétorique.

Lundi 9 juillet

Roman. Histoire d'une tête en l'air sur un itinéraire bis.

Sur l'A6, à l'aire du Chien blanc, même le caviar s'avalerait sans plaisir.

Vacances. Plus rien à faire, mais la tension reste, vacante.

De vraies vacances, ce n'est pas la vraie vie. Heureusement, ça n'arrive qu'aux autres.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai d'élever des paons bleus des Indes.

Mardi 10 juillet

Écrire : longer le réel comme on rase un mur.

Écrire : un coup de main pour rester en vie.

Écrire : faire un semblant d'ordre sur fond de la plus intense sauvagerie.

Tous ces jours : un sablier dans lequel la poussière coule grain à grain.

Tous ces jours qui passent, vécus à fleur de peau de chagrin.

Tant d'illusions broyées sur un fond bleu.

Je me demande si je n'ai pas oublié de m'acquitter d'une dette contractée il y a 35 000 ans.

Roman avignonnais. Un acteur écrit le lendemain la pièce qu'il a jouée la veille.

À Avignon, Vilar plaçait le public au centre du festival. La direction actuelle lui demande seulement de nourrir les moustiques dans des files d'attente.

Dans l'enfance, la peur du noir. Plus tard, artisan d'une radio tournée vers la nuit.

Mercredi 11 juillet

Le plus beau spectacle d'Avignon, la passion des jeunes festivaliers, leur détermination, sur la scène de la vie quotidienne.

Dans les grilles de France Culture, mes émissions ont toujours été des portes dérobées.

Jeudi 12 juillet

Chaque année, à Avignon, renouer avec le désir sans laisser le dernier mot à la dislocation.

Pas facile de faire passer des émotions, une tension, dans un espace entièrement maçonné par le temps.

Le festival : un grenier suffocant où des artistes s'emploient à repousser la poussière du temps.

Après deux jours dans le grenier, on ne rêve que de prendre ses jambes à son cou et de courir vers un lieu paisible, n'importe où dans le monde.

Ces spectacles grâce auxquels on vit en bons voisins, chacun chez soi.

Ces spectacles qui, en deux heures, donnent une expérience de la réalité plus grande que celle due à des années de vie.

C'était ici, dans ce même lieu, et pourtant ce n'est pas la même chose.

C'est ici, c'est exactement la même chose et pourtant il manque quelque chose.

C'était dans une autre vie, très loin d'ici, et pourtant, c'est là où je suis, en chair et en os, à l'heure présente.

Vendredi 13 juillet

Il y a bien au moins un spectacle d'Avignon qui réapprend chaque année à voir le jour se lever.

Tous les autres spectacles aident à attendre la nuit, ce qui n'est déjà pas si mal.

Avignon, c'est Avignon et, en même temps, partout ailleurs.

Le plus fort : donner le plus avec le moins. Quelques chaises de Simon McBurney à la cour d'Honneur lancent la cavalerie.

En général, on veut tellement nous en mettre plein la vue qu'on ressort des représentations la tête vide.

Le off : des centaines de spectacles et une chance sur des centaines que quelque chose vraiment se passe.

Il y a tous ces spectacles qu'on dit aimer, haut et fort, comme on s' imagine aimer quand on n'a jamais aimé personne.

Les acteurs travaillent notre absence à nous-mêmes. C'est ce qu'on appelle la présence.

Au début, l'acteur est comme un vêtement accroché à un porte-manteau ; tout son art consiste à ajouter une présence humaine.

Pas de festival sans débats. Se débattre avec des mots brûlants, croquants sous la dent, les pieds nus dans des sandales de corde.

Samedi 14 juillet

Je pensais qu'aucun événement, à Avignon, ne pouvait surpasser le festival. C'était compter sans le feu d'artifice du 14 juillet.

Sur le plateau, dans le feu de l'action, l'acteur fait naturellement ce qu'il ne ferait jamais dans la vie.

Je vais au théâtre tous les soirs sans avoir l'impression de sortir de la maison de location que j'habite, mais où je ne pourrais pas vivre.

Dimanche 15 juillet

Jean Vilar à des siècles de là.

Les monstres sacrés qui ont fait Avignon, des animaux de parcs zoologiques, quand ils ne sont pas tout simplement traqués dans leur tanière.

Les hommages : des dettes remboursées avec de la fausse monnaie.

Tout le monde parle pour les muets.

Seuls le ciel et les tirades du mistral pour le moment ne changent pas.

Le théâtre souffre tout.

La honte, à certaines représentations, de se trouver malgré soi au cœur du désastre.

Premières. Ceux qui tueraient père et mère pour être vus dans le cercle magique.

Premières. Ceux qui font leur possible pour qu'on ne les reconnaisse pas.

Les spectacles de trois heures qui vous font serrer les poings et ne vous laissent, à la fin, rien dans les mains.

Les spectacles d'une heure dont la fin vous paraît aussi éloignée que les nébuleuses.

On sort rarement d'un spectacle avec ce qu'on croyait y trouver. C'est souvent moins et miraculeusement plus. La carotte, c'est le miracle.

18 h, Villeneuve-lès-Avignon. Chaque fois que je croise quelqu'un en promenant le chien, je me demande si nos chemins à nouveau se croiseront.

Comment ne pas penser à toutes les histoires qui ont pu commencer ou prendre fin rue du Bout de la Ville.

Retour du théâtre. Rêver d'être un acteur du muet.

Lire, par hasard, un pauvre poème et retenir à peine ses larmes

Si les mots ne vous serrent pas de toute leur force, vous risquez de tomber dans le vide.

Écrire, s'assurer qu'on est toujours en vie sur une scène tournante.

Lundi 16 juillet

Avignon, 15 h 30. Sur le trottoir de la rue Félix-Gras : « Je suis encore là ».

Hugo : « Il nous faut à chaque instant la secousse du réel. »

Festival : toujours tout droit jusqu'à la fin en évitant les secousses, même s'il y a un peu de grain.

Et pourquoi pas un train fantôme qui, sur simple demande, nous ramènerait au point de départ ?

Le théâtre commence quand les éclairages prennent le relais de la lumière.

Un bon acteur dit un texte comme s'il n'existait pas avant qu'il franchisse ses lèvres.

Prendre son courage à deux mains et essayer d'embrasser le monde.

Si on pouvait sauver sa peau avec ses seuls souvenirs.

23 h 30, Villeneuve-lès-Avignon. Les amoureux surpris dans une position peu équivoque, impasse du boulodrome, me souhaitent le bonsoir.

Mardi 17 juillet

L'aplomb du théâtre, quand on y pense.

J'aime le théâtre quand les acteurs ne me font pas penser à Domitien décapitant des mouches.

J'aime le théâtre quand il me fait détester la vie vécue jusqu'alors.

Minuit. Pas d'heure pour les amoureux de Villeneuve. Ce sont des nageurs qui se laissent couler à fond l'un dans l'autre.

Mercredi 18 juillet

Lorsque je trouve le temps long au théâtre, j'essaie de démasquer l'homme dans l'acteur.

Si le théâtre s'entend si bien avec la nuit, c'est parce que la nuit est par excellence le temps du vide de l'absence.

18 h, Avignon. J'ai mis du temps à comprendre que la femme toujours garée à la même place, rue Joseph-Vernet, vivait dans sa voiture.

23 h 30, Villeneuve. Les amoureux ne jouent pas la comédie lorsqu'ils s'embrassent.

Jeudi 19 juillet

En attendant mieux, j'écris avec les mots du dictionnaire.

Si je ne passais pas tout ce temps hors du monde, je n'aurais jamais le temps de parler du monde.

Le monde, c'est tout ce qu'on ne voit pas.

Au environs de minuit, à Villeneuve, rue du Camp de Bataille, deux jeunes filles ont des tas de choses à se dire.

Vendredi 20 juillet

Aux acteurs de jouer pour que le plateau n'offre pas un monde absent.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai d'habiter à Villeneuve-lès-Avignon, rue de la Pente rapide.

Samedi 21 juillet

Quand j'arrive quelque part, j'ai toujours l'impression d'entrer dans un théâtre où il n'y aurait plus de places libres.

Mon rôle, c'est d'être ici. Ensuite, on verra.

C'est par le regard du théâtre qu'on s'approche souvent au plus près de ce qui est dans la folie de l'éloignement.

Et pourtant, le théâtre a toujours l'air de chausser des bottes de sept lieues pour interroger le présent.

Dans la salle, des fauves aux aguets. Si le spectacle ne les rassasie pas, ils sont prêts à se jeter sur les acteurs.

Ces représentations dont on se relève comme un convalescent.

Théâtre. La salle serait tapissée d'oignons bien ouverts pour permettre au spectateurs de pleurer en abandonnant toute pudeur.

Actualité. Toutes ces figures du passé qui ne pensent qu'à leur avenir.

J'ai une tendresse particulière pour les bavards qui n'ont pas un mot sur les lèvres.

Pas trop de tendresse, en revanche, pour mes contemporains en général et les misanthropes en particulier.

Roman. Un homme et une femme se parlent à l'envers, convaincus de se parler à l'endroit.

Écrire un poème si acéré qu'il déchirerait la chair du lecteur.

Je demande à la nuit de me laisser une chance de sortir de la terreur que m'inspire le jour.

Dimanche 22 juillet

Un metteur en scène est un prince qui nous convie à sa table.

L'impatience des metteurs en scène de se confronter au présent, considéré comme le seul réel, alors qu'il n'est la plupart du temps qu'un non-lieu.

Toute la question est de savoir si le théâtre doit nous faire rêver ou nous réveiller de notre sommeil de chaque jour.

Parfois, je ne sais pas si je rêve ou si je retrouve une vie d'autrefois.

J'essaie de saisir un peu de réalité dans ces tweets dans l'espoir qu'elle fleurira en hiver.

140 signes : plus qu'il n'en faut pour prendre le large.

23 h 40, Villeneuve. Rue de la République, les amoureux se laissent fouetter le visage par le mistral pour se donner du cœur à l'ouvrage.

Lundi 23 juillet

Fin de la séquence mistral. Place au ruissellement de la sueur.

Dans ce festival, il y a un côté gavage des oies, comme s'il fallait toujours chercher à combler le vide.

Je sors d'un mauvais spectacle comme un homme qui aurait perdu sa paye.

Mais déjà, je redoute la fin.

À Avignon, dès que prend fin le festival, la nuit tombe tout à fait. Plus que les fêtes votives pour mettre du bonheur dans nos vies.

J'aurais voulu dire mille choses. Mais il fallait bien que je fasse quelque chose de mon silence.

À partir du vécu, je dessine des abîmes comme les enfants font des châteaux de sable.

La beauté, c'est aussi l'affrontement avec l'impossible.

Ce dont je rêve, c'est d'un art qui n'aurait rien à voir avec le rêve.

Il n'est pas rare que nous entendions appeler au secours dans la nuit et que nous restions allongés sous la couette.

Mardi 24 juillet

La paix contemporaine : une nuit traversée de vrombissements de sonneries, de coups dans la porte, de hurlements au loin.

Je ne rêve pas : ne manquent que les sirènes.

Il y a des jours où je ne peux pas sortir de la guerre.

Le nombre de choses qui devraient être dites et ne le sont pas.

Grand temps d'ouvrir les romans de la rentrée. Si je ne m'y mets pas, je finirai par ne les lire qu'à la rentrée.

J'attends des phrases retorses comme l'enfer.

0 h 50. À Villeneuve comme ailleurs, les amoureux hâtent le mouvement.

Mercredi 25 juillet

À Avignon, les festivaliers sont sur le départ. Dans les rues, on a l'impression que le monde des vivants rétrécit à vue d'œil.

Même les chiens n'ont plus le cœur à sortir depuis que le bouledogue de Paloma s'en est allé.

Midi. Au cloître Saint-Jean, à la chartreuse de Villeneuve, une plaque en braille donne aux aveugles des informations sur ce qu'ils ne voient pas.

Au cloître supérieur, l'amoureuse de Villeneuve est seule. Sa robe est déchirée. Où est passé le garçon ?

Décidément, rien ne va plus.

Un peu plus loin, à Boulbon, place Gilles-Léontin, les platanes ont un sacré coup dans le tronc.

13 h 45, *Boulbon*. Ce n'est pas encore aujourd'hui que la boule boulonnaise reprendra les inscriptions pour les concours familiaux.

Pour les moins impatients qui ont attendu le soir, le camion de la pizza Marco égaie la place. Chacun, je suppose, est heureux d'être là.

Jeudi 26 juillet

Le noir du sexe de la mère, je ne vous dis pas.

Toutes les heures, ma voisine change de perruque. Je ne sais plus à qui j'ai affaire.

Entre les lèvres, une langue de peinture.

Vendredi 27 juillet

Le bleu de l'estuaire, je ne vous dis pas.

C'est toujours à deux pas et on n'y arrive jamais.

22 h 20, Avignon. Ce vieil homme au cloître des Carmes portant un tee-shirt au dos duquel est écrit : QUAND LA NUIT TOMBE.

Minuit. À Villeneuve, la lumière de la lune au-dessus de la chartreuse dessine un voile sur la tête de l'amoureuse.

Samedi 28 juillet

Avec la crise, 140 signes, c'est trop. Il faudrait revoir la règle à la baisse.

Ne plus aimer que celles et ceux qui vous aiment plus que votre mère.

Ne plus écouter que ce qui précède la parole.

Pas trop impatient de devenir le petit nouveau dans la bande des septuagénaires.

Et dire qu'après avoir publié une vingtaine de livres, je n'ai même pas été fichu d'entrer à l'Académie française.

Et dire qu'après deux années d'enseignement, je n'ai même pas été fichu d'obtenir les palmes académiques.

Roman. Ils se sont séparés parce qu'elle exigeait de lui une chose impossible à dire. À faire, n'en parlons même pas.

Quand je quitterai la radio, j'essaierai d'agrandir le paradis.

Dimanche 29 juillet

Cette fois, le festival d'Avignon touche vraiment à sa fin. Tout doit disparaître. L'acteur lance sa voix contre le mur.

Dans la cour d'Honneur, plus que des paroles mourantes qui vont rejoindre celles des papes dont la vie est impossible à raconter.

Après trois semaines d'Avignon, furieux désir d'entrer dans le vif. Mais lequel ?

Dans ce jeu de forces qu'est la vie, je suis à l'affût de la force insoupçonnée.

16 h, Villeneuve. En pleine saison, seul visiteur du musée où est conservé *Le Couronnement de la Vierge*, le chef-d'œuvre d'E. Quarton (1452-1453).

Roman. 2 h 30. Il se réveille en sursaut. Une inconnue dort à côté de lui. Peur qu'elle se réveille avant qu'il ait enfilé son pyjama.

Lundi 30 juillet

Rêve. Après l'avoir dérobé, l'un des 7 nains offre à Blanche Neige le cahier où je note mes rêves.

À Avignon, les éboueurs seuls en scène. Avec des pinces géantes, ils arrachent, collées les unes sur les autres, les affiches du off.

Quand je reste silencieux, c'est que je passe les détails.

Mardi 31 juillet

15 h 30. Loin du fracas d'Avignon, le son de La Roque d'Anthéron.

16 h. Dans l'arrière-pays, la poule avance pas à pas, les yeux fixés au sol en quête de sa pâture, comme, mot après mot, à l'aventure, je fais un tweet.

16 h 30. Le feu à la queue, le lézard longe le bord de la piscine dans l'indifférence des guêpes.

17 h. Tentative de mémorisation des dizaines de nuances de vert, au son d'une scie électrique.

18 h. Ces artistes qui, comme au Croq-jardin de La Roque, ne peuvent pas s'empêcher de planter leurs œuvres au milieu des légumes.

21 h 30. Cette vieille dame aux cheveux blancs rencontrée par hasard à l'entracte fut, au début des années 60, mon premier amour.

23 h. À la sortie du concert, immobilisé par les lumières, un hérisson tient en respect une roue de ma voiture.

OceanofPDF.com

AOÛT

OceanofPDF.com

Mercredi 1^{er} août

9 h 15. Salle d'attente de la clinique du Parc à Aix. Des gens comme vous et moi qui ne sommes pas comme tout le monde.

9 h 35. *Art Press* sur la table de la salle d'attente de la clinique. La médecine, décidément, fait des progrès.

10 h 30. La vie retrouvée, aussitôt franchie la porte de la clinique. Vite, s'asseoir à la terrasse du premier café.

10 h 40. « Y a pas de soucis », dit la serveuse à l'homme qui, en dix minutes, vient de commander un troisième pastis.

C'est tout de même rassurant de savoir qu'il y a une clinique dans les parages.

20 h 30. L'écureuil se désaltère en buvant l'eau de la piscine. Pas très bio non plus tout ça.

23 h. Je ne dîne plus que pour faire des miettes qui nourrissent les insectes (je ne cesse de penser à *La Métamorphose*).

Jeudi 2 août

La Métamorphose dans mes bagages. Pour ne pas dire : pour tout bagage. Direction : Vals, là haut, dans les Grisons.

La Roque d'Anthéron-Vals : 850 kilomètres en compagnie d'une mouche. Je n'invente rien.

Un bien long voyage pour une si petite bête. Mon inquiétude : comment retrouvera-t-elle les siens ?

Vendredi 3 août

11 h, Vals. La montagne, ça me connaît. J'étais figurant au Châtelet, dans l'*Auberge du Cheval blanc*, au début des années 60.

À 2 300 mètres, presque plus les pieds sur terre et la tête dans les nuages.

Les Grisons. Tout là-haut, ces fleurs sauvages qui me bouleversent et dont j'ignore le nom.

Ces fleurs de montagne me rappellent les « eaux bleues » d'André du Bouchet, dans *Ou le soleil*, qui me faisaient venir les larmes aux yeux.

Sur le chemin de grande randonnée, quand le but de la promenade est de ne pas être rejoints par les randonneurs qui nous suivent.

Si les papillons bruns tirant sur l'or ne sont pas au rendez-vous aux abords du sommet que j'escalade, je redescends aussitôt.

Vraiment, j'adore la montagne. Mais ça serait tout de même mieux si ça ne montait pas tant.

Samedi 4 août

La chance de pouvoir ouvrir les yeux sur le lendemain matin.

Si l'écoulement des jours pouvait ressembler au plus petit torrent...

En montagne, chaque jour qui passe est un accroc dans le temps, une fête dans la suite des jours.

Tout est tellement silencieux à ces altitudes, qu'on distingue chaque son, loin à la ronde.

Les sons, généralement perdus dans le fond sonore, se détachent au premier plan.

En montagne, je me baisse pour tutoyer les nuages.

Peu importe la pluie et le beau temps quand on a la chance de s'enfoncer dans les fougères et les orties.

Midi. Des gens rigolards, vêtus de sombre, sur le parvis de l'église du village où vient d'être célébrée une messe d'enterrement.

15 h. Les mêmes, sur le même parvis, attendent le mariage de Anja et Patrick. La mine est plus austère : ils ont le soleil dans l'œil.

Dimanche 5 août

La rage du rêve de la dernière nuit m'a dévoré les nerfs.

Programme des jours à venir : ne plus voir que ce qu'on ne voit qu'une seule fois dans sa vie.

Suite du programme des jours à venir : ne plus vivre que des jours uniques.

À l'hôtel, les groseilliers des balcons ne sont arrosés que lorsque les chambres sont occupées.

Occupées à brouter sur un chemin escarpé, les chèvres n'ont pas un regard pour le promeneur.

Du jour au lendemain ; mais le surlendemain ?

Ecrire une déclaration d'amour avec la main gauche ; la droite étant soumise à une chiromancienne.

Rien d'étonnant à ce qu'il y ait *roman* dans *chiromancie*.

Mon amour, à partir de ce soir, nous remplacerons les lumières tamisées et les violons par des torrents de pierres et des forêts à loups.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de ralentir la vitesse du tourbillon de la vie.

Lundi 6 août

Au moins, le village de montagne n'est pas une chose informe comme le plus souvent les choses de ce monde.

Ces lieux qui vous font dire : c'est là qu'il faudrait vivre.

Dire : c'est là que je voudrais vivre, c'est dire du même coup : c'est là que je voudrais mourir.

À Vals, j'ai fait plusieurs fois le tour du cimetière. Rien à faire, ça ne passe pas.

Retour à 2 300 mètres. Sur le sentier des papillons, des gouttes de sang.

Un peu plus loin, un ver de terre écrasé. Il ne fait pas bon, même en altitude, passer la tête hors de terre.

Quelques pas encore : une chèvre isolée, haut perchée sur un roc. Elle observe le randonneur intrus, sans indulgence, de son œil de glace.

Le soir, au restaurant, les enfants restent silencieux, la tête lourde des sujets dont on ne parle pas à table.

Dans mon insomnie de la nuit, je me demande si, en sautant du coq à l'âne, il me sera un jour possible de devenir celui que je suis.

Mardi 7 août

Et si nous ne devions plus revenir, si nous descendions la route en lacet pour ne plus jamais la remonter ?

D'un jour à l'autre, quoi qu'on fasse, on craint que ce soit la dernière fois.

Même ce qu'on fait pour la première fois, on se demande si ça n'est pas aussi la dernière fois.

Sur la route de Locarno, cette enseigne : CARROZZERIA DELLA MORTE.

Et si la mort pouvait n'être qu'un froissement de tôle...

La beauté, sans signal d'alerte, surgit sur la route : la chapelle de Zumthor à Sumvitg.

Mercredi 8 août

Locarno. Depuis que j'ai quitté les Grisons, dès que je croise plus d'une personne, je deviens misanthrope.

En moins d'une semaine, j'ai oublié qu'il y a des rues dans les villes et des magasins dans les rues.

Et si j'allais me requinquer la carcasse à la CARROZZERIA DELLA MORTE ?

À Locarno, c'est au cinéma qu'il faut se confier. Pour voir. À ciel ouvert, au besoin.

Un cinéma qui offre, comme l'écrit Brisseau, de « retrouver une certaine forme d'émotion avec très peu de moyens ».

Sur Twitter, nous ferions donc du cinéma comme M. Jourdain, etc., etc. ?

Jeudi 9 août

Rêve. Une fois par semaine, toutes les dix minutes, je fais un entretien de 35 minutes.

La terrasse de l'hôtel, où nous prenons le petit déjeuner, face au lac, ressemble à un couloir de la Radio.

Venu du lac, un canard sur la terrasse. Un canard égaré dans une couvée de festivaliers.

Au bar, Jean Douchet déplore d'être jugé mauvais acteur par certains cinéastes. Comme si être un bon acteur dans la vie ne lui suffisait pas.

À en juger par le zèle des moineaux, la meilleure pâtisserie de Locarno est Il Porto, face à la gare.

Une petite remorque avec un écran entouré de rideaux rouges. Six chaises. Une salle de cinéma.

Ce n'est pas ici que la montée des marches sera plus longue que la projection.

Giacometti sur les billets de 100 F CH. L'art, une valeur sûre, même pratiqué par des artistes pour qui l'argent ne comptait pas.

Vendredi 10 août

En Suisse, d'après le zèle constaté, toute personne qui ne ramasse pas les excréments de son chien paraît passible de la peine de mort.

Les laisses : des sortes de cordes à linge d'où pendent des mini-sacs poubelles de toutes les couleurs.

Un esprit festif parlera peut-être plutôt de guirlande de papiers colorés.

Retrouvant son maître après une brève absence, ce chien, s'il l'avait pu, n'aurait pas hésité à lui faire un baiser hollywoodien.

Un ami, qui fume sa première cigarette avant même de quitter son lit, ironise sur ma prétendue addiction à Twitter.

Ça tombe bien, m'aventurant aujourd'hui hors connexion, je suis contraint de faire une pause, en attendant la rechute.

Mardi 21 août

Venise. Dernière halte avant la rentrée.

Le souci d'un milliardaire, dont on me fait part dans une garden-party : doit-il prendre son jet ou son yacht pour rejoindre son palais ?

À la réflexion, je ne supporte plus les garden-partys que lorsqu'il pleut à torrents.

Entre dans les eaux lagunaires un voilier immatriculé à Sydney. Sur le vaporetto, tout le monde l'applaudit.

Quand le matador rate la mise à mort, l'arène siffle.

Quand le marinier, sur le vaporetto, loupe la bitte d'amarrage, personne ne dit rien.

Parmi les mesures à imposer d'urgence pour sauver Venise : l'interdiction de photographier.

Mercredi 22 août

Depuis le début de l'été, j'ai beau prendre le problème dans tous les sens, les arrêts sur les aires d'autoroute, je ne m'y fais pas.

Devoir s'arrêter sur une aire d'autoroute, c'est déjà une bonne raison de rester chez soi.

Mais...

Au bout du tunnel du Fréjus, en sourdine, parmi les grésillements, des voix m'indiquent que j'avance à grande vitesse sur le chemin du retour.

Les voix des stations lointaines se rapprochent, je les entends, elles sont maintenant de plus en plus proches. Je les tiens. Elles sont là.

Ce sont « mes voix », si je peux le dire ainsi, celles que je reconnais dès que j'ouvre la radio, chaque jour que Dieu fait.

Les voix qui s'agitent, oui, dans mon paysage quotidien, que je les écoute ou que je m'en aille loin d'elles en les entendant.

Des voix tièdes, le plus souvent. Qu'on ne capte pas dans les quartiers chauds, tard dans la nuit, où la parole est plutôt à rebrousse-poil.

Cette parole qui force à tendre l'oreille.
Après tout, pourquoi pas.

Jeudi 23 août

Rêve. En attendant le bus, je deviens un oreiller dans lequel une belle jeune femme blonde enfouit son visage.

Rêve. Le majeur de ma main droite danse dans la touffeur de la canicule.

Au réveil, je ne suis pas sûr que les rêves de la nuit me prêtent main-forte pour affronter la réalité.

Et pourtant, ils ne me sortent pas de la tête sans être jamais là.

Vendredi 24 août

Rêve. Je séjourne dans un pays où ne sont jugées que les bonnes actions.

11 h, *Malakoff, rue Ledru-Rollin*. Une jeune femme très avenante me demande où est la bouche la plus proche. Je n'entends pas : « de métro ».

14 h, *Paris, rue Saint-Sabin*. L'artiste a beaucoup de mal à transporter ses 4 ou 5 toiles. Doit regretter de ne pas avoir choisi la poésie.

15 h, *boulevard Henri-IV*. Une femme allongée dans une cabine, un bébé dans les bras. Le père, à côté, avec un autre enfant et un fouillis de sacs.

15 h 10. Dans le 87 un homme répète en hurlant : « Il faut être un fils de pute pour sortir ses poubelles à 3 h du matin. »

15 h 20. À trop tweeter dans le bus, on finit par oublier sa station.

Samedi 25 août

Rêve. Pas un journal ne parle de mon élection à l'Académie française. Rien d'étonnant, le jeudi de l'élection, je n'étais pas libre.

11 h, *Malakoff*. Un père fait répéter à son fils, cartable sur le dos, chacun des gestes qu'il devra faire sur le chemin de l'école.

12 h. Dans le 58, les cuisses de ma voisine sont si généreuses que si je m'asseyais à ses côtés, je serais sur ses genoux.

14 h, *Champs-Élysées-Clémenceau*. Le jeune homme au visage ingrat ne cesse de se regarder dans la vitre de la porte.

14 h 05, *Concorde*. Un goujat, qui s'assoit en prenant une vieille dame de vitesse, sort de son sac *Crainte et tremblement*.

14 h 15, *Bastille*. Une adepte du piercing est allée jusqu'à filer ses collants horizontalement et verticalement.

17 h 30, *Malakoff*. Les trottoirs déjà jonchés de feuilles mortes.

Radio. Rien d'autre à écouter que ce que j'entends.

Enfant, je posais l'oreille contre le poste. J'étais persuadé qu'il y avait quelque chose à entendre que je n'entendais pas.

Parler, ou plutôt lancer de la parole, ne suffit pas.

D'une fréquence à l'autre, des gens s'égosillent, mais pas une voix. La voix disparaît dans le brouhaha.

Magie de la radio : donner à entendre des voix sans voix, des voix qui se sont tues.

Magie de la radio : donner à voir sans images. Faire vivre des visages, par exemple, sans visages.

D'un jour à l'autre, le temps arrive à pas de loup et au moment où vous vous y attendez le moins, il vous saute dessus.

Comme chaque jour à pareille heure, je me demande de quoi demain sera fait. Je le sais et je ne le sais pas.

Au long de la nuit, faute de trouver le sommeil, je vais essayer de me souvenir de tous ceux, croisés dans la journée, que je n'ai pas reconnus.

Dimanche 26 août

Rêve. Le chauffeur du bus refuse de me vendre une place pour le spectacle du soir. Il n'y consent qu'après sept parcours. Personne dans la salle.

Et si l'histoire du manuscrit trouvé dans une malle pouvait se vérifier avec cette rentrée littéraire ?

À force de tourner autour, j'amenuise les chances de l'effet de surprise.

Déjà, le vacarme des rumeurs prive de l'excitation de la découverte.

Alors, laisser de côté les livres dont tout le monde parle et se donner la mission impossible de ne pas se perdre parmi les inconnus.

Tous les récits de mort me tuent.

« Je vais vous apprendre à vivre », criait le fossoyeur à notre petite bande d'enfants de la campagne.

11 h 30, Malakoff, rue Voltaire. Le rouge à lèvres sur le mégot encore fumant illumine le trottoir.

L'heure viendra où pour l'homme, la terre ne sera plus qu'un pied-à-terre.

Il ne me restait plus que quelques pas à faire dans un passé éblouissant.

À chaque heure de chaque jour qui passe, je fais mon possible pour échapper au passé.

Ce tweet, pour moi, quand vous le lirez, ce sera déjà du passé.

« Le moment où je parle est déjà loin de moi », écrivait Boileau.

Autour d'ici, le paysage brille, presque écarlate.

Les lèvres doucement ouvertes.

Une Vierge de Bellini tombée d'une pile de livres sur une étagère de ma bibliothèque. Pas impossible qu'elle se soit prise pour un oiseau.

Une Vierge ne peut pas vous abandonner, vous laisser vous battre et vous débattre, seul contre l'adversité.

Déchirée, foulée aux pieds, elle joue son rôle, rayonne d'éclat dans sa fragilité même.

Lundi 27 août

Plus trace de l'orage de la nuit. Il s'est envolé avec le paysage dans lequel, hier au soir, j'avais refait ma vie.

Question pour bien commencer la journée : qu'est-ce qu'on peut faire quand il n'y a plus rien à faire ?

10 h, à l'arrêt du 58. Attendent le bus une vieille dame en blanc et un homme à casquette, un « gratuit » sous le bras. Cela ne présage rien de bon.

10 h 05. « Pour les vacances, confie la dame en blanc, j'ai pris l'ascenseur et je suis montée au 4^e étage. »

10 h 07. « Tout ce qui n'est pas noir est jaune », assure l'homme à caquette.

10 h 10. *Alésia-Didot*. À cet arrêt, parmi les gens qui montent dans le bus, j'imagine chaque fois Giacometti.

10 h 15, *Vavin*. « Je ne sais pas... Je ne sais pas... » répète au téléphone une jeune femme harcelée de questions, mais qui n'est pas sans répondant.

Interviewé : devoir parler l'hameçon dans la langue.

Confidence. Au fond, je me mets toujours à la place d'un acteur du muet qui serait censé répondre à une interview sur l'usage de la parole.

Mardi 28 août

Jour après jour, ici comme ailleurs, je joue mon avenir avec ce qui me tombe sous la main.

D'un jour à l'autre, il n'est presque plus possible d'annoncer : ou bien, ou bien...

Programme des jours à venir : train-train ou ronron. À moins que.

Sauver quelque chose de cette vie abandonnée par la vie. Par exemple, le cœur violet de l'iris.

13 h. Comme La Tour d'argent est fermée, j'opte pour la cantine de la Radio. Là, au moins, on peut mâcher la tête haute.

17 h 30, *rue Bonaparte*. Un copain de lycée, pas vu depuis plus d'un demi-siècle. Vrai petit vieux. « Qu'est-ce que tu deviens ? » « Tu vois... »

18 h, *carrefour Croix-Rouge*. Le serveur derrière le bar : « Ça va aller ? » L'homme au regard perdu répond par un sourire.

Le bon vieux temps, c'est avant qu'on devienne vieux.

Ceux qui, vieillissant, sont persuadés que les plus jeunes sont en train de leur voler leur vie – et inversement.

19 h. À la projection de *Gebo et l'ombre* de Manoel de Oliveira, nous étions tous des vieillards, bouche bée devant l'éclat de la jeunesse du cinéaste centenaire.

Je pense à un autre centenaire, Maurice Nadeau, consultant son agenda au restaurant pour se remémorer les rendez-vous du jour.

Ce qui me rassure, quand je vais dans le monde, c'est que je rencontre des gens aussi misérables que moi.

L'acteur du muet fait exception : il brûle les planches à force d'avoir le feu sacré.

Le chien est le roi du monde lorsqu'il court après une pierre.

Rentrer, c'est aussi se réhabituer à voir jeter sur les plaies plus de vinaigre qu'il n'en faut.

Quand il n'y a plus de vinaigre, on peut encore mettre de l'huile sur le feu.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de démonter les mécanismes de l'effroi.

Mercredi 29 août

Rêve. *Voyage d'hiver*, roman de 600 pages en grande partie détruit par Louis-René des Forêts après cinq années d'écriture, venait de sortir en librairie.

Ce n'est pas le moment de rêver quand on entend les hurlements des livres qui ne font pas de bruit.

Les piles auxquelles on n'ose pas toucher, car elles menacent de s'effondrer.

Tous ces livres, mine de rien...

D'un livre, j'attends...

J'attends, oui, à première vue, comme ça, densité de langue, intensité, dimension de mystère ou plutôt secret bien gardé.

Secret à forcer, à partir de votre propre secret, si le cœur vous en dit.

L'exigence, la rigueur font évidemment partie du jeu : j'emprunte une fois de plus le mot à Michel Leiris.

Enfin, pour dire les choses comme elles sont, sans craindre de passer pour l'idiot du village, je reste attaché à la vérité.

Je veux parler du mouvement de l'écriture vers une vérité forcément fuyante, peut-être illusoire, toujours éphémère.

Jamais gagnée, en tout cas, jamais acquise, là-devant, peut-être, à moins que. On ne sait jamais où elle se trouve, ni même de quel côté.

Si je pouvais passer du noir et blanc à la couleur, je ne m'en étranglerais pas comme l'acteur du muet...

10 h. Pas un papillon rue de Vaugirard. Tout se passe comme si, sous ces latitudes, ils tombaient aussitôt en poussière.

10 h 30, dans le 58. Elle parle avec les gestes, le ton d'une conteuse qui a du métier. Il bâille, regarde sa montre, ébauche de vagues sourires.

Qu'est-ce qu'elles veulent me dire toutes ces phrases croisées en chemin ?

Faire quelque chose de ses mains. Par exemple, écrire.

Jeudi 30 août

10 h 30, rue Didot. L'hôpital Broussais n'est plus qu'un chantier, mais les boutiques de pompes funèbres restent ouvertes pendant les travaux.

11 h. Chaque fois que je passe rue Furtado-Heine, où il a vécu, je pense à Dominique Laporte, auteur, entre autres livres, d'une *Histoire de la merde*.

11 h 15, rue de l'Abbé-Carton, il est défendu de déposer des ordures. Le dernier éditeur de Richard Millet est moins regardant.

11 h 30, rue Georges-Lafenestre. Un homme éternue bruyamment. Je change de trottoir en prévision d'une réplique.

Je rêve de phrases qui me précipiteraient dans des aventures foudroyantes, quitte à m'entraîner loin de ce qu'elles seraient censées dire.

Je ne crois pas rêver de phrases qui ne diraient ni plus ni moins que ce qu'elles seraient censées dire.

Ou plutôt, je n'ose pas dire que j'en rêve. En fait, je ne pense qu'à ça.

De toute façon, je dis toujours autre chose que ce que je voudrais dire. Les mots m'éloignent ailleurs. Hors sujet. Depuis toujours.

À charge pour moi de pouvoir vivre là où j'échoue. Mais c'est une autre histoire.

Vivre ici et ailleurs, et même plutôt ailleurs qu'ici, c'est ce à quoi nous sommes contraints dès que nous ouvrons la bouche.

Quoi qu'il arrive, quand la phrase se rebelle, donne sur de l'imprévisible, je ne peux plus l'abandonner.

Radio. Pas d'écoute possible si les voix ne laissent pas entendre des sons qui ne sont pas dans la partition.

Je me souviens que Glenn Gould affirmait obtenir un son plus pénétrant avec la pédale douce. Je me le tiens pour dit. Même sans piano.

Vendredi 31 août

Rêve. Pour faire le jour, je laisse lentement brûler, l'une après l'autre, les lettres du mot ILLUMINATION.

Rêve. Une télécommande me permet d'accéder aux principales villes du monde.

Rêve. Je me glisse parfois dans une vieille radio pour retrouver des amis disparus.

Comme tout le monde, j'aimerais que ma vie ne soit faite que de passages en gras, surpris par la passion.

10 h 15, dans le 58. « Il y a un temps pour tout, décrète la dame. Les expositions, c'est l'été, quand on est en vacances. »

13 h. Au Bistrot fleuri, le patron se lamente. L'eau minérale ne s'écoule plus. Seul le vin séduit encore les consommateurs.

Tweeter des blancs, des blancs de 140 signes, des blancs succédant à des blancs, ne relève pas d'une pratique courante.

Pourquoi pas, sur Twitter, de temps à autre, des blancs longs comme des jours sans pain ?

14 h. Lecture.

15 h. Lecture.

16 h. Lecture.

17 h. Lecture.

18 h. Lecture.

19 h. Lecture.

20 h. Lecture.

Plus de regard qui s'égare, d'oreille qui se tend, de bouche aux aguets. Je ne vois rien, je n'entends rien, je ne dis rien. Je lis.

OceanofPDF.com

SEPTEMBRE

OceanofPDF.com

Samedi 1^{er} septembre

Rêve. Les livres étaient enfouis sous terre avec les enfants morts en bas âge.

Rêve. Hantise que soient découverts les livres cachés sous mon oreiller. S'ils l'étaient, la vie me serait enlevée.

Au réveil, quand le rideau se baisse sur mes démons, je dois retrouver mes esprits.

Se réveiller, halluciné, au milieu de tous les livres qu'on n'a pas lus.

Seul, entre quatre murs de livres, je ne sais plus où donner de la tête. À chaque instant, une nouvelle vie commence.

12 h 45, *Malakoff*. Quand l'aveugle entre dans son magasin, la boulangère parle plus fort.

13 h. Toujours de l'attente chez le boucher. Gagner du temps en vivant à la campagne avec une vache, un porc, un mouton et quelques poules.

14 h. Pour vaquer tranquillement à ses polissonneries, le chien m'indique le banc sur lequel m'asseoir en l'attendant.

Le chien n'aime que les jeux de garçons. Surtout le foot et le skate. Je redoute le moment où il voudra un scooter.

S'arrêter sur des détails infimes pour essayer d'avancer.

Faire de l'art : le meilleur moyen de ne pas avancer.

Mots en route vers la gorge, prêts à affronter la violence des courants, à la vitesse de l'effroi, pour se laisser prendre dans mon rêve.

Il y a 73 ans, le 1^{er} septembre 1939, l'Allemagne envahissait la Pologne.

Dimanche 2 septembre

Rêve. J'explique à un ami que ma mélancolie est due au fait que je dors dans un lit en équilibre instable sur des piles de livres.

Je ne comprends pas pourquoi les visages sont toujours flous dans mes rêves. Question de mise au point ?

11 h, *marché*. Une dame chez le poissonnier : « Je me suis levée tôt pour bouquiner, mais quand je bouquine, ça m'endort. »

11 h 30. La marchande de légumes n'incite pas vraiment à devenir végétarien.

11 h 35. Toujours sur liste d'attente chez la marchande de légumes.

11 h 40. Une vieille femme dans la queue : « Il est sorti de prison la semaine dernière. Ça lui aura fait une année sabbatique, en somme. »

Toutes ces choses auxquelles on pense sans y penser.

Depuis que je m'essaie à l'écriture, les phrases me cherchent. J'ai le plus grand mal à leur échapper.

Tirer une force de sa passion au point d'en faire une certitude.

Au 16^e siècle, j'avais encore une certaine idée du ciel.

Etre sans cesse tenu de *soutenir* ce qu'on avance, à la façon des cariatides.

Je comprends que le cœur s'emballe quand le vent soulève la robe de la mariée.

Lundi 3 septembre

Jamais su s'il valait mieux se donner un projet quand on s'endort ou quand on se réveille.

Chaque soir, je désire rompre un silence trop long et rouvrir le chantier d'un roman.

Chaque matin, la mort dans l'âme, je me rends à toutes les raisons d'y renoncer.

Trop de projets, peut-être, tuent le désir. Je ne sais plus par quoi commencer. Et quand par miracle, je commence, j'ai hâte d'en finir.

Comment commencer quand le faux est évalué au prix du vrai ?

Comment commencer quand la reproduction est mise au même niveau que l'original ?

Quand j'ai commencé à écrire, en toute ignorance, mon « coach » (s'il lisait ce mot...) s'appelait Yves Bonnefoy.

La chance d'être né sous une bonne étoile. À proprement parler, *l'improbable*.

En attendant, le roman est au point mort.

Plus qu'à espérer que les tweets produiront des étincelles et que l'une d'elles rétablira le contact.

140 signes : une obole pour se faire pardonner de baisser les bras face aux écrits de 500 pages ?

11 h 30, rue de Tournon. Un balayeur à un collègue : « Il a appelé sa mère, il a la gale. »

17 h 30, rue Delambre. Jeune homme au téléphone : « Je ne peux rien lui dire, elle a le monopole de l'amour. »

18 h, rue Didot. « Les impôts, conseille cette dame chapeautée comme pour un mariage, il faut les laisser mariner. »

D'un jour à l'autre, il devient impossible de se laisser aller à dire du matin au soir des choses dont on ne pense pas un mot.

Mardi 4 septembre

Rêve. Casque sur les oreilles, je compare les criaillements des paons.

Au réveil, je me suis rendu compte que je n'avais pas rêvé : le passé s'était effondré.

Je croyais qu'on était hier ; le temps est fou ; qu'est-ce qu'on attend pour limiter sa vitesse ?

Se fausser compagnie pour cultiver l'art de mêler les voix.

Dès que j'aurai retrouvé ma voix, j'essaierai de me faufiler dans la chambre interdite.

Désir et fureur : mes instruments de navigation.

Agrandir le plus possible l'espace de la fureur. Surtout, ne jamais lésiner avec la fureur.

Courir vers l'avant, vers le cercle magique.

Mercredi 5 septembre

Rêve. Seul, dans une grande usine violemment éclairée, je suis affecté au triage des corbeaux.

Rêve. J'attends avec une vive impatience la réponse à une lettre envoyée sans nom et sans adresse de destinataire.

10 h, *carrefour Vavin*. Au volant d'une Smart, j'ai la tête plus haute qu'Isabelle Gallimard, croisée en Mini.

14 h, *rue de Vaugirard*. L'homme qui fait la manche : « S'il vous plaît, j'ai besoin de sous. »

16 h 30, *rue Bonaparte*. Élégante montrant une robe dans une vitrine : « Le mot n'est pas trop fort, c'est *bouleversant*. »

17 h, Radio. Je n'ai rien contre le collectif. Surtout quand personne n'interrompt la montée de l'ascenseur.

Radio. Casser les grilles. S'en prendre ainsi à l'ordre des choses. Accueillir le bouleversement avec infiltrations de fureur.

Surpris par la nuit disait un titre d'émission tombée, en hauts lieux, dans des oreilles de sourds.

L'écorce terrestre peut trembler, les ondes, de nos jours, gardent leur calme.

Aujourd'hui, sur Twitter, je vais de surprise en surprise dans les lieux communs.

Une fois encore, s'efforcer de donner un peu de vie aux lieux communs.

Et pourquoi pas une *autre* vie, en jetant le trouble dans le monde du sens commun.

Mais ce n'est pas gagné : tweets non diffusés sur le fil, connexions capricieuses. Parcimonie des miracles de la haute technologie.

L'âge de glace n'a pas dit son dernier mot ; le Moyen Âge, si souvent cité en exemple d'arriération, n'est pas prêt à baisser les bras.

Jeudi 6 septembre

Rêve. Au restaurant, tous les clients du jour sont des vieillards édentés.

Rêve. Dans le train, ma voisine me confie que pour prolonger sa vie, elle a accepté de se faire greffer la tête de son chien.

Chanceler en posant le pied hors de son lit avant d'être projeté dans le tourbillon.

Tempo résolument trop rapide. Il ne faudrait pas que ma vie ait à en souffrir.

Je dois subir tant de choses sans importance, en me laissant emporter par le courant, que je n'arrive plus à déceler ce qui importe.

Pourtant...

Ouvrir les yeux et désirer quelqu'un ou quelque chose plus que tout au monde.

Fermer les yeux et tenir à quelqu'un ou à quelque chose plus qu'à tout au monde.

Enfant, le soir, je fermais les yeux en les serrant très fort pour m'émerveiller du rayonnement du noir.

Pas si étonnant, peut-être, que je me sois retrouvé, plus tard, à vivre ma vie, la nuit, dans un studio de radio.

Radio. Et tout à coup, un simple froissement dans le casque, un grésillement, démentent que je sois enterré vivant.

Vendredi 7 septembre

En me levant ce matin, j'ai décidé de prolonger l'enfance que je n'ai pas eue.

Remonter le temps en descendant toujours plus bas dans le dérisoire pour autant que soit gardée la force d'en faire le récit.

Midi. Un coup de tête m'entraîne vers la Bretagne des étés de mon enfance.

Qu'est-ce que ça donne des étés morts superposés comme des algues sur des plages vivantes ?

18 h 30, Portivy, non loin de Saint-Pierre-Quiberon. La Côte sauvage : un lac. Les plages : un désert. Paysages jamais vus.

19 h 45. Comme j'écrivais sur mon carnet au bord de l'océan, une mouette est venue me demander si je n'étais pas M. Tchekhov.

20 h 30. Coucher de soleil propice à une méditation sur le temps qui passe, sinon sur l'état du monde.

Devant moi, il était temps que je le voie, le panneau : RISQUES D'EFFONDREMENTS.

Samedi 8 septembre

Côte sauvage. Chaque fois qu'on met le pied dehors, on prend une leçon de style.

12 h, à Quiberon, enfiler des perles, c'est possible. Un vieil homme le propose dans son échoppe pendant que les amoureux prennent du bon temps.

16 h. La plage de Penthievre partagée avec un couple de nudistes et deux amoureux qui confondent la mer avec le blanc de leurs yeux.

16 h 30. Sur cette plage à peu près déserte, l'éclat, la transparence de ce qu'on croit pouvoir apparenter aux premiers moments.

Rien d'autre, quand tout va bien, que les premiers moments.

19 h. L'éloquence des mouettes quand je dévore la plage.

19 h 15. Avant de se coucher, tel un chef d'orchestre, le soleil demande des nuances à la lumière.

Dimanche 9 septembre

Rêve. On a cassé les vitres de ma voiture et volé la cargaison d'artichauts que je transportais.

9 h. Enveloppé par des nuées d'oiseaux sur le sentier du littoral. L'un d'eux me demande si je ne suis pas M. Hitchcock.

Midi. Quitter l'océan sans avoir aperçu la queue d'une sirène !

18 h. Sur l'autoroute du retour, perdu dans mes pensées, je crois être klaxonné par un automobiliste impatient. C'est le rire d'une cantatrice à la radio.

Lundi 10 septembre

Rêve. Les autorités de ce pays ne me rendront mon passeport que lorsque j'aurai reconnu avoir jonché les plages d'éclats de verre.

Rêve. Pour qu'il soit habitable, je rénove chaque été une maison de ce village qui en compte des milliers. Regrets de ne pas avoir commencé plus tôt.

Nouveau jour. Enfin savoir de quoi demain est fait. Je parle, évidemment, du demain d'hier.

Commencer par s'assurer, lorsqu'on a la chance de se réveiller, que les règles du jeu n'ont pas été changées.

J'hésite à mettre le nez dehors, car personne ne m'a consulté sur la couleur du ciel.

Midi. En promenant le chien, je me dis crûment des choses qui me déchirent trop pour que je les écrive.

13 h, rue d'Alésia. Un jeune homme à son compagnon : « Si tu ne sais pas ça, tu vas avoir une vieille mort, tu vois... »

Je ne dis plus rien pour ne plus avoir à dire ce que j'ai voulu dire.

Sans y mettre de mauvaise volonté, chaque fois que je suis interrogé, je n'arrive pas à expliquer qu'il n'y a rien à expliquer.

Je n'arrive pas à expliquer ce que j'ai voulu dire et que j'ai même essayé de dire, à vrai dire sans jamais y parvenir.

Je ne suis pas le seul. Et plus nombreux encore sont ceux qui nous expliquent ce que nous avons voulu dire, que nous l'ayons dit ou cru le dire.

C'est pour nous l'occasion de découvrir ce que nous avons dit, le plus souvent sans y penser.

Inutile d'élever la voix pour ne pas se faire entendre. Mieux vaut baisser la voix pour essayer de se faire entendre. À la radio, on sait ça.

Avec un peu de chance, des signes de vie apparaissent, entre quatre murs, au moment où on s'y attend le moins.

Écrire : s'enfermer entre quatre murs pour tenter de faire parler des choses qui ne disent rien.

Au point où j'en suis, je n'arrive pas à savoir si j'ai les mains noires d'encre ou de terre.

Longtemps, je n'ai pas été trop regardant sur la différence. Au moins, je ne pense pas qu'on ait pu y voir des traces de sang.

Mais peut-être me suis-je fait refaire les mains par le *carrossier de la mort*, aperçu sur une route suisse, un jour d'août.

Mardi 11 septembre

Rêve. Je suis dans une comédie si abominable que j'ai hâte de retrouver ma tragédie habituelle.

Dans le regard des autres, je ne vois pas trop les transformations qu'opère sur moi ce magicien qu'est le temps.

Allez, magicien, qu'ils réapparaissent tous ces visages que j'ai oubliés !

Tout le monde est encore là, chacun est à sa place, mais la maison a disparu.

Façon de parler, façon de vivre.

Ces livres qu'on referme, heureux d'être indemnes, comme si on venait de faire l'ascension de l'Himalaya.

Désir parfois que certains livres restent à l'abri ; que la nuit descende sur eux et les protège.

Mercredi 12 septembre

Mettre en relief un monde uniformément plat.

16 h, *Pernety*. Jeune fille. Je regardais ses mains en pensant qu'elle devait en tirer de splendides musiques. Tout le trajet à l'écoute de ses mains.

16 h 25, *Duroc*. Dans la serviette que balance en marchant le vieux monsieur bossu, j'imagine des liasses de poèmes.

On n'est jamais aussi motivé que lorsqu'on détient une serviette pleine de liasses. Pas de plus sûr trésor.

Je pense à la malle d'Henri Thomas, dont un livre, justement, s'intitule *La chasse aux trésors*.

Je l'apercevais de ma fenêtre de la rue Paul-Fort, cette malle.

Elle était bourrée de liasses, dans lesquelles il puisait, raconte-t-on, en tant que de besoin.

Se laisser enjôler par une voix comme si elle allait livrer son secret.

On est toujours prêts à écouter les charlatans qui proposent leurs produits miracles.

Et si je faisais imprimer *escroc* au lieu d'*intervieweur* sur ma carte de visite ?

17 h, *Radio*. Je me demande toujours en entrant si je ne me retrouverai pas avec les deux lèvres fendues en sortant.

Il est certainement possible de parler à quelqu'un sans endosser une armure.

Mais ça n'est pas de ça qu'il s'agit. Les coups, seul l'intervieweur se les donne. C'est pour ça qu'ils font mal.

Et les émissions peuvent revenir tous les soirs, chaque soir, c'est le début. Sortir du silence. Risquer les quatre cents coups.

Jeudi 13 septembre

10 h 47, dans le 58. J'ai vu le moment où une jeune fille allait me céder sa place comme il est recommandé de le faire avec les personnes âgées.

10 h 50, toujours dans le 58. Des filles qui ne savent pas sourire, des types en survêt, des vieilles agrippées à leur sac : c'est pour tout ça que j'aime le bus.

À partir de ce soir, je fuirai au galop les décombres du présent.

À partir de ce soir, je fuirai au galop le cœur des ténèbres.

À partir de ce soir, je fuirai au galop le temps qui vous défigure en moins de temps qu'il ne faut pour le voir.

À partir de ce soir, je fuirai au galop toutes les marques d'affection qui viennent en consolation de l'hostilité générale.

À partir de ce soir, seul dans la nuit, je n'attendrai plus que les mots écrits par une main aimée.

Vendredi 14 septembre

Rêve. Dans le communiqué de presse, je faisais préciser que tous les poèmes lus au cours de la soirée seraient issus de la culture biologique.

Au réveil, la fin de la journée ne fait que commencer.

8 h 20. Il est temps, donc, de penser à demain.

Sauf aujourd'hui.

Ces jours, si rares, où l'on peut dire *aujourd'hui*.

10 h, Radio. Trente-cinq minutes d'*aujourd'hui*. Une voix seule. La douceur de la voix d'António Lobo Antunes, écrivain de la violence.

Pas un livre dont il ne soit venu parler dans mon émission. Pourtant, ce ne sont jamais des livres qu'il est question.

Mais de ce qui les précède, les accompagne, les rend possibles ou impossibles. De ce qui se passe entre les livres et même d'une phrase à l'autre.

Au début, nos rencontres étaient des dialogues de sourds. Un jour, j'ai réalisé qu'effectivement il n'entendait pas.

À partir de ce jour, je lui ai mis un casque sur les oreilles, et ce fut le début d'un entretien que nous reprenons à chacune de ses visites.

Oui, un entretien infini avec un enfant imaginaire...

On ne peut écrire vraiment qu'avec une main blessée.

À l'approche de minuit, quand *aujourd'hui* est en train de rendre l'âme, se demander si *demain* sera seulement possible.

Toujours, je pense que demain est un autre jour. C'est mon point faible.

Samedi 15 septembre

Rêve. Je participe au siège de La Rochelle en compagnie de mon père, bronzé comme jamais, de retour d'un long séjour au pays des morts.

Rêve. Je n'arrive plus à compter le nombre de personnes qu'il y a dans mon lit.

9 h 42. Si seulement il pouvait encore être minuit...

À peine tombé du lit, je vois le danger arriver.

Quand je laisse la folie avoir son mot à dire, j'attends de l'instant qui va suivre une occasion unique.

10 h, *Malakoff*. Sur un chantier de la rue Victor-Hugo, à l'abandon depuis des années, laissé aux gravats et à la boue, des lilas fleurissent encore.

13 h 30, *rue Linois*. Deux amoureux en phase d'initialisation du logiciel.

17 h, *rue Didot*. « On peut se tutoyer », m'annonce la jeune fille qui me demande son chemin.

3 h. Dans la nuit tourmentée, je fais et refais la liste de mes amis disparus.

Une bonne insomnie, de temps à autre, pour se remémorer ses injustices.

Dimanche 16 septembre

Rêve. Fin de la nuit. Je creuse un trou dans la moquette, maculée de sang vermeil.

Rêve. Les murs ne cessent de se rapprocher. Qui appeler ? « Batterie faible » m'indique mon téléphone.

S'il suffisait de hurler pour se faire entendre...

J'ai donné un coup de pied dans la porte et j'ai perdu mon enfance.

Autant d'inconnu devant moi que derrière la porte d'un décor de théâtre.

Manquent les genoux d'une mère pour aller à la rencontre du monde.

À chaque phrase, pas de seconde chance.

11 h 30, marché. Ma journée serait peut-être meilleure si on ne me souhaitait pas à tout bout de champ une bonne journée.

Midi, marché. Encore un peu de bettes et d'andouille et le tour est joué.

D'un jour à l'autre.

D'un jour à l'autre, laisser la porte de la maison ouverte.

D'un jour à l'autre, cesser de regarder le ciel.

D'un jour à l'autre, ne pas garder la main de son amour dans la sienne et fermer vivement sa bouche au contact de ses lèvres.

D'un jour à l'autre, vaquer à ses occupations comme si on portait un fardeau invisible.

D'un jour à l'autre, baisser aussitôt la radio quand on entre dans une pièce où elle est allumée.

D'un jour à l'autre, fermer violemment la fenêtre pour ne pas entendre le chant des oiseaux.

Lundi 17 septembre

Parler comme quelqu'un qui sait de source sûre que la partie est perdue.

Depuis le xx^e siècle, j'habite le dernier étage de la tour de l'épouvante.

Dans la lumière du jour, Méphistophélès nous attend au tournant.

Toutes ces voix, à la radio, qui semblent vouloir en finir une fois pour toutes avec la voix.

Quand j'ouvre la radio, si par hasard j'entends une voix, les larmes me viennent aux yeux.

Quand par hasard j'entends une voix, je me demande toujours si ce n'est pas la dernière fois.

Une voix comme un éclair.

Moi qui ne reconnais jamais personne, je reconnais une voix entre mille.

13 h 15, rue du Bac. « Si j'ouvre un commerce, dit-il, en tirant sa valise, c'est pour ne plus avoir de comptes à rendre à qui que ce soit. »

13 h 45, Bon Marché. « C'est clair, résume la jeune femme au téléphone, devant son hamburger, elle ne veut pas un mariage religieux, elle veut son scooter. »

14 h 30, Malakoff, rue Chauvelot. Homme au téléphone (gestes à l'appui) : « Si ça se passe bien, on sera en avance ; dans le cas contraire, y aura du retard. »

17 h 15. Crainte que le chien que je promène agresse violemment quelqu'un qui ne lui aurait rien fait.

17 h 25. Il me revient qu'un bon chasseur doit s'effacer derrière son chien. Encore faut-il que la chasse soit ouverte et qu'il y ait un chasseur.

17 h 45, gare de l'Est. « Comme j'ai toujours travaillé avec des syndicalistes, les états d'âme, ça me connaît », lance-t-il à un groupe d'admirateurs.

18 h 30, chapelle Notre-Dame de la Vierge miraculeuse. Ce dialogue, après beaucoup d'hésitation. « Je me présente : Alain Veinstein. »

Long silence, rompu par une main tendue : « Paul Claudel. Bonjour. »

Long silence encore, puis : « Vous savez, j'ai bien connu votre mère, c'était une femme charmante, une excellente lectrice également, je me souviens. »

D'un jour à l'autre, partir quand on vous demande de rester.

D'un jour à l'autre, partir quand on ne pense qu'à rester.

D'un jour à l'autre, ne plus jamais rire à gorge déployée.

D'un jour à l'autre, vouloir des marges de plus en plus grandes lorsqu'on écrit.

D'un jour à l'autre, ne plus jamais revenir en arrière quand on est plongé dans une lecture.

D'un jour à l'autre, préférer surfer sur Internet que d'accepter n'importe quel voyage.

D'un jour à l'autre, se soucier des mises à jour comme de sa première chemise.

D'un jour à l'autre, reculer mais ne pas sauter.

22 h, *Malakoff*. Boire un canon avec Paul Claudel, à la Divette de Malakoff, rue Victor-Hugo.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de détourner les Écritures à mon avantage.

Chaque soir, à minuit, tenter le coup.

Chaque soir, à minuit, tenir le coup.

Mardi 18 septembre

Rêve. Je demande à mes filles de n'épouser que des catcheurs qui ont de la fragilité « en dessous ».

Roman. Un homme qui a vécu dans la passion du silence est soudain contraint de se taire.

12 h 50, *Duroc*. Un homme attend les métros avec une pancarte du type de celles que les chauffeurs de taxi brandissent dans les gares et les aéroports.

13 h 10, *Malakoff*. Avec Paul Claudel, nous rions comme des fous en mangeant des spaghettis dans la cuisine.

15 h 20, *rue Saint-Sulpice*. Un prêtre à une dame : « Vous n'avez encore rien vu et je ne vous ai rien dit. »

16 h, *rue de la Gaîté*. Au téléphone, devant L'Odyssée : « On peut se voir dans la journée, si vous voulez, sauf qu'aujourd'hui, je ne peux pas. »

À minuit, jusqu'à douze, tous les coups sont permis.

Mercredi 19 septembre

Rêve. Je décharge en pleine nuit un immense paquebot, éclairé par un matelot qui tient à la main une minuscule bougie d'anniversaire.

Toujours se raccrocher à des paysages inchangés dans des paysages qui ne font que changer.

10 h, *rue Didot*. Impossible de me défaire de la pensée de cette femme, croisée plus bas dans la rue, traînant un enfant par la main, un lourd sac au dos.

15 h, *rue de Tournon*. Une dame, à la pharmacie : « J'ai passé une nuit dont on met trois jours à se réveiller. »

15 h 30, *rue Félibien*. Un jeune homme danse sur la chaussée, seul, avec une grâce merveilleuse.

16 h 30, *rue de la Convention*. La vieille dame se lamente en allumant sa cigarette : « Toujours pas la *Bible des familles* à la librairie Le Divan. »

17 h, Radio. Les interlocuteurs pour qui on éprouve une sympathie immédiate, mais avec qui, presque aussitôt, les choses s'engagent mal.

Plus tard, Radio encore. Sous la douceur du sourire de mon invitée, le calme de ses gestes et de son propos, presque enfantins, une rage de chien.

19 h 45, *au Dôme*. Devant un ballon de rouge, une jeune fille lit un gros livre en prenant des notes, comme si elle n'avait pas vu un siècle passer.

L'instant où l'on cesse de crier.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de faire tourner la roue à aubes.

Jeudi 20 septembre

Rêve. À la question : « Vous lisez ? », je réponds : « Je suis en grève générale et illimitée. »

Rêve. Un gros homme en transpiration force ma porte : « Je suis venu vous remettre le grand prix de poésie. »

11 h 45, du côté de Vanves. La lecture de certains romans m'inspire sans doute les mêmes pensées que pour les corbeaux cette pelouse ratissée de près.

Midi. Sans blasphémer, j'avais l'impression que cet homme tenait un chapelet dans la main. Ce n'était que le fil de l'écouteur de son iPod.

14 h, Radio. Le ton monte entre la voix et le silence dans la chambre d'écho.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de traduire en contes de fées tous mes cauchemars.

D'un jour à l'autre, rouiller dans un grenier parmi les choses délaissées.

D'un jour à l'autre, se dire en fermant les yeux : tout ça, c'était pour rire.

D'un jour à l'autre, oublier le début des histoires, à commencer par la sienne.

D'un jour à l'autre, éviter par tous les moyens d'apercevoir son visage dans une glace.

D'un jour à l'autre, ne plus croire que les parallèles pourraient se rejoindre si les poètes faisaient leur travail.

D'un jour à l'autre, n'importe quelle décoration ne décore plus rien.

Si je n'arrive à rien dans les jours qui viennent, j'aurai passé ma vie en prison pour rien.

Etre né dans la violence de la guerre, c'est être condamné, dès son premier cri, à la perpétuité.

Vendredi 21 septembre

Rêve. Les micros sont trop éloignés pour capter nos voix. À l'écoute, nous avons d'autres voix que les nôtres. Venues d'ailleurs.

10 h 15, *Malakoff*. À la promenade, le chien ne m'autorise à faire des tweets qu'à condition que je le laisse humer ce qui ne le mérite pas. C'est donnant donnant.

10 h 30. Chaque fois qu'il voit la promenade toucher à sa fin, le chien me joue les 400 coups jusqu'à ce qu'il obtienne une prolongation.

11 h 30, *rue Delambre*. Jeune femme au téléphone : « Ça fait six mois qu'on est mariés ; plus rien à se dire, plus rien à se raconter. »

Je m'interroge après son passage : est-ce qu'on peut ne rien avoir à se dire lorsqu'on a un iPhone ?

12 h, *rue d'Assas*. Une lycéenne à une copine : « Tous les jours il est habillé pareil, mais c'est tout de même un bon prof. »

17 h 45, *Mabillon*. Les petites injustices de la vie : je n'arrête pas de trouver de l'argent par terre alors que j'ai terriblement mal au dos.

18 h, *Odéon*. Chez Celio, 50 % sur le deuxième pantalon. Je demande à la vendeuse si je peux me contenter du deuxième. Elle ne trouve pas ça drôle.

22 h 30, *Malakoff*. Un bourrage de papier, une connexion interrompue, une contravention pour excès de vitesse et une pièce d'Anouilh à la Comédie-Française.

Roman. Dans ce pays, le temps était dérégulé. Tout arrivait toujours trop tard ou toujours trop tôt. Il n'y avait plus de bons moments. Jamais.

Impression ce soir d'entendre dans ma voix des intonations de mon père. Un spectre dans la gorge en lieu et place du chat ?

Vers minuit, des coups. Pas les douze coups de minuit, mais des coups dans ma porte.

Toc toc toc, toc toc...

Minuit, ce n'est pas mon heure, car, justement, à la radio, c'est mon heure. Je n'écoute pas toujours, mais, toujours, je suis en pensée avec ce qui passe.

Toc toc, toc toc toc, ça n'arrête pas. Mon Dieu, le spectre ?

Lorsque je me décide à ouvrir, je me trouve nez à nez avec Paul Claudel.

Devant lui, un caddie plein de spaghettis.

Samedi 22 septembre

Premier rêve d'automne. La nappe blanche, étendue sur la table du mariage, n'est qu'un peu de lumière projetée sur le toit de zinc.

Rêve. La locomotive à vapeur s'est emballée comme un cheval fou. Elle a quitté les rails depuis longtemps sans que je puisse l'arrêter.

Rêve. Mon émission va commencer. Je ne parviens pas à m'en rappeler le titre. Personne pour me le souffler.

Au sortir de rêves toujours un peu troublants, quand je me suis réveillé, Claudel était au pied de mon lit et me regardait.

J'étais si gêné que je me suis retourné et j'ai fait semblant de dormir toute la matinée.

Les livres alignés sur les rayons de ma bibliothèque me font penser à des calendriers de femmes nues.

Il est tard et c'est mon heure : quand tout un chacun commence à s'affoler.

Il y a longtemps que je ne m'émeus plus des ombres projetées par les néons.

Radio. Au fond, je suis un petit cirque ambulant, installé chaque soir dans une ville différente avec des numéros autant que possible renouvelés.

Dimanche 23 septembre

Rêve. J'enfonce la porte d'un salon de beauté et annonce à toutes les femmes endormies que je suis désormais le seul responsable de leur vie.

Se lever aux aurores pour aller au devant du matin.

Depuis que le chien s'est révélé végétarien, je le promène sans muselière.

9 h 45, *gare Montparnasse*. « À vous de jouer », lit-on sur un piano installé dans le hall. Et une jeune fille joue, en effet, dans l'indifférence générale.

17 h, *TGV de retour*. Une petite fille à son père assoupi : « Tu t'es déjà endormi sur des malades ? »

17 h 30. Jeune homme au regard vide : « Elle m'a juste dit de venir le plus vite possible ; surtout, de ne pas tarder. »

18 h 30. Au bar du TGV, à son compagnon de confidences : « Je ne sais pas encore quel mensonge je vais pouvoir inventer... »

18 h 45, *fin de voyage*. Se réjouir du temps passé à voir défiler des champs aux couleurs médiocres.

Même quand personne ne sait que je suis parti, j'espère toujours que quelqu'un m'attendra à mon arrivée.

Et si j'appelais Paul Claudel ce que j'appelle en vain ?

Tristesse et peine. Peur. Surtout la peur. Tristesse. Peine. Peur. De ligne en ligne, ce qu'on ne fixe pas.

De ligne en ligne pour, chaque jour de la vie, s'y risquer, bien que l'impossibilité soit un secret de Polichinelle.

Le tranchant d'une pelle dans le clair de lune.

Les dés jetés dans la nuit violette.

Lundi 24 septembre

Rêve. Un ours sème la terreur. Je le capture. Il tient dans une boîte d'allumettes. Ce sont ses mots qui tuent.

11 h. *Vaneau*. Elle met sa main devant sa bouche et parle en vietnamien. Je devine qu'elle donne rendez-vous devant l'aquarium de la porte Dorée.

13 h, *Duroc*. L'affiche de l'exposition Hopper me fait penser à tout ce qui sépare ceux qui vivent ensemble.

18 h 45, *Malakoff*. À la poste, un homme édenté retirant une recommandée : « De toute façon, pour dire l'avenir, y a pas mieux que les Anciens. »

20 h, *radio dans la voiture*. Toujours des gens en verve et dans la fanfaronnade.

À l'approche de la nuit, je ne sais pas s'il vaut mieux être le coq de la basse-cour ou un renard dans le poulailleur.

Mardi 25 septembre

Rêve. Je suis si débordé que je ne trouve pas le temps d'annuler mon enterrement.

D'un jour à l'autre, retrouver toutes les personnes qui vous ont inspiré de la tendresse.

D'un jour à l'autre, passer de porte de Vanves à Pernety en ayant fait l'impasse sur Plaisance.

Faire courir le bruit jusqu'à ce qu'il s'effondre en silence.

Tout se sait, rien ne se tait. Tout se tait, rien ne se sait.

12 h 55, *rue Bonaparte*. Cette femme me fait penser à une amie rencontrée il y a bien longtemps. Ce n'est pas elle ; trop vieillie. C'est elle.

15 h, *Mabillon*. Le jeune homme bouclé à sa copine aux cheveux raides : « Les gens qui bossent à la radio, y doivent savoir vraiment tout. »

17 h. Deux bonnes heures que je tourne dans la ville, incapable de fixer quoi que ce soit, sinon, tout au plus, trois fois rien.

On s'en remet aux mots pour fixer les choses, dont ils ne sont pourtant presque jamais les contemporains.

Dire « les choses », c'est une façon de se refuser l'audace de parler de la beauté.

Autrefois, quand je tenais une galerie, j'attendais impatiemment la venue des « collectionneurs ».

La beauté était au rendez-vous sur les murs, mais c'était les visiteurs, et mieux encore, les acheteurs, qui ne franchissaient pas la porte.

Aujourd'hui, les rues que j'arpente sont noires de monde, mais ce qui manque, ce qui fait cruellement défaut, c'est la beauté.

Un trop-plein de choses et un défaut de beauté qui, certaines nuits, celle-ci par exemple, me tourmente à mort.

Le tourment, c'est peut-être ce que mes mots parviennent seulement à fixer.

Un moins que rien, donc, un vieil arpenteur plus vieux à chaque pas et qui s'adresse à vous à travers ses pas, tel est mon personnage.

Roman. Depuis l'enfance, en société, il a toujours l'impression que les pattes d'un ours vont se poser sur ses épaules.

Il ne s'est pas rendu compte qu'avec le temps avait été abolie la distance entre l'ours et lui.

Mercredi 26 septembre

Rêve. Dans cette baraque foraine les moutons entrent tondus à ras et sortent avec de la laine sur le dos.

15 h, *Mabillon*. Adolescente mâchant du chewing-gum : « Avant, j'écoutais mon iPod. Maintenant, je ne sais pas, je ne peux plus arrêter la musique. »

Ce n'est pas tous les jours facile de ne pas être musicien.

Je me faufile dans les rues, mes tweets se faufilent sur le fil : c'est comme ça que ça marche.

Ouvrir un chantier d'écriture, aveugle à ce qui s'écrit, sourd à ce qui se dit et toute mémoire abolie.

Minuit. Le théâtre quelquefois. Du gigantesque dans la modestie (*Arturo Ui* mis en scène par Heiner Müller).

Ce que donne un acteur (Martin Wuttke).

Vivre dans l'espace libre laissé par les acteurs après la représentation.

Jeudi 27 septembre

Rêve. Je marche dans un parc dont les allées sont dallées de portraits anciens.

Presque plus de livres écrits dans une langue qui ne soit pas de cette époque, de ce côté du monde.

Abattre les murs pour tenter d'apercevoir l'autre côté du monde.

Paul Claudel (je suis presque sûr que c'est lui) erre au ralenti dans la ville dévastée.

Peut-être cherche-t-il désespérément une librairie.

12 h 30, *Duroc*. Jeune fille volubile à un jeune homme muet : « Pour le plaisir, si vous voulez, je vous accompagne à la fac... »

14 h, Radio. Ceux que vous ne connaissez pas et qui vous disent bonjour ; ceux que vous connaissez et qui ne vous saluent pas.

La *blancheur noire* de Stefan George, ma couleur préférée.

Vendredi 28 septembre

Rêve. Ce pourrait être le pape. Il tambourine à ma porte. Je n'ouvre pas. Dehors, pas de tapis rouge. Les messes basses vont bon train.

Bientôt 10 h. Il est temps de penser à demain.

Jour après jour, tout ce travail qui m'empêche de travailler.

Le jour où, au sortir d'une nuit agitée, je me suis réveillé dans les temps modernes.

Le jour venu, s'il vient un jour, je ferai comme tout le monde, j'imprimerai à ma vie la bonne torsion.

Pour le moment, j'ai passé la moitié de ma vie à manquer des occasions et l'autre moitié à essayer en vain de les rattraper.

11 h, Malakoff. Longue promenade avec le chien, ami des poivrots, qui m'oblige à faire la tournée des bistrots.

Lassitude de devoir préciser qu'il n'est pas méchant chaque fois qu'il mord quelqu'un.

12 h 45, Saint-Paul. Je marche sur la Bastille. Sans me retourner. Pour ne pas voir que personne ne me suit.

15 h 30, Luxembourg. Mignonne, allons voir pourquoi entre cette rose et la rose, la greffe ne prend pas.

17 h, premier étage du Flore. Une souris voisine de banquette. Comme le monde est petit.

17 h 30, même endroit. Les écrivains qui vous parlent d'eux sans reprendre haleine après avoir vilipendé la terre entière pour excès de narcissisme.

17 h 45, toujours là. Non loin de moi, une jeune fille lit *Le Docteur Jivago*.

Je devais avoir 16 ans quand j'ai découvert le roman de Pasternak.

Je me perdais dans ma lecture, je me souviens, parce que je ne faisais que penser à la jeune fille que je n'avais pas encore embrassée.

Sans les jeunes filles, j'aurais sans doute été un meilleur lecteur. Mais ce fut plus fort que moi, j'ai toujours été fasciné par les « fiancées ».

Jamais pu tenir en place à la seule pensée qu'une « fiancée » pouvait être dans les parages.

Pourtant, adolescent, je déployais des ruses de Sioux pour emprunter des chemins où les jeunes filles ne me rencontreraient pas.

Je n'arrivais pas à être naturel dans la compagnie des jeunes filles.

Je ne savais pas quoi leur dire, et de quelle façon, ou comment leur répondre si elles m'interrogeaient.

Surtout, ma hantise était de devenir écarlate lorsqu'elles me dévisageraient. Chaque fois, ça ne pouvait pas manquer, j'avais le visage en feu.

La première fois que j'ai embrassé Macha Jivago, c'était dans le noir bien noir d'une salle de cinéma.

Ce baiser me semblait donner un tel sens à ma vie que j'aurais voulu que mon père me voie.

18 h 15, rue de Sèvres. « Bonsoir, vous allez bien ? », demande le banquier au mendiant qui a ses habitudes devant sa porte.

18 h 45, Malakoff. Ils prennent un verre au bistrot de la place pour raccourcir ce long week-end qui va les tenir loin du bureau.

19 h, Malakoff. « Je ne vais pas raconter ma vie au téléphone », avertit la grosse dame, à mon grand regret.

20 h, Versailles. Paul Claudel essaie d'assister à une répétition de *L'Annonce* au théâtre Montansier. Personne ne le reconnaît. On ne le laisse pas entrer.

Samedi 29 septembre

Rêve. Lors d'une réunion, je m'efforce de faire comprendre à un responsable de la radio qu'une émission diffusée tous les jours est quotidienne.

Rêve. Je lui écrivais que si j'étais attentionné à son égard, ce n'était pas parce qu'elle était la fille du roi, mais parce que je l'aimais.

Roman. Quand il arriva à la question : quels furent les points forts de votre vie ?, il prit le questionnaire et le jeta au feu.

Roman. Quand la main du héros se promène sur le corps de sa bien-aimée, la vie est belle.

D'un jour à l'autre, laisser passer la date limite de l'heure de vérité.

D'un jour à l'autre, il paraît évident qu'on ne pourra rien changer.

D'un jour à l'autre, ne plus entendre les sons que laissent passer les mouvements les plus infimes des lèvres.

D'un jour à l'autre, se retrouver dans une ville inconnue, en terre étrangère, rien qu'en ouvrant la porte de chez soi.

Lettre. Ce que je vois dans tes yeux, je n'en crois pas mes yeux. Ce que j'entends dans ce que tu me dis, je n'en crois pas mes oreilles.

15 h, rue Castagnary. « Tu oses encore, et je t'en mets une que tu ne seras pas près d'oublier », annonce la vieille dame à son chien.

15 h 30, avenue Marc-Sangnier. Deux corbeaux se délectent d'un pigeon, malheureusement sans petits pois.

18 h, rue d'Alésia. Cette femme me fait immédiatement songer à une Vierge de Bellini. C'est une Vierge de Bellini, j'y mettrais ma main à couper.

Mais c'est une femme, à 18 h, rue d'Alésia. Ce n'est pas de la peinture.

Combien de lèvres se sont-elles écrasées sur ces lèvres ?

19 h 30, porte Didot. Après le marché aux puces, cinq Noirs s'affairent au nettoyage sous l'œil d'un Blanc qui ne fait rien.

19 h 45, Malakoff. « Ça ne doit pas être grand-chose », dit l'homme, rue Victor-Hugo, dont le dessous de la voiture laboure le sol.

20 h, par téléphone. Un ami me signale la mise au point d'un détecteur à ultra-sons indiquant en une seconde les personnes qu'il faut éviter d'interviewer.

Selon le même ami, apparemment bien informé, il existerait sur le marché un Nagra qui n'accepterait d'enregistrer que l'incroyable.

21 h. Je laisse aller mes doigts sur le clavier comme un chien montre ses crocs, lèvres retroussées.

Des oreilles pour entendre et une bouche (et des doigts) pour recracher.

22 h et des poussières. Dans une petite propriété, un dîner de petits mangeurs.

Dimanche 30 septembre

Rêve. L'acteur vient dîner avec un faux nez. Il jette un trouble qui gâche la soirée, alors que je ne suis pas sûr de l'avoir invité.

9 h, supermarché. Au hasard d'un sourire furtif, le visage habituellement dur et fermé de la caissière révèle sa beauté cachée.

12 h, marché. Chez le boucher, derrière Sophie Calle. L'heure n'est pas à la plaisanterie, elle achète de la viande hachée pour son chat.

12 h 30, marché. Le chat de Sophie Calle s'appelle Souris. C'est peut-être pour lui qu'elle achète des rattes, l'une des 33 variétés de pommes de terre.

De toute façon, je n'ai d'yeux que pour la marchande de légumes, que je n'avais encore jamais remarquée, et qui me fait oublier Sophie Calle.

15 h. Grand brunch dans le Marais à l'invitation d'un galeriste qui a réussi. Je devais dire : d'un marchand.

Rien à se mettre sous la dent et les iPad sur la table. Je ne savais pas que ça se mangeait.

Ceux qui ont le courage de prendre la fuite. « On se revoit, hein, très vite... Allez, on se revoit. »

16 h, *radio dans la voiture*. Un intervieweur renverse les rôles. Il utilise son invité pour apparaître comme le véritable interviewé. Du grand art.

16 h 45, *boulevard Edgar-Quinet*. Stationnement devant la porte du cimetière Montparnasse. J'espère ne pas empêcher les morts de sortir.

19 h, *avenue Georges-Lafenestre*. On se sent nu quand on se promène sans son chien.

OCTOBRE

OceanofPDF.com

Lundi 1^{er} octobre

0 h 30. Ne pas dormir, de peur de ne pas rêver.

Rêve. Un personnage mythologique, de sexe indéterminé, vient chaque jour d'un pays inconnu pour, me dit-il, « caresser votre cicatrice ».

Rêve. Je me retrouve enseveli sous une énorme masse de temps morts.

Avec les restes des temps morts, se donner un avenir.

10 h 15, *Duroc*. Jésus portait sa croix. Un prêtre, sur le quai du métro, tire sa valise à roulettes.

10 h 30, *Mabillon*. Une dame : « Vous savez, je ne sais pas. »

19 h 40, *Plaisance*. « Rassure-toi, murmure-t-elle au téléphone, la main devant la bouche, on embellit dans l'amour. »

19 h 47, *Malakoff*. Deux amoureux bras dessus bras dessous. « Un type qui sait tout, un religieux, m'a prévenu, dit le garçon. Tout ça n'est qu'un jeu. »

20 h, *devant la Divette de Malakoff*. Un homme : « La bestialité m'a repris... »

22 h. Dans les murs de béton de ce temps sans promesses, je pense à Proust.

La recherche du temps perdu lui a fait finalement gagner du temps jusqu'à la fin des temps. Bien joué.

L'emploi du temps : 8 h, il lit ; 10 h, il lit ; 12 h, il lit ; 14 h, il lit ; 16 h, il lit ; 18 h, il lit ; 20 h, il lit ; 22 h, il lit ; 24 h, au lit.

TA, TA, TA, TA ! Je n'avais pas invité l'homme de pierre à dîner, et il est venu...

Mardi 2 octobre

Rêve. Je fais la voix qui annonce que les trains ne partiront pas à l'heure.

Rêve. « Je ne répondrai à aucune de vos questions », prévient mon invité en s'asseyant devant le micro.

Écrire presque toujours la même chose et laisser les mots, de phrase en phrase, vous libérer peu à peu du motif.

Ce qui me fait vraiment de la peine, ce sont les poètes que je vois bavarder dans les cocktails, le front couronné de fleurs.

12 h 25, *place Colette*. Une petite dame très maquillée, pas belle, me dit en passant qu'elle me trouve beau.

12 h 30, *rue de Montpensier*. Je me casse le nez. Plus de marchand d'armes dans cette rue, à l'ombre du Conseil constitutionnel.

15 h 30. Soutine à l'Orangerie. Rouge éclatant et bleu nuit ; comme si l'un n'allait pas sans l'autre.

19 h, *Gâté*. Un homme au téléphone : « Cette fois, je n'aurai pas une minute ; mais, si vous repassez par Paris, n'hésitez pas à m'appeler. »

19 h 15, *Varenne*. Un bar. L'homme aux bras croisés à sa voisine : « On ne fait jamais les choses pour soi, vous le savez, même quand on est seul. »

Garder la parole (à la radio, par exemple) comme on garde une porte : en veillant à ce que rien, surtout, ne puisse passer.

À la radio, les silencieux ne font pas assez parler d'eux.

Sur les ondes, la nuit déjà bien installée, être le crapaud enchanté du lac.

Mercredi 3 octobre

Rêve. Les emplacements de parking sont faits de peintures empruntées aux réserves du Louvre. Comment se garer sans cacher un chef-d'œuvre ?

Ce qui me fait vraiment de la peine, ce sont les poètes dont les poèmes ont la jolie qualité des vers anciens.

D'un jour à l'autre, voir le panneau À VENDRE sur la maison où vous avez vécu les plus belles années de votre vie.

D'un jour à l'autre, traverser le rayon « lingerie » du Bon Marché sans jeter de regards furtifs à droite et à gauche.

D'un jour à l'autre, tenir dans ses bras Paul Claudel, en larmes.

12 h 30, rue Cassette. Beaucoup d'hommes d'un certain âge, ou au moins de mon âge, à la sortie de l'Institut catholique.

17 h, Radio. Ce ne sont pas tant mes invités que je m'emploie à faire parler que la parole.

Laisser parler la parole, de telle sorte qu'elle soit obstinément parlante.

Roman. Il ne mit pas de masque, pour ne pas être reconnu et pris dans le tourbillon de la haine.

D'après Richard Marienstras, « la volonté de faire bref conduit parfois à des simplifications excessives ».

Je me garderais bien de l'oublier en rusant avec les 140 signes.

Jeudi 4 octobre

Rêve. Enfermé dans une pièce avec mon seul souffle pour me faire entendre.

Rêve. La petite fille blonde aperçue sur la plage me demande d'aller chercher son ballon perdu dans les fumées.

11 h, rue Laforest. Une dame rentrant sa poubelle : « Mon chien n'aboie au facteur que lorsqu'il apporte de mauvaises nouvelles. »

12 h 24, Gaîté (ligne 13). Bonjour tristesse.

18 h, Plaisance. « Je n'en peux vraiment plus », dit la femme agrippée à la barre centrale. Dans le wagon, nous nous sentons responsables de son malheur.

Vendredi 5 octobre

Rêve. Dans les couloirs tapissés de fleurs blanches, je porte un tee-shirt indiquant la liste des postes à pourvoir, maculée de sang.

11 h 25, Gaîté. Décidément impossible.

11 h 45, rue de Tournon. Juste un peu fiévreux, comme quiconque s'apprête à passer une partie de la journée en compagnie d'actrices muettes et nues.

17 h 25, Mabillon. Impossible de me souvenir combien les actrices muettes et nues étaient-elles. J'hésite entre 6 et 8.

Il semble qu'elles se produisent le soir à Gennevilliers. J'irai les compter.

17 h 50, Gaîté. Pas demain la veille.

17 h 55, Pernety, debout dans le métro bondé après une journée bien remplie, je suis à côté d'une lectrice, assise elle, d'*Une place à prendre* de J. K. Rowling.

18 h 15, Malakoff. Se mettre des lunettes noires pour ne pas trop remarquer que les jours raccourcissent.

Même si chaque chose arrive à son heure, je préférerais disparaître un peu plus tard.

Samedi 6 octobre

Rêve. J'attends mon exécution pour avoir dissimulé de rares poèmes parmi quantité de romans au goût du jour.

Rêve. Je n'ose pas poser ma tête contre ta poitrine dans la noirceur du jour ; je crains qu'elle ne tombe en poussière.

11 h 20, Gaîté. Espoir ?

11 h 30, Palais-Royal. L'ironie métropolitaine veut que des SDF y élisent « domicile ».

Toutes ces histoires qui se racontent dans Paris... J'aimerais tant m'en souvenir pour pouvoir briller en les racontant à mon tour.

Certains, à ce qu'on dit, préféreraient se couper le bras plutôt que de passer la main.

« Parler beaucoup, ici, c'est la règle », entend-on dans *La Cité du rêve* de Krystian Lupa d'après Alfred Kubin.

On ne tutoie pas la culture dans *La Cité du rêve*. Elle n'est pas toujours déjà là, à disposition, derrière le rideau du théâtre.

Ce n'est pas un coup de théâtre qu'elle attend pour apparaître, mais un « coup dans l'âme ».

« Culture, il vous faut un coup dans l'âme pour commencer. »

Etre ou ne pas être nature morte parmi les vivants ?

Dimanche 7 octobre

Rêve. Dans mon sac de voyage, j'ai mis mon lit, une table, des chaises, et je m'étonne qu'on m'inflige un supplément de bagage à l'aéroport.

Chaque fois que j'épelle mon nom, j'ai l'impression d'essayer un code qui ne sera pas le bon.

Chaque fois qu'on me demande ma profession, la réponse m'embarrasse, comme si je travaillais pour une organisation secrète, et qui devrait le rester.

Chaque fois que je suis tenu de faire bonne figure en société, je suis aussi nerveux que si je devais, d'un instant à l'autre, faire une demande en mariage.

Chaque fois que j'essaie de paraître doux comme un agneau, les loups me dévisagent, l'œil mauvais.

Chaque fois que je connais la fin de l'histoire, son début me semble particulièrement vulnérable.

14 h 50, *Gaîté*. Oh !

18 h, *Malakoff*. La tête contre les murs ! Tous ces tweets trop vite envoyés qui m'inspirent repentirs et regrets éternels...

20 h, *avenue Jean-Jaurès*. Qui est visé par les aboiements de ce chien inconnu ? Mon chien ou moi ? Ce n'est pas lui, évidemment, qui me le dira.

Lundi 8 octobre

Je me demande parfois comment je peux survivre à mes rêves de la nuit et quelle place ils laissent au jour qui vient.

Je me demande parfois comment j'ai pu échapper jusque-là à tous ces pièges placés devant moi. Même un rat, peut-être, n'y arriverait pas.

Je me demande parfois avec quels mots je pourrais identifier l'endroit où je vis.

Le défaut de mots est sans doute ce qui approche cet endroit au plus près.

Je me demande parfois comment je peux encore respirer, tant l'espace se rétrécit.

16 h, Gaîté. Ça n'arrive qu'aux autres.

16 h 30, rue de Vaugirard. Un père à son fils : « Ce soir, ma copine vient dormir ; faudra que tu sois sage. »

17 h 30, dans le bus 95. « Oublier les mauvais côtés, confie cette femme au conducteur, c'est le seul moyen d'y arriver. »

18 h, Malakoff. Pour me venger de mon imprimante, qui m'en fait voir de toutes les couleurs, je décide de ne plus jamais la faire vrombir.

Jamais écrit qu'en cherchant mes mots dans une réserve où ils sont comme des trous par lesquels souffle un peu d'air.

Jamais écrit qu'avec des mots dont j'ai peine à embrasser l'immensité.

Jamais écrit qu'avec les mots de tous les jours entendus comme des paroles passionnées.

Jamais écrit qu'avec des mots un peu curieux de la vie.

Jamais écrit le mot vie sans penser à la mort.

Quand la chance me sourit, je décèle des signes d'amitié dans les bas étages.

Quand la chance ne me sourit pas, je dérive vers les zones les plus obstinément noires.

Mardi 9 octobre

Rêve. Je vis dans la pénombre d'un studio, à peine éclairé par la lumière rouge rappelant que le micro reste constamment ouvert.

Rêve. J'aide une sorte de géant à mettre en marche une immense machine destinée à répandre la peur dans toute la contrée.

Roman. Je me suis endormi en prenant la résolution d'aller droit au but. Au réveil, il n'était déjà plus temps de penser à un but.

10 h 30, *Malakoff, rue Ledru-Rollin*. Quand le chien me promène, il n'aime pas que je m'arrête pour faire un tweet. Alors j'essaie de ne pas en abuser.

Je plonge plutôt dans le courant sans faire de manières. Il est certain que je m'appliquerais davantage s'il y avait un Nobel du tweet.

Ce serait même l'occasion ou jamais de mettre les grandes phrases dans les petites.

11 h 25, *Plaisance*. « Je fonds », dit-elle, en s'agrippant à son voisin de métro. Il ne fait pourtant pas si chaud que ça.

12 h 30, *rue Bonaparte*. Juste derrière moi, une femme croque une pomme à belles dents. Pas sûr d'aimer le son qui en résulte.

12 h 40, *rue de Tournon*. Une fois de plus, ma voisine de palier ne répond pas à mon salut. C'est chaque fois la même déception.

Quant à la dégradation de la convivialité urbaine, je précise. La voisine elle-même, au propre et au figuré, ne me dit vraiment rien.

Lorsque je m'adresse à des inconnus (cette voisine, par exemple), j'ai toujours l'impression de poser des mains glacées sur un dos brûlant.

23 h 05. Dans le métro, ce soir, mon bonheur est aussi grand que le changement à Montparnasse.

23 h 11, *Gaîté*. Ne donne pas la mesure de ma joie.

23 h 20, *Malakoff*. La pluie s'invite dans mon bonheur.

Mercredi 10 octobre

Rêve. Agenouillé dans le goudron, à côté de l'homme gisant dans une mare de sang.

Roman autobiographique. L'amoureuse secrète de l'adolescent que j'étais, où est-elle ? Qu'est-elle devenue ?

Tous, presque encore enfants, nous avons eu des amoureuses, des amoureux, avec qui nous avons découvert ce qui s'appelle, à juste titre, l'amour.

Un amour – comment dire ? – libre de toute autre intention que lui-même.

Je me souviens de ma petite fiancée, 9-10 ans, moi 11, presque un homme, qui, à l'heure du goûter, m'avait emmené dans sa chambre.

Ses parents n'étaient pas là, je me souviens. Elle habitait le rez-de-chaussée d'un immeuble donnant sur le bois de Boulogne.

Nous nous étions rencontrés pendant les vacances au Jardin d'acclimatation où nous nous retrouvions tous les jours, sans exceptions.

Nous étions d'ailleurs, l'un et l'autre, si impatients de nous revoir que nous aurions voulu déchirer le temps.

Pour la première fois de ma vie, c'était à elle que je pensais chaque soir en m'endormant et non plus à ma mère.

Nous nous sommes juré, les yeux dans les yeux, un amour éternel, qui ne faisait, pour nous, c'est vrai, aucun doute.

Pourtant, quelques jours plus tard, la vie nous a séparés.

Je ne sais plus pourquoi et comment nous avons été arrachés l'un à l'autre ; peut-être à cause de la rentrée des classes, tout simplement.

Impossible, aujourd'hui, de me rappeler le prénom de cette enfant dont je n'ai pas oublié le visage.

Impossible, n'en parlons pas, de savoir ce qu'a été sa vie et même si, aujourd'hui, elle est vivante ou morte.

Je pense très fort à elle, à l'instant. Vraiment fort.

Et tout d'un coup, je crois me souvenir qu'elle s'appelait Carole. Je n'en ai pas la certitude. Disons que c'était Carole.

Oui, c'était Carole ou tout comme. Ici, ce sera Carole.

11 h 30, Malakoff. La boulangère a les ongles en deuil.

18 h 45, rue Lekain. Quelques livres sur des étagères permettent à un restaurant de s'appeler « La librairie ».

19 h 15, place d'Iéna. Un homme entre deux bouffées de cigare : « Ces clochards couchés devant le musée Guimet, ça fait désordre, vous ne trouvez pas ? »

Ouvrir l'œil et tendre l'oreille, c'est déjà ça.

Pourtant, je suis juste devant vous et vous ne me voyez pas.

Vous êtes au moins à 8 sur une échelle de 10 et vous ne m'entendez pas.

« Terrible époque, pour les artistes comme nous », écrivait J.-E. Blanche en 1916. La guerre n'est pas finie. Les artistes, je ne sais pas.

Mettre le cap sur un chemin qui ne mène nulle part.

Mettre le cap sur un non-chemin qui mène quelque part.

Mettre le cap sur le temps qui nous reste à vivre avec l'assurance que celui que nous avons vécu jusque-là ne compte pour ainsi dire pas.

On voit son avenir en grand, quand on est petit et, plus on grandit, plus il rapetisse.

Vite, fermer la radio. J'en ai plein les oreilles.

Jeudi 11 octobre

Rêve. Toutes les lampes à la maison diffusent une lumière violette.

Enfin seul, soupire-t-il, en ouvrant la porte de la maison infestée de rats.

D'un jour à l'autre, perdre tout contact avec la réalité.

D'un jour à l'autre, errer d'un trou à l'autre.

D'un jour à l'autre, douter qu'il soit possible de tomber plus bas.

D'un jour à l'autre, se voir fantôme avant même d'avoir pu plier ses affaires.

D'un jour à l'autre, devoir vivre dans ce qui disparaît d'un jour à l'autre.

D'un jour à l'autre, voir son visage rétrécir dans la glace jusqu'à devenir, un jour ou l'autre, une tête d'épingle à la Giacometti.

D'un jour à l'autre, ne plus pouvoir se raccrocher qu'à l'idée que, quoi qu'il arrive, tout ça finira.

Ceux qu'on rencontre un jour, qui pourraient devenir des amants, des amis, et qu'on ne revoit jamais plus.

Si j'avais quelqu'un près de moi pour m'écouter, je pourrais peut-être essayer de me taire.

Si j'avais quelqu'un près de moi pour m'aider à me souvenir, je pourrais peut-être oublier.

Nous ne nous déplaçons jamais, toi et moi, que de part et d'autre d'une ligne imaginaire.

Roman. Il croyait reconnaître une voix qu'il n'aimait pas. Ce devait être à la radio. En réalité, c'était la pluie dans la gouttière.

Roman. Minuit. Le mari de mon amoureuse frappe à ma porte. Nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Nous étions des amis de collège.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai d'être au bon endroit au bon moment.

Ecouter une cantate d'adieu dans le jour déclinant.

Vendredi 12 octobre

Rêve. J'essaie des gilets pare-balles dans un grand magasin sans finalement me décider, car les couleurs ne me plaisent pas.

Rêve. C'est la dernière soirée. Plus que quelques heures à vivre.

Lorsque l'hiver s'annonce, il faut miser sur le froid pour donner de la chaleur à sa vie.

Comme en ville plus rien ne me retient, je vais m'installer sur la première route venue, avec les bohémiens.

C'est peu dire que je ne sais pas où je suis. Je n'ai ni souvenirs ni repères. Sauf en rêve, peut-être, mais ça ne compte pas.

À voir les choses de près, j'ai dû prendre un chemin qui débouche sur une gorge dans laquelle, de notoriété publique, il est imprudent de s'enfoncer.

De toute façon, ce n'est pas l'heure de s'enfoncer où que ce soit.

Il me suffit de rester sur le droit chemin, même s'il est troué de nids-de-poule.

Je marche, j'avance et c'est déjà bien. Rien que l'idée d'avancer me donne de l'élan.

Autrefois, j'aurais même essayé de chanter pour me donner du cœur à l'ouvrage.

Chanter prend toute sa force quand on a la certitude que personne ne nous entend.

Je chantais, autrefois, je ne l'oublie pas, du temps de la poésie.

Chanter comme un soupirant qui voudrait mourir d'amour pour échapper à la dureté des temps.

15 h. À Bordeaux pour une lecture publique du côté de Malagar, chez François Mauriac.

J'aurais préféré une visite des vignobles. On ne m'a pas laissé le choix.

16 h. Sans transition, se retrouver dans les forêts des Landes de Gascogne, chauffées par le soleil.

Pas fier d'avoir laissé le chien entre quatre murs pour aller lire de vieilles pages d'*Entre quatre murs*, extraites de mon premier livre de 1974.

J'ai tendance, comme ça, à aller chercher des vieilleries, que je redécouvre en les lisant à voix haute devant des inconnus.

Ces pages me paraissent, de ce fait, plus « vivantes » que les choses récentes, que j'aimerais vite oublier.

18 h. Lire en plein air contre le bruit des trains de la gare toute proche et les annonces par haut-parleur du chef de gare.

Lire à voix assez haute pour être entendu, au moins du premier rang, la tête un peu perdue dans des pensées, en vérité plus lointaines.

Lire avec un maximum d'intensité des choses parfois très intimes, puis, lecture faite, s'évanouir dans la nature.

Je suis là. J'assure. J'ai à la fois hâte d'en finir et le désir de jouer le jeu pour le cas où, contre toute attente, il se passerait quelque chose.

La poésie introduit juste ce qu'il faut de silence pour troubler le vacarme.

Entre deux textes, j'observe le manège des piverts qui ont troué les volets de la maison pour, à la belle saison, y cacher leurs nids.

Regretter, à ce moment-là, de ne pas être pivert moi aussi, seulement pivert, à Malagar, chez François Mauriac.

On ne m'a pas laissé le choix.

19 h 30. Lecture faite, parmi la vingtaine d'auditeurs qui a fait le déplacement depuis Bordeaux, après un long temps de silence, les questions fusent.

Comme toujours, bien qu'ayant parlé d'autre chose pendant 1 heure et demie, il n'est question que de la radio et – nouveauté ! – de Twitter, où j'ai été repéré.

En réponse à une question, je prétends que, à l'étroit dans le roman, je me suis tourné vers le tweet. J'ai voulu tenter l'expérience.

Au chapitre de la radio, je suis interrogé par un producteur de pommes sur ma prétendue préférence pour les écrivaines.

Un éleveur de volailles me confie qu'il met chaque nuit France Culture dans son poulailler, pour éloigner les renards.

J'en conclus que mon émission *Du jour au lendemain*, diffusée à minuit, trouve sans doute là l'une de ses principales raisons d'être.

Pour moi, c'est un encouragement à continuer.

Samedi 13 octobre

Rêve. Une femme en noir s'assoit en face de moi devant le micro et m'annonce qu'elle va me dire ce qu'elle n'a encore jamais dit à personne.

Chaque matin j'imagine des vies comme si l'hiver ne devait pas tenir parole.

Je pense, je n'arrête pas de penser aux êtres que j'ai aimés.

J'aimerais tant savoir s'ils sont encore de ce monde, si, à cet instant même, ils vivent quelque part où je pourrais les rejoindre.

D'un jour à l'autre, entrer dans un mauvais rêve et se laisser gagner par l'horreur.

D'un jour à l'autre, se dire que ça va être votre tour.

D'un jour à l'autre, arriver au bout de la ligne sans qu'il y ait de retour chariot.

D'un jour à l'autre, se résoudre à partir du jour au lendemain, sans un adieu.

Radio. Je crois bien que c'est la peur qui m'a donné le courage de parler.

Ces voix qui s'imposent peu à peu comme des présences nécessaires.

Tout ce temps qui a laissé ma voix devenir familière à vos oreilles.

Ne plus parler qu'en murmurant à votre oreille.

Ne plus ouvrir la radio pour ne pas risquer d'avoir un avant-goût de ce qui nous attend.

Dimanche 14 octobre

Rêve. Plus rien à la radio. Les émissions sont terminées. Je tourne à fond le volume du son pour écouter le silence.

Rêve. Il me suit partout dans le labyrinthe de la vieille ville, son téléphone à l'oreille, m'infligeant ses conversations.

Quand je m'enfonce dans mes rêveries, je me tiens solidement dans la vie.

Aimer à tour de bras.

10 h, *marché*. Je ne sais pas pourquoi, à peine arrivé, je me précipite chez la marchande de légumes. Je préfère ne pas me demander pourquoi.

Aujourd'hui, elle annonce à la cantonade que nous sommes fiancés. Elle ne m'en fait pas passer pour autant avant tout le monde.

Pas de régime de faveur. J'attends mon tour, prends mon mal en patience. C'est bien parce que c'est elle.

« J'adore caresser le poisson, assure le poissonnier. Et quand ça coince, j'y mets de la psychologie. »

« Ces petits corps musclés, commente le volailler, si vous n'aimez pas ça, vous m'expliquerez... »

D'un dimanche à l'autre, faire la queue avec des inconnus qui ne veulent pas le rester.

Glaner des expressions que vous ne connaissiez pas et que vous pourrez reprendre dans vos émissions.

Par exemple, ce matin : « Putain de sa race de sa mère ».

Deux marchandes, juste en face de moi, se font un long et langoureux baiser sur la bouche.

« J'adore ça », reconnaît l'une des deux, en voyant qu'elles ont été vues.

Radio. Au fond, à la radio, je suis une sorte de bête de somme, qui tire les auditeurs vers le sommeil.

Je suis aussi une sorte de saint, selon la définition de Rushdie, pour qui un saint est quelqu'un qui souffre à notre place.

Quelqu'un qui écoute ceux qui parlent pour, en parlant, essayer de comprendre de quoi ils parlent.

Ceux qui alignent les mots doux pour faire croire qu'ils sont meilleurs qu'ils ne sont.

Ceux qui parlent, surtout, pour regarder ailleurs et se donner l'illusion d'échapper à la folie du jour.

Ces paroles entendues à la radio : des guirlandes lumineuses sur un mur en ruine.

Lundi 15 octobre

Rêve. À la maison, un rat ne quitte pas mes genoux. Sauf pour se déguiser en chien, quand il sort, pour ne pas effrayer les gens.

Quand tout va bien, c'est qu'il y a quelque chose qui cloche.

Qui n'attend rien ne perd rien pour attendre.

Faire les cent pas, entre quatre murs, submergé par le tic-tac de la pendule.

Devant moi, une enfilade de salles d'attente, d'un gris passe-partout.

L'enfer : ne jamais sortir de la dernière salle d'attente.

Millimètre par millimètre, trouver sa place dans cette salle d'une étendue démesurée et qui ne débouche sur rien.

Malgré la sauvagerie toujours plus sidérante, ce besoin que nous avons de parler.

Nous prêtons aux mots la même aura que la pie à tout ce qui brille, sans nous demander s'ils nous permettent de respirer.

Roman. L'homme étendu dans le trou entouré de bougies blanches, plus seul que jamais malgré les chants repris en chœur.

Mardi 16 octobre

Rêve. Dès qu'ils mettent les pieds hors du centre-ville, les amoureux doivent s'exprimer par des gestes sans paroles.

Rêve. La jeune fille si timide avec qui je suis en train de danser me révèle qu'elle est la meilleure amie de la plupart des assassins en puissance.

Dans un rêve que j'ai omis de noter, je suis troublé par une bougie allumée entre deux genoux de femme.

D'un jour à l'autre, chaque nouvelle catastrophe n'a pour vous rien de nouveau.

D'un jour à l'autre, la tête enfoncée dans l'oreiller, vous constatez qu'il ne vous reste plus d'autre bien que votre lit.

D'un jour à l'autre, vous êtes une flèche qui, quoi qu'il arrive, rate sa cible.

D'un jour à l'autre, une mère imaginaire prend la place de votre mère.

D'un jour à l'autre, il en va ainsi de n'importe quelle présence.

Radio. Je ne veux plus écouter que ce qu'il est impossible d'entendre.

Nous autres, les intimes du soir de minuit...

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai d'avoir d'autres vies que la mienne pour peut-être entendre parler de moi.

Mercredi 17 octobre

Rêve. Il n'y avait rien à écouter, plus aucun son, même quand les fenêtres des immeubles volaient en éclats.

Autobiographie. Etre quelque part sans y être ; se taire en parlant ; parler en restant silencieux.

Joindre l'acte au tweet en se plongeant dans la lecture du journal du 4 septembre 2010.

De toute façon, un journal commence toujours là où il paraît finir.

19 h 15, *Gaîté*. Qui trop embrasse.

Pas de refus d'avoir une conversation avec les pères, si c'est le seul moyen d'espérer embrasser leurs filles.

Renoncement, en fin de compte, aux baisers des filles, s'ils me coûtent une conversation avec les pères.

23 h, *Malakoff*. Un aveugle dans l'avenue déserte, une petite radio collée à l'oreille.

Minuit. Même muettes, les horloges sont parlantes.

0 h 35. À l'heure où il est d'usage d'aller au lit, je rejoins les rôdeurs de la nuit.

Si je pouvais entendre la voix du loup, ça serait déjà ça.

Mais je ne la reconnais plus, ou à peine, du fait des mauvaises habitudes diurnes prises par la meute.

On hésite à aller se coucher quand on sait que sitôt réveillé, on pensera à l'imminence de l'Apocalypse.

Jeudi 18 octobre

Rêve. Vers la fin des années 60, la main et les yeux me brûlent d'avoir écrit toute la nuit à la lumière des néons clignotants.

Avoir une seconde parole comme on a une seconde chance.

Je hais toutes ces voix qui s'autorisent à prendre la parole dans ma voix.

Midi, Malakoff, rue Laforest. Ce chien au train arrière paralysé avançant péniblement, tiré par un maître qui a la tête dans les nuages.

12 h 10, *Gaîté*. Honni soit...

12 h 15, *Duroc*. Un aveugle, au pas de course dans les couloirs, l'air hilare.

12 h 23, *Émile-Zola*. Une jeune fille, qui a d'ailleurs un sac magnifique, se gratte là où ça la démange en tenant gracieusement la barre centrale.

14 h, *Radio*. Je crois m'acquitter de mieux en mieux de ma tâche depuis que j'ai un peu perdu la tête.

16 h 30. Trois émissions en boîte et la Seine n'a pas arrêté de couler sous le pont de Grenelle.

Il n'en irait pas différemment si je n'avais pas enregistré une seule émission.

Toujours un regard vers le pont Mirabeau d'où Paul Celan s'est jeté dans la Seine le 20 avril 1970.

Si les larmes que le monde m'inspire coulaient enfin sur mon visage, il ne risquerait pas de manquer d'eau.

Les livres. S'ils pouvaient parler, raconter ne serait-ce que 24 heures de leur vie.

Balancer aux lecteurs leurs quatre vérités.

Décrire les grands moments de tension, d'excitation, d'inattention, de mensonge.

Le vrai lecteur. Le faux lecteur.

Le vrai lecteur s'élance dans sa lecture comme un enfant dans la rue, sans prendre garde aux voitures.

Il sait voir ce qui se passe quand selon les apparences, rien ne se passe dans un livre.

Le mauvais lecteur plane autour du livre comme autour d'un objet invisible.

Il lit, s'il se décide à lire, en serrant les dents comme s'il marchait au plus dur de l'hiver, dans le froid du petit jour.

Une à une, il compte les pages pour savoir dans combien de pages il sera libre.

Vingt-quatre heures, n'est-ce pas trop long pour parler de la vie d'un livre ?

Il est fréquent, par les temps qui courent, qu'on ne laisse pas aux livres le temps de grandir.

Les livres sont contraints de capituler si vite aujourd'hui, de se laisser mettre à nu sans opposer de résistance.

Au lieu du mot *fin* qui concluait les livres autrefois, pourquoi ne pas imprimer : *Revenez quand vous voulez* ?

Vendredi 19 octobre

Rêve. Une bougie à la main, j'essaie de retrouver le chien noir, perdu dans la nuit. Mais le vent éteint la flamme à chaque instant.

Rêve. Une voix : « Arrêtez de faire votre cirque. Maintenant qu'il a plu, ça suffit. »

Rêve. Une autre voix : « Elle est morte en un seul volume. »

11 h, *Malakoff*. Il est au comptoir devant un ballon de rouge. Elle l'apostrophe de l'autre côté de la rue : « Ça va aller ? » Pas de réponse.

Midi. Dans le 58, à côté d'une jeune femme à la peau de porcelaine. Pas rassurée. Peur, peut-être, d'être cassée.

14 h 27, *rue des Saints-Pères*. La coiffeuse est de trop mauvais poil, je renonce. Je me retrouve libre et sans espoir.

16 h 47, *Gaîté*. Pas le feu à l'écurie.

16 h 50, *Plaisance*. Un jeune homme se penche lentement vers une jeune fille de façon que leurs lèvres s'effleurent tendrement.

20 h 30. Petite fête pour les 95 ans de Stéphane Hessel. Son conseil : « Indignez-vous. »

20 h 45. Venu embrasser Stéphane Hessel, Edgar Morin prévient : « Je ne suis pas fatigué, mais fatigable. »

21 h 50, *FIAC au Grand Palais*. Voilà 20 ans, que j'ai mis la clef de ma galerie sous le paillason de mes désillusions, mais la porte reste grande ouverte.

Je dis *porte* pour ne pas dire *blessure*.

C'est inimaginable ce froid qui s'engouffre là-dedans, tourbillonne là-dedans, dans ces ténèbres.

Jamais vu que du froid entrer dans cette galerie. Du froid dans des ténèbres. Rien d'autre.

La peinture, elle, la pauvre peinture, était bien en peine de réchauffer quoi que ce soit.

Contre un tel froid, de telles ténèbres, tout combat était inégal et évidemment perdu d'avance.

Au moins, en enfer, il y a des flammes, à ce qu'on raconte, des foyers de lumière et de chaleur. C'est mieux que rien.

Car rue de Lappe, rien. Le feu ne prenait pas. Pas question. Quoi qu'on fasse.

Les tableaux avaient l'air de pendus sur les murs du froid. Ils élevaient une barrière de silence. Point.

D'avance, de toute façon, ils opposaient au regard une fin de non-recevoir, c'était clair.

Pas une cimaise, 20 ans après, qui ne fasse monter le sang à ma tête.

Des peintures sur un mur et revoilà l'apathie, qui, au long de ces mauvais jours, m'a tenaillé et privé de tout élan.

Sauf pour écrire *Violante*, le roman de mon désarroi.

Avec l'âge, on devient collectionneur de points de non-retour. Il n'est même pas nécessaire de les chercher. Il suffit de se baisser pour les ramasser.

Enfant, je collectionnais les phrases blessantes sans toujours comprendre ce qu'elles voulaient dire.

Généralement, à l'écoute d'une phrase, j'estimais qu'il y avait une chance sur deux qu'elle puisse entrer dans ma collection.

Pas assez de deux mains pour empêcher que s'éteignent les étincelles dans le trou noir de ma mémoire.

Samedi 20 octobre

Rêve. Dans le journal, une nouvelle rubrique annonce les disparitions attendues dans un avenir proche.

Rêve. Notre jardin est traversé jour et nuit par des chars que tentent de camoufler des guirlandes d'ampoules colorées.

D'un jour à l'autre, se demander si l'on n'est pas en train de jouer dans le temps additionnel.

D'un jour à l'autre, négliger de soigner son apparence.

D'un jour à l'autre, ne plus vouloir tweeter que les reflets du soleil couchant.

13 h. Dialogue amoureux à la Divette de Malakoff. Elle : « Quand on met les gens dans l'état où tu les mets, on ne fait pas semblant d'être un ange. »

Lui : « Vivre sous le même toit depuis 24 heures et continuer à se parler et à se répondre. »

Radio. Si, en fin d'interview on n'a pas oublié la question initiale, c'est qu'elle n'avait pas de raison d'être.

Une interview qui ne laisse pas une impression d'inachevé est inaboutie.

Roman. Levé de bon matin, il s'est enfoncé dans les terres de son père jusqu'à la tombée de la nuit.

Roman. Un homme entre dans la peau d'un personnage pour tenter d'apprendre qui il est vraiment.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai d'entonner, du matin au soir, des airs de bravoure.

Dimanche 21 octobre

Quand les lèvres s'entrouvrent dans le décor d'un vieil amour.

Vers 3 h du matin, un chien qui se rue dans vos bras.

Rêve. J'entends un chant juif au loin dans une maison. Les chanteurs baissent la voix, de moins en moins audible à mesure que je m'approche.

Certains rêves sont au ras du rêveur. Il lui suffirait d'ouvrir une porte pour ne pas pouvoir leur survivre.

Roman. Le dimanche, il serait interdit de donner l'heure, sous quelque forme que ce soit.

Heure, c'est le début d'heureux, mais ça s'arrête à deux lettres de la fin.

Le bonheur attend son heure ; toujours à deux doigts d'y arriver.

Roman. Au soir de sa vie, il craignait de mourir avant d'avoir appris quelle avait été sa langue maternelle.

11 h, marché. Ces gens qui sourient tout le temps, même quand ils ne trouvent pas ce qu'ils cherchent.

Ces gens qui parlent aux tout petits enfants en s'adressant à leurs parents.

Le spectacle de ce bouledogue, attaché devant l'entrée du marché, inquiet de son avenir.

Le choc : la marchande de légumes n'est pas là. Elle a déserté. C'est comme une semaine sans dimanche.

À peine amoureuse et déjà infidèle.

12 h, fin du marché. Je ne pourrais certainement pas m'empêcher de craquer si j'étais une crevette invendue, en fin de marché.

Radio. Plus l'intervieweur et l'interviewé sont éloignés l'un de l'autre, plus ils doivent s'efforcer d'être proches lors de l'interview.

Il arrive qu'on ressente plus crûment sa solitude quand on pose les bonnes questions.

Lorsque j'enregistre en plein air, c'est à mains nues, c'est-à-dire sans questions.

18 h, radio en voiture. Tous ces gens qui parlent comme s'ils n'étaient jamais descendus au fond d'un trou.

« Je n'en sais rien, vous voyez ce que je veux dire », nous rassure le journaliste.

De l'autre côté de la fenêtre tremble le scintillement rouge de l'enseigne lumineuse.

Lundi 22 octobre

Rêve. Confidence pour confidence, si j'ai eu un rêve dans l'enfance, c'est bien celui de l'inépuisable.

Pouvoir toujours tout remettre au lendemain ; avoir tout son temps, l'éternité devant soi.

Si j'ai tout mon temps, aujourd'hui, maintenant que je suis au bout de l'éternité, c'est pour me consacrer aux cueillettes saisonnières.

Voilà un résumé, au fond en grande partie exact, de la situation.

10 h, *Gaîté*. La jeune fille qui vient de s'asseoir à côté de moi lit *L'homme-joie* de Christian Bobin.

10 h 10, *Mabillon*. Les rares personnes qui me reconnaissent dans la rue, ce matin par exemple, sont hilares comme si j'étais le roi du rire.

Généralement, je ne trouve rien à leur raconter. Je me dis, à chaque rencontre : « Encore un auditeur de perdu. »

Je devrais sans doute me soucier un peu plus de ma réputation, soigner davantage mes relations publiques, mettre autant que possible du liant.

Je devrais apprendre à sourire et à dire trois mots sans avoir toujours l'air d'être perdu dans mes pensées.

C'est étrange, en vérité, de s'être fait une réputation de muet et de tirer son existence, et sa subsistance, de sa voix.

Des quelques mots aussi, bien sûr, qu'on parvient, plus ou moins maladroitement, à articuler.

10 h 15, *rue de Tournon*. Dans la tanière où je suis censé travailler, une table, une chaise et presque pas de livres, mais c'est déjà trop.

Quand je suis sous la menace d'une baisse de tension, hélas, plus souvent qu'à mon tour, je me tourne vers une gouache de Claude Royet-Journoud.

Cette gouache m'apparaît comme une sorte d'avant-première, ou plutôt de répétition, de ma future installation au Paradis.

La preuve, en tout cas, que le Paradis existe et que j'y ai une place toute trouvée entre la mer et les fleurs sauvages.

Face à moi, à gauche de l'immense fenêtre qui pourrait ouvrir sur le monde entier si elle ne restait pas obstinément fermée, une étagère.

C'est le socle sur lequel veille un chien à six pattes et à la langue bien pendue de Seyni Awa Camara.

Je l'avais rapporté du village de Seyni, Bignona, en Casamance.

Dans ce village jamais quitté, Seyni a créé des milliers de personnages en terre cuite, tous plus ou moins monstrueux.

Ma radio, ici, c'est le croisement des rues de Tournon et Saint-Sulpice.

Grâce à Dieu, un feu tricolore et le passage de plusieurs lignes de bus m'apportent une animation sans laquelle je me sentirais abandonné.

Je ne le regrette pas, moi qui ai l'oreille tatillonne quand il s'agit d'entendre ce qu'il faut véritablement entendre.

Mardi 23 octobre

Rêve. Je franchis en hâte la passerelle du paquebot. Je suis le dernier admis. Ceux que j'aime restent sur le quai. Impossible de redescendre.

Rêve. Pleine à craquer autrefois, la bibliothèque est vide aujourd'hui. Une catastrophe ? « Non, l'avenir. »

Au petit matin, l'image de ma mère se préparant pour le théâtre, rayonnante de plaisir.

Midi, Malakoff, rue Eugène-Verlin, un homme obèse : « Ça y est, j'ai la grosse tête. »

13 h, Luxembourg. Deux étudiants dialoguent. « À un moment, je ne t'écoutais pas, et c'est là que je t'ai entendu », dit l'un. L'autre reste silencieux.

14 h, rue de Tournon. Lecture d'André du Bouchet. Quand les mots restituent aux choses leur splendeur.

Désir d'écrire stimulé par la lecture. Mais souvent, lire André du Bouchet est une raison de ne pas écrire. Il l'a fait.

Dès que je griffonne quelque chose, le froid, la faim, la peur – que je n'ai pourtant pas connus – sont de la partie.

18 h. Personne ne descend à l'arrêt « Rue du Départ » du 58.

18 h 03, gare Montparnasse. Monter dans un train qui vous conduirait vers votre véritable destination.

18 h 07, Gaîté. Toujours pas, même en bus.

Roman. Un homme, qui fut autrefois le coq de la basse-cour, doit traverser la France, de Marseille à Lille, mort de jalousie.

Radio. Un mot suffit, parfois, au cours d'une interview, pour endiguer un torrent de mots dont aucun, finalement, ne ressort.

Se doucher après une émission. Les sportifs en ont la possibilité, pas les intervieweurs.

21 h 30, une soirée boulevard Saint-Germain. « C'est un choix de vie », dit une dame qui vient de s'acheter un palais à Venise.

« J'écoute tous les jours votre émission *D'un jour à l'autre* sur France Musique », m'assure une autre dame.

Ces soirées où l'on suit la progression du mal en direct.

Mercredi 24 octobre

Rêve. Plus d'autres paroles dans ce pays que celles prononcées sur les lits de mort.

Chaque jour que Dieu fait, changer de coiffure et avoir pourtant toujours la même tête.

Chaque jour que Dieu fait, avoir pour unique sujet d'inquiétude, en souvenir de la marquise, de ne pas arriver au salon de thé après 17 h.

Chaque jour que Dieu fait, être un intervieweur qui n'invite que les auteurs qu'il a vraiment envie de lire.

Chaque jour que Dieu fait, être l'amant d'une pianiste qui ne joue que pour vous seul.

Roman. Il n'avait tellement rien à dire que, même ça, il ne le disait pas.

19 h, *Gaîté*. J'y passe, d'une façon ou d'une autre, chaque jour que Dieu fait.

Jeudi 25 octobre

Rêve. Dans une foule, toujours le même visage à la peau très blanche. Si je m'approche, il disparaît.

Rêve. Dans une cabine de montage, j'écoute des phrases à n'en plus finir. Rien à garder.

Radio. Partir enregistrer avec l'allégresse d'un collégien en quête des quatre cents coups et ne revenir qu'avec des friandises.

17 h, *Gaîté*. Jamais été aussi près. Ça peut aller loin.

Avoir ses entrées. Etre comme chez soi. Toujours le bienvenu. Etre de la partie. En être...

Savoir s'y prendre avec tout le monde, la bêtise collée aux lèvres.

Roman. Ils se sont aimés sur les parkings des aéroports du monde entier et se sont séparés sur le bateau du retour.

N'écrire qu'après avoir libéré le cran de sûreté.

Ce besoin de se dire que tout ce qui a donné lieu à une première fois n'est pas fini pour toujours.

Vendredi 26 octobre

Rêve. Une jeune fille tape comme une folle sur le clavier d'un piano dans les profondeurs glacées d'un souterrain.

Midi, Malakoff-plateau de Vanves, porte de Vanves, Plaisance, Pernety. je cherche ce que je vais pouvoir dire arrivé à *Gaîté*.

Gaîté. Rien trouvé à dire et c'est tout ce que je trouve à tweeter.

16 h, *rue de Vaugirard*. Dans la salle d'attente du médecin s'impose le sens du mot *patienter*.

17 h 30, *rue Falguière*. Une jeune femme, très lasse, traîne son père, impotent et malvoyant, accroché à son bras.

17 h 35, même rue. Serrurier, dit une enseigne. Un des derniers métiers à ne pas se féminiser. Les femmes ouvrent pourtant bien des portes.

18 h, rue Castagnary. Ciel bas, crachin, presque plus de jour. Au loin, une jeune fille au chapeau rouge.

18 h 50, Malakoff. À la boulangerie : « Quatre fois elle a trouvé du travail ; quatre fois elle a perdu sa place. »

19 h, à la Divette de Malakoff. Un couple au comptoir. Lui : « J'ai rendu la chambre. Si tu sais faire des prières, c'est le moment. »

Les mots, toujours déjà là et jamais là, toujours où on les attend.

Samedi 27 octobre

Rêve. La mère était une petite fille et le fils, un vieillard.

D'un jour à l'autre, aller et venir, puis s'apprêter à partir.

D'un jour à l'autre, quitter son chez-soi, dire adieu à sa langue. Quitter la scène, poings ouverts.

D'un jour à l'autre, tout quitter, dormir dans les étables, dans les granges, les cabanes, les entrepôts.

D'un jour à l'autre, ne pas être autorisé à entrer, ni même à séjourner.

D'un jour à l'autre, être sur le point d'y arriver, mais non.

D'un jour à l'autre, être bien moins loin que ce qu'on imaginait, alors que le chemin ne va pas plus loin.

D'un jour à l'autre, aller et venir, puis retrouver son pays, c'est-à-dire le monde, tel que les catastrophes l'ont laissé.

Dimanche 28 octobre

Rêve. Lors d'une lecture publique, je roule mes poèmes en boule et me les fourre dans la bouche.

Roman. Tout le monde, dans ce pays, parlait faux. À l'exception des acteurs, lorsqu'il jouaient la comédie.

10 h, *marché*. La marchande de légumes ne lève pas la tête de ses salades. La vedette lui est volée par l'heure d'hiver.

Du bout des lèvres, elle m'invite à la rejoindre à Quiberon. Une maison aux volets rouges, rue des Sardiniers.

Sur le dessus du panier, une pomme de terre en forme de cœur.

Quant elle rit, la charcutière dévoile ses dents de cheval. J'espère que le boucher chevalin ne la voit pas.

Retour de marché, courbé sous le poids de biens réels.

N'importe où, n'importe comment, même au marché ce matin, ceux qui savent sourire quand on les photographie.

N'importe où, n'importe comment, comme les commerçants du marché ce matin, ceux qui, en public, peuvent parler à pleine gorge.

18 h, *radio en voiture*. Les intervieweurs qui interrompent leurs invités et leur enlèvent les mots de la bouche.

Souvent, à la radio, on parle comme si on était *regardé*. J'aimerais savoir ce que donnerait une radio où on ne se saurait qu'*écouté*.

Ceux qui arrivent à parler en disant *nous*.

Ceux qui ne restent silencieux que pour se donner un genre.

Le nombre de fois, à la radio, où j'aurai dit bonsoir. Du coup, je ne dis plus bonjour à personne.

Radio encore, décidément. Un aveu.

J'ai travaillé sans relâche pour avoir l'air un tant soit peu spontané et montrer un minimum d'assurance.

Pour autant, je ne me suis jamais identifié à ce personnage-là.

21 h, *Malakoff*. Les chats de gouttière se donnent rendez-vous rue d'Hébécourt.

Lundi 29 octobre

Rêve. Au milieu des voitures, sur une avenue toute en bosses et en creux, je cours après un cheval fou gagné à une tombola de bienfaisance.

Nuit après nuit, je sors de ma peau et ça ne change rien.

Rêver comme on ment, c'est-à-dire comme on respire.

Rêver en faisant semblant de dormir.

Depuis que je vis à l'heure d'hiver, je me mords les lèvres chaque fois que je prononce le mot mort.

Sur le fil de Twitter, l'annonce de la mort de Jacques Dupin, le 27 octobre.

Aujourd'hui, j'ai la bouche en sang.

Mardi 30 octobre

Rêve. C'est la guerre. Un policier verbalise un blindé stationné sur une place réservée aux transports de fonds.

Rêve. Au cours d'un dîner, Queneau raconte à Pivot comment, pour négocier des achats de droits, il se fait passer pour un clergyman.

D'un jour à l'autre, se réveiller en pleine nuit pour ne plus se rendormir.

Plus on se rapproche de la nuit éternelle, plus les nuits sont courtes.

Maintenant, je le sais, la jeunesse, ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Le pire vient après.

Roman. Dans son grenier, le vieillard passe ses journées à consulter des registres où sont consignés ses désirs.

En écrivant, je crois toujours tenir enfin la phrase attendue, mais je la perds aussitôt.

Au mieux, dans mes phrases, j'aurai laissé passé quelque chose de la stupeur à laquelle je dois tout. Sans elle, je ne serais vraiment rien.

14 h, RER pour Chaville où je vais rencontrer Peter Handke.

En avance, comme toujours, je mets tant de temps à me décider pour un café, qu'il n'est plus temps de m'y installer.

À côté de moi, au comptoir, une attachée de presse forme une débutante.

J'écoute la leçon : « Une attachée de presse doit pouvoir travailler sans états d'âme pour l'ennemi public n° 1. »

Handke, avec l'intensité qui l'habite, me donne sa parole, son temps et des champignons cueillis dans les bois le matin.

Il aimerait que nous puissions nous voir, comme ça, pour « rien », c'est-à-dire pas pour la radio.

Je me demande si j'en serais capable. Si je peux encore parler à un écrivain sans micro. Bref, si je peux encore parler.

Peter Handke sur le pas de sa porte Ce regard que je ne suis pas près d'oublier.

Mercredi 31 octobre

Direction Quiberon. Cette fois, je crois que c'est bon. Je suis près du but.

À travers le pare-brise, à 130 à l'heure, les variations du ciel.

Je ne fais que penser à un homme et à une femme qui s'aiment et qui s'embrassent.

Un homme et une femme s'embrassent en 1992, en 2002, en 2012. Jamais le même homme et la même femme. Toujours le même baiser.

Un homme et une femme s'embrassent en 1902, en 1912, en 1922, en 1932, en 1942 (mon père et ma mère), en 1952, en 1962, en 1972, en 1982...

Qui en 2012 ?

À l'entrée de la presqu'île, je reconnais le coiffeur « Au long court ».

NOVEMBRE

OceanofPDF.com

Jeudi 1^{er} novembre

Rêve. Tout ce que nous disions était couvert par le bruit du train.

Rêve. Jean Daive signe son nouveau livre aux « Cahiers de Colette ». C'est un œuf. Si on l'approche de l'oreille, on entend la mer.

Quiberon. Là où le béton a remplacé les dunes, je retrouve le muret sur lequel je me dorais au soleil il y a 60 ans.

Rue des Sardiniers, à la tombée de la nuit, une maison aux volets rouges. Toc toc, une fois. Toc toc, deux fois. Personne.

Un chemin, au bout de la presqu'île.

Peut-être a-t-il « fait son chemin » des années plus tard pour m'inspirer celui qu'emprunte le motocycliste de mon roman *Dancing*.

Vendredi 2 novembre

Rêve. J'arrose le jardin en mettant dans l'eau un liquide préventif contre les tremblements de terre.

Ici, à Quiberon, pas assez de violence dans mes tweets pour que le vent ne les emporte pas.

Il y a 60 ans, le casino était une colonie de vacances. De mon muret, j'observais le manège des enfants.

Pas un lieu de ce temps retrouvé qui ne me rappelle ce roman, écrit si longtemps après, *Dancing*.

Ce roman inachevé, plus tard, par un livre de poèmes, *Le développement des lignes*.

Qu'on m'excuse de parler de poèmes. Je sais que ça ne fait pas très sérieux. D'ailleurs, je n'en abuse pas.

Je me vois, donc, roulant toute la nuit (mais j'avais 10 ans quand je découvrais ces lieux...). J'aperçois une sorte de petit château, là, derrière le port.

Le dancing, c'est ce bâtiment juste au bord de la Côte sauvage. Je suis frappé par cette évidence. C'est sûrement là. Ça ne peut être que là.

Ça ne peut être que ce lieu magique.

Voilà, j'y arrive, c'est bien là, pas de doute, et cette fois j'y suis.

Oui, c'est là. Non, ce n'est pas là. À vrai dire, je ne sais plus.

À vrai dire, rien n'est moins sûr.

J'aime trop l'idée d'avoir déchiffré l'énigme. Il ne faudrait pourtant pas qu'une illusion se substitue à un leurre.

Rue des Sardiniers à la tombée de la nuit. Je ne rêve pas : la marchande de légumes m'a bien parlé d'une maison aux volets rouges !

Il n'y en a qu'une au bout de la rue, je ne peux pas me tromper. C'est celle-là, mais les volets sont fermés.

Toc toc, toc toc. Non, inutile de frapper. Personne.

Samedi 3 novembre

Rêve. Toute la nuit, j'ai voulu me souvenir de mon rêve. Au matin, il s'était envolé.

En route, tête en l'air.

S'engager dans un labyrinthe de chemins, apparemment semblables, sans grande chance d'atteindre le but, si but il y a.

Soudain, le chemin s'arrête, sans qu'on sache pourquoi. Tout est à recommencer.

Le nouveau chemin mène à une plage où se dresse la pancarte : « Attention aux sables mouvants ».

Plutôt se perdre, alors, que de rêver d'un retour au point de départ. et de faire comme si le rêve de partir n'avait jamais eu lieu.

Plus le temps de rêver, je fonce.

Je ne sais même plus si je suis encore sur la route. Je fonce.

Ce qui vous pousse d'un côté plutôt que d'un autre, lorsque vous foncez...

À chaque tournant, pouvoir se dire que l'aventure commence...
Elle est loin la rue des Sardiniers !

Dimanche 4 novembre

Rêve. Plus que la tête hors du sable, face à la pancarte « Attention aux sables mouvants ».

Impression que tout est rêve, ici, que la nuit et le jour marchent main dans la main.

De la même façon, se mêlent le passé de mon enfance et le présent vécu cette semaine au jour le jour.

Le passé revisité avec mes yeux d'aujourd'hui, lui-même perçu avec les yeux de l'enfant.

Dans l'enfance, on est dans les choses. Avec l'âge, on s'en détache et on commence à les voir jusqu'à, parfois, ne plus pouvoir les voir.

Quand l'enfance n'a plus voulu de moi, je me souviens que j'ai commencé à prendre le monde en grippe.

Peut-être suis-je revenu pour une tentative de conciliation par un jeu d'écriture.

Ouvrir les yeux par un jeu d'écriture.

En rouvrant les yeux sur ce que je voyais enfant, je me réconcilie avec les choses de ce monde.

Passé et présent ici recomposés à partir de la lecture des images de ce roman, *Dancing*, que je ne cesse de vouloir réécrire.

En attendant, à Quiberon, au bout de la presqu'île, là où on ne peut aller plus loin, le soleil revient.

C'est bien, c'est déjà ça de gagné, le soleil.

N'empêche qu'aller plus loin, il le faut, le motocycliste de *Dancing* serait le premier à donner l'alerte.

Urgence, pour lui, de la fuite. L'enjeu est de taille, il s'agit ni plus ni moins de ne pas saisir la main tendue par la mort.

Ce château au loin, le dancing ?

Je sais que ce n'est pas là. Mais si c'était là ? Allons, disons que c'est là.

Repartir. Une fois de plus, il repart, sans certitude d'arriver là-bas, malgré les apparences, avant la fin de la nuit.

Dimanche soir. Quelques solitaires le long de l'océan. Si seulement on pouvait toujours respecter les distances de solitude...

Pas assez de solitude, même seul marcheur sur cette plage, lorsque j'apprends, par SMS, la mort d'Anne-Marie Albiach, ce jour, à 12 h 30.

Tant de choses dans la vie qui signifient la mort et soudain, une mort, au plus profond du désarroi, débusque de la vie.

C'est notre fureur de vivre, c'est-à-dire de lire et écrire, dans ces années d'*amitié*, qu'une telle disparition, soudain, met à nu.

Anne-Marie, toujours entre douceur et douleur. entre le rire (de l'ordre de la musique) et la violence (de l'ordre de la rage de l'expression).

« Toutes les évidences lui sont mystère », lit-on dans *État* (1971).

L'évidence absolue de chacune de ses lignes.

Toujours le mot qu'il faut, jamais un mot de trop.

Jamais oubliées les pages de ce livre *éclatant*, *État*, par lequel, pour beaucoup, au début des années 70, tout a vraiment commencé.

Lundi 5 novembre

Rêve. Une jeune fille en robe de bal se blottit contre moi. Je mets du temps à réaliser qu'il s'agit de ma mère.

Ce n'est pas dans le décor d'un amour qu'on s'intéresse à la couleur des volets et des murs.

Aspirer à entrer en un lieu – par exemple une maison aux volets rouges – dont on cherchera ensuite à sortir au plus vite et à tout prix.

Préférer finalement partir avant d'être entré. Je ne verrai pas s'ouvrir les volets rouges.

Mardi 6 novembre

Rêve. Là où nous venons d'arriver, étant incapable de désigner mon père et ma mère, on me distribue des plumes en guise de vêtements.

10 h, *Malakoff*. Traverser la rue, le cœur battant, à la rencontre de quelqu'un qui ne vous reconnaît pas.

10 h 30, *Gaîté*. Passons.

16 h, *Malakoff*. Avenue Jean-Jaurès, une sorte d'imbécile heureux, tout sourire, une bouteille de champagne ouverte à la main.

17 h. Que dire à cette voisine, qui vous annonce avoir retrouvé son chat après plusieurs semaines d'absence ?

Mercredi 7 novembre

Rêve. J'entre dans une salle très sombre, peuplée de gens qui font une tête d'enterrement. « La salle des coups de foudre », me dit-on.

Rêve. C'est un métier très pointu, que presque plus personne n'exerce de nos jours : il s'agit de remédier aux chutes de voix.

Quand tout est uniformément laid et qu'il n'y a aucun moyen de se dégager de cette laideur.

Quand on finit par admettre que ce qui décline, à l'horizon, ce n'est pas le soleil.

À force de les laisser divaguer, j'ai fini par confondre mes pensées – ces quelques tweets – avec le chant des oiseaux.

16 h, *Gaîté*. Mon centre de gravité. Dommage qu'il n'y ait pas dans le métro une station Gravité.

16 h 30, *rue de la Gaîté*. Ces messieurs qui se faufilent entre les rideaux des sex-shops.

17 h, *Malakoff*. Ce soir, j'ai trouvé la boulangère, dont j'ai critiqué le pain hier, un peu distante.

18 h. J'entreprends de me faire mettre sur liste rouge pour que Dieu ne m'appelle pas.

19 h. L'avidité à prendre la parole, les échauffements de l'esprit que tant de contemporains donnent en spectacle sur les ondes des radios.

Roman. Je suis monté. Puis descendu. Je suis remonté puis redescendu. Puis remonté encore et encore redescendu. Comment ça va finir ?

Roman. J'en suis à mon millième amour et des poussières, si je compte bien. Mais je m'obstine.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de sécher les larmes dans l'œil du cyclone.

Jeudi 8 novembre

Rêve. Je m'inquiète des réactions du chien lorsque le dentiste lui ouvrira la gueule pour examiner ses dents.

Rêve. Je cache la mort de ma mère pour qu'elle puisse finir tranquillement son roman.

Les enfants de ceux qui ne sont pas devenus des non-personnes, même réduits au silence, même réduits à rien.

Être l'un de ceux-là.

Un enfant du silence qui a débordé, qui s'est répandu au-delà du silence, comme si l'excès de silence avait pu le tuer.

Trop de silence comme si tout cela n'avait jamais vraiment eu lieu.

Franchir le seuil : c'est le premier pas qui compte. même les bras chargés de honte.

Peu à peu, l'impression que le silence ne colle plus aux semelles. Je devrais dire : aux lèvres.

Premier pas, première phrase.

Chaque phrase, un pas gagné, on le répète, je le crois, j'essaie de m'en persuader.

Chaque phrase, un pas perdu, aussi bien. S'en convaincre n'est pas sorcier, il suffit de se relire.

Jusqu'à présent, plutôt que de le sauter, je n'ai fait qu'agrandir le fossé. Je gagne ma vie en le déplorant.

D'un jour à l'autre, dès que vous faites un pas, tout part en arrière.

D'un jour à l'autre, dès que vous faites un pas de plus, tout part en morceaux.

Alors, ce chaos, c'est de la fiction, n'est-ce pas ?

Pas de réponse.

Comment la rage peut-elle mettre le feu à des mots jusque-là sans histoires ?

Les mots sont peut-être eux-mêmes la réponse, du seul fait d'être là et de s'avancer en restant en équilibre sur le fil.

11 h, Gaîté. Rien de neuf à 11 h à la station Gaîté. Oui, je le confirme, rien de neuf.

11 h 15, Concorde. Trois veuves se tiennent les coudes.

11 h 30. J'hésite entre prendre un premier cours de boxe et aller au Louvre.

Je ne me décide pas car, dans tous les cas, je prendrai des coups qui peuvent faire très mal.

D'un jour à l'autre, je le crains, admirer quoi que ce soit, et même qui que ce soit, Claudel, par exemple, devient impossible.

La boxe est donc finalement la bonne solution. On y rend les coups par des coups. Je vais y réfléchir.

Pour le moment, je dois déjà jouer une partie de bras de fer avec l'esprit du roman qui entend faire plier mon souci de la réalité.

Midi, Gaîté. Toujours rien.

12 h 06, porte de Vanves. Les longs doigts de la jeune fille sur cette partie de son jean où, d'ordinaire, le regard ne s'arrête pas.

Vendredi 9 novembre

Rêve. Hommes et bêtes, nous sommes en sang. Certains ramassent ceux qui agonisent et les remettent sur la route pour qu'ils soient *vus*.

15 h, *République*. « Cette nuit, je peux dormir chez toi ? » demande l'enfant à son copain.

15 h 05, *Bonne-Nouvelle*. Ça change de Gaîté.

15 h 20, *Gaîté*. « Bon courage pour la suite », s'écrie une dame en sortant du métro.

Après des années de bataille avec le matériau, mettre un point final, c'est comme vendre la maison où vous êtes né.

À quelles extrémités peut mener le fil de l'écriture : fil du couteau serait peut-être mieux dire.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de faire entrer le monde dans le disque dur de mon ordinateur pour tenter de le sauvegarder.

Samedi 10 novembre

Rêve. Le départ du train est annoncé, mais il fait si sombre dans cette forêt que je ne le vois pas.

Rêve. À la radio, Michel Butor révèle qu'il n'est pas l'auteur du livre *Le Baladeur* dont je l'ai invité à venir parler.

Rêve. Dans le studio, mon interlocuteur est en train de parler. Je vois l'éclat de ses dents, mais ne distingue aucune de ses paroles.

Radio. Pas d'interviews d'écrivains sans casser du verre.

Et sans se demander comment un bout de verre peut éclater en tant de morceaux.

Ce n'est que l'interview faite, souvent, que mon interlocuteur retrouve, à mes yeux en tout cas, une expression humaine.

Dans le studio, quand le silence se remplit de souffle...

Le studio, un endroit plutôt oppressant, qui manque d'air, par ailleurs, et sent le renfermé.

L'air, quand tout va bien, arrive par la voix, au prix de la parole, lorsqu'elle ne précipite pas l'asphyxie.

La voix ne fait pas que donner de la voix : elle est le rideau du théâtre.

D'un jour à l'autre, faire les cent pas sur un quai de gare où vous n'attendez personne et où personne ne vous attend.

Dimanche 11 novembre

D'un jour à l'autre, vous pouvez vous en aller, on ne vous retient pas.

Froid matinal. Brouillard. On se voit à peine. On met les pieds dans de la boue collante. Il y avait longtemps.

L'hiver est là de nouveau, le nouvel hiver. Je pensais que le précédent n'était pas terminé.

Une vie, quel rien de temps...

Ce n'est qu'un vide, au fond, où il y a du jeu.

Briser une barre de fer avec les mains, faire un triple saut périlleux, parler toutes les langues de la terre, écrire une phrase qui tienne debout...

11 h, marché. La marchande de légumes fait allusion à notre rendez-vous manqué, sans la moindre démonstration d'émotion.

Trop de topinambours à arracher.

« Je suis une faible femme », se lamente-t-elle, en soulevant une caisse de pommes de terre.

Et moi, toujours là, dans la queue, à guetter un signe, interpréter un mot ou un silence.

Je me demande si elle n'a pas quelqu'un.

Enfin mon tour. Je la regarde droit dans les yeux et quand elle me demande ce que je veux, je lui réponds que je ne veux rien.

11 h 20. Je préfère me passer de rillettes que de me farcir la tête de cochon du charcutier.

14 h. En route pour une lecture publique à Chaumont. Pas de voix. Et toujours le même sang d'encre.

Une dame dans le train : « Si on veut des pleins, il faut accepter les vides. »

Lire à haute voix, c'est-à-dire, chaque fois, à cœur ouvert.

Mais chaque fois qu'on lit l'un de ses textes, on en arrache un peu plus la violence.

La voix s'efforce de donner du relief à de l'indigence.

La pire des craintes : être un auditeur comme les autres. Dehors. Pas dedans.

En route, allez. Il faut y aller.

Face à toutes les craintes, ses écrits, dont on connaît l'extrême fragilité, comme unique refuge.

Roman. Je voyais les mouvements des lèvres, les gestes des mains. Tout allait bien, jusqu'à ce que je distingue, tout à coup, des paroles.

Lundi 12 novembre

14 h. Au bistrot, une fille se vante d'avoir cuisiné pour son amant une omelette avec des champignons dont elle n'était pas sûre.

Plus je regarde la fille, moins j'ai envie de jouer à l'omelette russe.

15 h, *place de la Madeleine*. Des Japonais se photographient devant la vitrine de Maille, moutarde et condiments, vinaigres et cornichons.

Plus loin, un couple de Chinois, pris dans une scène de ménage qui semble ne pouvoir finir que sur ordre du Comité central.

Rue Royale, la boutique « Vertu » propose des téléphones portables à 8 500 euros.

16 h 30, dans le bus 95. Une dame à sa voisine : « Vous êtes seule ? »
« Non, je suis séparée, mais je vis avec quelqu'un. »

Une autre dame, au téléphone, me bousculant : « Y a un sale type qui m'a bousculée. » Le sale type, c'est moi.

Quand je quitterai la radio, j'essaierai de m'enrichir en vendant des pâtes dans des boîtes en carton du côté de la Madeleine.

Lorsqu'un grand lustre s'éteint, lampe après lampe.

Dans le réel, trop d'horreur ne tue pas l'horreur, mais invite à se mettre en quête du réel.

Ce monde n'est pas celui dans lequel je suis entré quand j'ai ouvert les yeux. Il y a eu un changement de décor à mon insu.

Enfant, j'imaginai que quelqu'un m'attendrait de l'autre côté du pont pour m'emmener vers la zone éclairée.

C'est moi, en fait, qui attends.

D'un jour à l'autre, frapper des deux poings contre une porte verrouillée.

Mardi 13 novembre

Rêve. Je trouve enfin cette bibliothèque dont tous mes amis m'ont parlé ; mais quand j'ouvre la porte, un chien se jette sauvagement sur moi.

En prenant mon thé ce matin, j'aurais voulu m'expédier dans la pièce d'à côté pour ne plus m'entendre.

Il y a des coups de foudre qui ne vous laissent aucune chance.

On ne peut pas parler d'amour s'il n'est pas visible comme deux et deux font quatre.

12 h 30, Gaîté. On verra ça plus tard.

Un violoniste joue entre Gaîté et Montparnasse, sans s'émouvoir du brouhaha, exactement comme s'il était à Pleyel.

« Je le dis sérieusement et pourtant c'est vrai », assure ma voisine au téléphone.

Et dire que j'ai pu vivre tant d'années en tournant le dos au monde du métro...

Radio. User de tous les stratagèmes de séduction dont dispose l'intervieweur aguerri pour ne recueillir, en fin de compte, que des paroles creuses.

Nous passons notre temps à fouiller dans ces paroles creuses à la recherche de soupçons de vie.

Les soupçons peuvent-ils devenir les pièces d'un puzzle ?

Au micro, je suis comme un acteur qui s'égosille à en perdre l'âme devant une salle pleine où personne ne lui demande rien.

Au micro, plus souvent encore, je suis comme un acteur qui s'égosille à en perdre l'âme devant une salle vide.

« Au micro » pourrait probablement être remplacé par « en écrivant mes livres » sans que soit dénaturé ce que j'ai voulu dire.

21 h 30, Gaîté. Faire vite.

Mercredi 14 novembre

Rêve. La jeune fille nue parmi les soldats en tenue de camouflage. Pas de gestes ou de mots déplacés. « Elle ne nous est pas destinée », disent-ils.

Prenez garde, les lèvres sont brûlantes après trop de baisers.

Le pire, tout de même, ce sont les lèvres bleues.

À tout prendre, la compagnie des jeunes filles est le meilleur des bâtons de vieillesse.

16 h 30, Gaîté. À vous de voir.

16 h 40, rue de l'Ouest. À la sortie des écoles, les mères ne sont plus ce qu'elles étaient.

Impression, dès que vous dévisagez quelqu'un, une mère par exemple, d'être l'éléphant dans le magasin de porcelaine.

L'intrus sème la panique chez les mères beaucoup moins pour elles, d'ailleurs, que pour leurs enfants.

Elles leur reprennent la main, quand l'inconnu bizarre marche sur le même trottoir, juste là-derrière.

Vieux souvenir, peut-être, du temps où on appelait la rue, rue du Far West, en raison des divers trafics dont elle était le théâtre.

18 h, avenue Villemain. Un gamin à son petit frère : « J'veais te chercher tous les jours, j'veux que tu m'achètes un jeu à 70 euros. »

Parfois, ce qui ne sert à rien n'est pas inutile.

Sauf, chez moi, ces papiers avec tant de choses écrites dont je n'ai jamais rien fait et ne ferai certainement jamais rien.

Dès que j'ai un moment libre, je m'invente une contrainte. N'importe quoi pour ne pas rester en tête à tête avec moi-même.

Je finis par trouver le temps long et à craindre, en fin de partie, de ne plus savoir qui je suis, à supposer que je l'ai su un jour.

C'est à peine, déjà, si je me reconnais lorsque j'aperçois mon visage au détour d'une page d'un livre pourtant signé de mon nom.

Marcher comme un dément, presque sa vie entière, et n'être toujours pas plus près de n'importe quel but.

Pas un livre qui ne vaud d'être lu s'il ne vous coupe le souffle comme lorsque votre amour est en train de vous embrasser.

À force de lire tant de livres, je finis par perdre connaissance.

Jeudi 15 novembre

Rêve. Je me lance dans un élevage de poulets et de grenouilles qui se distinguent les uns et les autres par leur couleur jaune safran.

9 h, avenue Pierre-Larousse. Une jeune fille attend le bus en s'admirant sous toutes les coutures dans la vitrine du chinois.

Toutes ces jeunes filles qui papillonnent le matin à l'arrêt Victor-Hugo. Dieu merci, il me reste encore ça.

Bien des choses intéressantes ont l'air de se murmurer, au sortir de la nuit, qui ne parviennent pas jusqu'à moi.

Le ciel bas ne semble pas les décourager. Les jeunes filles affrontent la journée comme si un royaume leur était promis.

Le bus arrive enfin. L'arrêt Victor-Hugo est soudain désert, l'avenue dépeuplée. Chaque fois qu'un bus s'éloigne, c'est la fin du monde.

10 h, *rue Ledru-Rollin*. Une jeune femme promène son chien. Il y a affinité entre nos chiens. C'est le moins que je puisse dire.

La jeune femme regarde mon chien, mais s'abstient de jeter un regard sur moi. Une ruse ?

Pour le moment, je ne dis rien. Rien perdu pour attendre. Nous sommes évidemment appelés à nous revoir. Je compte sur les chiens.

12 h 15, *Gaîté*. Les visages s'assombrissent.

17 h 40, *Gaîté*. Prochainement sur nos écrans.

17 h 50, *Malakoff*. À peine sorti du métro, je croise la jeune femme au chien. Sans son chien. Elle ne me salue pas.

Je me retourne après l'avoir laissée passer. Mais non, elle ne se retourne pas. C'est comme si elle ne m'avait jamais vu.

D'un jour à l'autre, être un lutteur sans musculature.

D'un jour à l'autre, être sans le moindre projet qui dominerait votre existence.

D'un jour à l'autre, se tenir prêt à faire ses bagages pour le lendemain.

D'un jour à l'autre, s'en remettre corps et âme à la force de l'habitude.

D'un jour à l'autre, vivre dans un monde qui ressemble de plus en plus à une maison d'arrêt.

Vendredi 16 novembre

Rêve. Les mains qui tiennent le nouveau-né le laissent tomber.

À la suite du rêve, je me souviens.

Le cordon ombilical coupé, le nouveau-né nous relie à la vie.

C'est la vie même que nous tenons dans nos bras, en quittant la maternité.

La vie même, cette volute de fragilité qui arrache des cris de joie et des silences de terreur.

Peur de se tromper, de ne pas être là quand il le faut, de ne pas être à la hauteur de l'être infiniment petit, de ne pas savoir tenir le gouvernail.

Peur de ne pas surveiller les bruits d'assez près, de ne pas parler assez bas, d'arriver trop tard.

Lui seul est capable de faire taire la menace de mort, mais nous savons que la mort ne l'oublie pas.

La mort fait son affaire de tout, y compris des plus petites miettes de vie.

Vivre, désormais, c'est, jour après jour, essayer de faire un barrage de son corps.

C'est se tenir prêt, à mains nues.

Vivre, c'est, de toutes ses forces, de tout son cœur, devenir un fil d'alerte.

Jour après jour, sur Twitter, envoyé spécial dans la vie courante.

10 h 20, *Malakoff*. J'espérais apercevoir les jeunes filles à l'arrêt Victor-Hugo, mais seule une vieille dame attend le bus.

Elle s'agrippe à son caddie comme si un diable allait surgir de sa boîte pour le lui voler.

10 h 30. Une nouvelle fois, je croise la jeune femme au chien qui n'a de regard que pour mon chien.

Si j'étais un bec de gaz, ça ne lui ferait pas plus d'effet, ça ne changerait rien.

Midi. Boxe. Vivre comme si on allait mourir, mais sans mourir. C'est la seule façon de supporter la mort.

18 h, *Malakoff*. La jeune femme au chien. Pas un mot. Pas un regard. Pour moi, s'entend.

L'élément nouveau, c'est que le chien lui-même semble avoir reçu la consigne de garder ses distances.

19 h, place Blanche. Un homme rêve de la mer Noire.

En principe, à force de se rencontrer dans le froid et sous la pluie, les promeneurs de chiens normalement constitués s'adressent au moins un salut.

Finalement, je me serai donné un mal de chien pour me cramponner à des riens.

Finalement, j'aurai toujours été quelqu'un à qui il manque un ou deux centimes pour faire le compte.

Il y a tant d'années que je marche à pas de plus en plus petits pour tenter de voir les choses de près.

D'un côté mes petits pas ; de l'autre, l'avancée de la mort, qui a volé ses bottes de sept lieues au Petit Poucet.

D'un jour à l'autre, se demander à quoi on a consacré l'essentiel de sa vie.

D'un jour à l'autre, se retrouver seul avec les livres qu'on n'a jamais écrits.

Roman. Il voit s'effacer peu à peu toutes les traces de son existence. Déjà, ses livres sont introuvables en librairie.

Samedi 17 novembre

Rêve. À la mort d'un ami, j'invite quelques écrivains à la radio pour évoquer sa mémoire. Le jour dit, à l'heure convenue, personne ne vient.

Observer les inconnus avec une sorte d'amour.

9 h, *Malakoff*. Une mouche me tient compagnie au petit déjeuner. Peur qu'elle se noie dans le jus de kiwi laissé dans une assiette.

10 h 30, *Malakoff*. À l'arrêt Victor-Hugo, le joyeux tournoiement des jeunes filles à l'arrivée du bus.

Reste un jeune homme qui ne monte pas. Un jeune homme blond au regard sévère et aux cheveux courts.

Est-ce à cause de ce que les jeunes filles lui ont dit ? Ses joues sont aussi rouges que sa chemise.

10 h 30. En promenant le chien rue Victor-Hugo, je pense aux histoires d'amour qui se nouent et se dénouent derrière les façades.

Midi, rue Chauvelot. Paul Claudel paraît vouloir semer des poursuivants.

14 h, chez moi. Une invasion de grosses mouches noires qui semblent s'être donné le mot que la maison était bonne.

Encore heureux que les mouches ne soient pas des corbeaux !

J'en arrive à examiner avec attention la promesse d'action foudroyante de la bombe anti-volants.

16 h. J'ouvre la radio pour leur faire peur et les faire partir sans effusion de sang.

La radio a du bon. Grâce à elle, j'écoute avec passion débattre de questions que je ne me suis jamais posées.

Roman policier. Une mouche est venue se poser sur la main qui tenait l'arme du crime et le pire a été évité.

Dimanche 18 novembre

Rêve. « Maintenant, me dit ma mère, étendue sur une grande terrasse, nous allons profiter pleinement des charmes de la vie. »

Le dimanche, en lieu et place des jeunes filles, l'arrêt du 191 rassemble de très vieilles dames et de très vieux messieurs, retour du marché.

Ce n'est pas tout à fait la même chose pour l'observateur que je suis, de l'autre côté de la rue.

D'autant qu'à cause, peut-être, de la pluie, les visages semblent lavés de toute trace de passion.

Tout le monde, pour dire les choses autrement, se ressemble. Tout le monde ressemble à tout le monde.

Est-ce pour cette raison que la jeune femme au chien ne me voit pas ? Elle regarde droit devant elle en me croisant avec son chien.

11 h. Ciel presque de fin du jour. Ça va bien avec les trottoirs, envahis de feuilles mortes.

11 h 10, *marché*. La vendeuse de la marchande de légumes m'adresse un sourire complice. Il ne faudrait pas qu'elle se doute de quelque chose.

Faisons comme si la marchande de légumes était sortie de notre imagination et achetons notre salade sans autres commentaires.

« Où est mon couteau ? » demande-t-elle en se tournant vers moi.

Je suis en train de partir quand elle m'appelle pour me parler entre quatre yeux des brouillards du petit matin.

« Vous devriez venir chez moi très tôt le matin, me dit-elle, si vous ne voulez pas mourir sans savoir ce que c'est que le brouillard. »

11 h 25. « À nous, qu'est-ce qu'il nous fallait ? » me demande le poissonnier en mettant mon désir à l'imparfait et au pluriel de majesté.

11 h 35. Des girolles feraient mon affaire, mais la marchande de champignons veut me vendre des trompettes- des-morts.

« Votre genre », prétend-elle.

11 h 45. La fromagère toujours aussi désagréable. Il est temps de changer de crèmerie.

Roman. L'homme était trop claustrophobe pour faire un bon mort.

Roman. Un homme de l'ancien temps rêve de retrouver un peu de temps disponible.

Il y a combien de siècles que j'attends le feu vert pour le grand jeu ?

Je me demande si j'ai été bien avisé de me mettre en route, puisque j'en suis toujours au même point.

Tic tac, tic tac, tic tac : bientôt plus dans les temps.

Parler sans trop savoir ce qui, de mot en mot, est en train de se perdre.

22 h, *Gaîté*. Laisser courir.

22 h 10, *rue Crié*. Deux femmes à la sortie du métro. L'une d'elles parle d'un « sexe biscornu ». « Je n'en dirai pas plus », ajoute-t-elle.

22 h 15, *avenue Pierre-Larousse*. Un homme pousse des cris dans le froid du vent.

D'un jour à l'autre, se retrouver l'âme en lambeaux.

Lundi 19 novembre

Rêve. L'heure change dès que je change de couleur de pull. C'est avec le rouge que le temps passe le plus vite.

Rêve. Mon émission est introuvable. Je cours à la radio, un drap arraché à mon lit sur le dos pour tout vêtement.

Une nuit, ce rêve n'en fut pas un. Je fus appelé à la radio un quart d'heure avant la diffusion de mon émission, introuvable.

Ce n'est pas un drap que je pris avec moi, mais *Le Bavard* de Louis-René des Forêts, qui se trouvait par hasard sur ma table.

Et en direct, le cœur battant, je dus en improviser la lecture au micro d'une trentaine de pages.

Depuis cette nuit, une « émission de secours » resta à la disposition des techniciens, en lieu sûr, pour le cas où pareil malheur se reproduirait.

Inventaire très édulcoré de quelques-uns de mes fantasmes.

Etre un paysan dans un village.

Pénétrer les vallées au fil des rivières.

Etre centenaire sans jamais avoir quitté les jupes de ma mère.

Ne plus parler qu'aux gens qui ne veulent du mal à personne.

Fêter la disparition de toutes les logiques glaçantes.

Ne jamais abandonner le noir, mais être abandonné par lui.
Partir au diable et en revenir dans les bras d'un ange.
N'écrire qu'avec les mots qu'on peut dire lorsqu'on revient à la vie.
N'écrire que les intrigues que j'aurais vécues.

Un rayon de soleil, ce 19 novembre, à 10 h.

Plaire aux jeunes filles qui attendent le 191, chaque matin, sous ma fenêtre.

D'un jour à l'autre, les jours passent plus vite que l'éclair.

Mardi 20 novembre

Pas de rêves. J'aurais porté une lourde malle toute la nuit qui se révélerait vide au petit matin.

Etrange de ne pas rêver la nuit quand, tout le jour, on a des rêves plein la tête.

Les jeunes filles à l'arrêt Victor-Hugo, derrière la vitre de ma fenêtre.
Des rêves de rattrapage.

Je veux bien être pendu si je n'entends pas le chant des oiseaux, ce 20 novembre, à 9 h 37.

Affronter la journée, le cœur à sa place et les sens en éveil.

9 h 30, *Malakoff*. J'ai éclaté de rire comme un dément en ouvrant la porte, quand je suis presque entré en collision avec la jeune femme au chien.

Ça ne va certainement pas arranger mes affaires. Moi qui ne ris jamais, il a fallu que ça me prenne quand il ne le fallait surtout pas.

Au café de la place, où je me suis réfugié pour tromper mon désarroi, la langue acérée de Paul Claudel.

11 h, *avenue Jean-Jaurès*. Une femme tient son enfant contre sa poitrine comme si le loup était dans les parages.

12 h 30, *Gaîté*. Se casser les dents sur une telle énigme.

14 h, *BHV*, « *La niche* ». « Vous devriez prendre une muselière, me conseille la vendeuse. Un chien peut toujours péter un câble. »

16 h 15, *Gaîté*. Pourquoi pas place des Fêtes ?

16 h 30, *Malakoff*. Ouvrir enfin un livre et ne pas s'en détacher jusqu'à la dernière ligne.

Chaque fois que j'ouvre un livre, je voudrais connaître la même surprise que Jérôme Lindon découvrant *Molloy* de Beckett.

Mot après mot « faire » la vérité comme au théâtre on « fait » la lumière.

20 h 30, théâtre de la Colline (*Tout mon amour* de Laurent Mauvignier). « J'ai quelqu'un à vous présenter » m'annonce quelqu'un que je ne connais pas.

Le parti pris de cette chose qu'on appelle la vie.

S'approcher le plus près possible et toucher le vrai.

D'un jour à l'autre, être ramené au point de départ.

Mercredi 21 novembre

Rêve. Je sors d'une boîte une feuille de carnet et prétends que, même si c'est un rêve, c'est un éclat de vérité.

11 h, *Luxembourg*. Une jardinière amasse les feuilles mortes avec un râteau géant.

Les mouvements de son visage m'intéressent davantage que ceux du râteau.

Je regrette de ne pas avoir de jardin.

Même un râteau plus petit aurait pu être à ma main.

La taille de la jardinière m'est indifférente.

Midi, rue Bonaparte. « Convoi exceptionnel ». C'est un camion qui livre des sapins de Noël.

D'un jour à l'autre, écrire de plus en plus souvent l'expression « l'âge venu ».

D'un jour à l'autre, l'heure n'est plus aux ratures.

D'un jour à l'autre, sourire quand on vous prédit quelque avenir que ce soit.

D'un jour à l'autre, votre voix ne tire plus son épingle du jeu dans le bruit de fond.

D'un jour à l'autre, s'imaginer des choses pires que la vérité.

Roman. Un rai de lumière sous la porte de la salle de bains. Je pense à ma mère dans la salle de bains, puis dans sa chambre.

Je pense à la chambre de mes parents avant qu'elle devienne le champ de ruines que j'ai à peine connu.

Leur séparation baisse à jamais le rideau de fer sur le théâtre de la chambre des parents.

On ne sait pas grand-chose de ce théâtre quand le rideau est ouvert. On n'y comprend pas grand-chose. La pièce nous passe au-dessus de la tête.

Une réplique par-ci par-là, des silences, pas mal de chuchotements, la voix de l'un ou de l'autre qui s'élève de temps en temps.

On pouvait entrer quelquefois, traverser ce monde interdit. C'était comme s'avancer, à la campagne, dans un bois inconnu.

Ces tableaux de nus sur les murs... Je ne m'attardais pas, je me souviens.

J'avais peur, très peur, moins d'être surpris là où il ne fallait pas que de voir quelque chose – quoi ?, je ne sais pas – que je ne voulais pas voir.

Tout me faisait une peur telle que je ne m'interrogeais même pas sur la disposition du lit ou des bouquets de fleurs.

C'était à peine si je pouvais imaginer que deux êtres vivaient la nuit entre ces quatre murs qui délimitaient un monde séparé du nôtre.

Quand je les apercevais dans leur lit, le matin, dans l'embrasure de la porte, je ne les reconnaissais plus, ce n'était plus mon père et ma mère.

Une chambre au bout du couloir, les jours heureux.

Une ruine, aujourd'hui, au bout de la mélancolie.

Jeudi 22 novembre

Les yeux et les oreilles, familiers de ce qui est perdu.

Ceux qui n'arrêtent pas de jouer les grands et qui sont ridiculement petits.

Se tourner et se retourner indéfiniment dans son lit à la recherche d'une nuance de rouge qu'on a sur le bout de la langue.

Finir par se lever à la recherche d'un nuancier.

Rouge bordeaux, rouge carmin, rouge grenat... Se perdre dans les rouges.

Tout ça pour essayer de retrouver la couleur du dessus de lit de la chambre de mes parents... Dubitatif, j'opte pour le grenat.

Suis-je parvenu, depuis l'enfance, à franchir la frontière d'un grenat qui n'a peut-être jamais existé ?

Détail après détail, j'avance à reculons dans le lieu sans issue où tant de choses se sont jouées il y a si longtemps.

Voilà. Je ne suis pas très avancé. Pour ne pas dire que je n'avance pas.

10 h, *Malakoff*. La méditation met en retard. Plus une jeune fille à l'arrêt du 191.

Pas une poignée d'éclats de rire à jeter dans la grisaille pour la faire taire. Journée perdue.

Elle n'a pas d'heure, elle, la jeune femme au chien. Pas d'heure pour son arrogance, lorsqu'elle s'enchant des regards lancés à son chien.

C'est comme s'ils lui étaient à elle-même adressés, ces regards. Elle fait la belle, exulte sous leur caresse. Elle est la reine du monde.

10 h 30, *rue Ledru-Rollin*. Nous nous croisons à nouveau. Je suis sans chien. Pas de chien, pas un mot.

Sans chien, je ne suis rien ni personne. C'est comme ça.

11 h, *rue Eugène-Varlin*. Une voiture de police s'arrête au feu rouge pour me laisser passer.

11 h 15, *Plaisance*. Une dame au téléphone : « J'prends le métro, parce que le médecin m'a pris 77 euros, voilà. »

11 h 20, *Gaîté*. Tout miser sur le retour.

11 h 35, *Charles-Michels*. Plongé dans *Le Livre de l'oubli* de Bernard Noël, j'oublie ma station.

13 h, *Radio*. Ces gens qui répondent *impec* quand on leur demande si ça va.

17 h, *Séгур*. La voix aiguë au téléphone : « Il était là, juste à côté, et il me parlait comme s'il était en face de moi ».

17 h 10, *Gaîté*. Continuons de plus belle.

17 h 30, *Malakoff*. Presque aussitôt, la jeune femme au chien en première ligne. Surtout, ne rien brusquer, éviter de se faire remarquer.

Surtout, de la modestie. Laissons-lui l'arrogance. Elle a une nette avance dans sa pratique.

18 h, *rue Henri-Martin*. Motocycliste à la jeune femme qu'il transporte : « Tu me touches, et c'est la fin du monde. »

Au lieu d'un chien affectueux qui ne demande qu'un os à ronger, adopter un ours polaire un peu sourd pour avoir quelqu'un à qui parler.

Vendredi 23 novembre

Rêve. J'écris un roman policier qui traite de l'absence de résolution.

Une page de plus, un jour de moins.

10 h, *Malakoff*. Encore un rendez-vous manqué avec les jeunes filles à l'arrêt du 191. À leur place, une vieille femme fouille dans une poubelle.

La vieille femme fait le tri des détritux : à gauche, ce qu'elle remet dans la poubelle ; à droite, ce qu'elle emporte dans son caddie.

Fausse alerte, les jeune filles arrivent avec une bande de garçons qui clopent à s'étouffer. Elles rient, elles chantent. Deux dames ne cachent pas leur impatience.

10 h 30, rue Ledru-Rollin. Une remorqueuse sur une dépanneuse. Hier, c'était l'inverse. Combien de temps ce petit jeu va-t-il durer ?

11 h, rue Marc-Sangnier. Cette fois, je jette l'éponge : le chien de la jeune femme au chien est promené par un homme.

Pendant ce temps-là, à Malakoff, l'acteur du muet se projette un film qui montre son larynx en action.

Sa fureur, lorsqu'il part en guerre contre le spectaculaire. La parole, selon lui, a dérangé les choses.

Pour se sauver, elles n'ont plus eu que la ressource de se donner en spectacle. La parole, c'est de la poudre aux yeux.

C'est la poussière que les choses nous jettent dans les yeux.

Il y a des livres perdus que je retrouverai plus tard pour les offrir à un désir transformé. Comme le « pain perdu ».

Le pain perdu, c'est du pain dont le statut n'est plus d'accompagner le repas, mais de devenir, après habillage en douceur, un savoureux dessert.

D'autres parleraient de « cerise sur le gâteau » pour désigner ces lectures miraculées.

Ce ne sont pas les plus nombreuses. La plupart des livres sont rangés d'autant plus méticuleusement dans la bibliothèque qu'ils n'en sortiront plus.

14 h, un bistrot, rue Didot.

Seule à sa table, elle note de temps à autre une phrase dans son carnet, puis reste longtemps prostrée, la tête dans les mains.

Un couple à une autre table. « C'est comme ça que tu veux vivre, dit l'homme, je n'ai plus ma place. Plus qu'à m'effacer. »

À la table des trois femmes. L'une d'elles : « Elle a quitté le mariage pour la maternité. » Les rires fusent.

Au lieu de déguster son plat à la bonne température, un type seul sort son portable toutes les 5 minutes pour tweeter. On peut se demander quoi...

Tous ces êtres croisés dans le métro, dans la rue, surpris dans la difficulté de vivre.

Ces bouts de phrases recueillies chemin faisant, du vol à l'arraché.

20 h, Malakoff, avenue Pierre-Larousse.

C'est elle, cette fois. Avec son chien. Toujours dans l'évitement. Dangereux, décidément, de sortir sans son chien.

Sans succès, j'essaie de voir ses doigts.

Minuit. Radio. Quand le son n'est pas bon, la mort crachote dans mes nuits.

Samedi 24 novembre

Rêve. Les livres de ma bibliothèque sont remplacés par des bocaux de fruits tropicaux.

Rêve aussi, si l'on veut, cesser de lire et lire enfin.

12 h 40. Un collégien à la sortie de Saint-Jean-de-Passy : « Du jour au lendemain, tu fais fortune et c'est trop bon. »

12 h 45, rue de l'Annonciation. Un couple, au café. Elle : « Je t'aime de temps en temps. » Lui : « Moi, je t'aime plus que la dernière fois. »

Un peu plus tard. Lui : « Quand je te vois, mon corps réagit. Il se crée des espaces où je mets des choses de toi. »

Elle : « C'est vraiment pour toi que je suis là, parce que le café, je déteste ça. »

D'un jour à l'autre, être la risée du village.

D'un jour à l'autre, voir ses écrits flamber et fondre à vue d'œil.

D'un jour à l'autre, entendre sa vie résumée à la radio dans « L'histoire de la semaine ».

D'un jour à l'autre, quitter son amour, ses enfants, ses amis, son pays...

D'un jour à l'autre, devoir tout quitter.

Dimanche 25 novembre

Rêve. À mon invité, en fin d'émission : « Vous ne m'avez rien dit. Je me le tiendrai pour dit. »

Rêve. Sous le coup de minuit, je partage avec Jean Daive une assiette d'anchois marinés dont il prend la part la plus grande.

11 h, Malakoff, le marché du dimanche.

Un homme porte un énorme sapin, tout en tirant par la main une petite fille, qui tient un cadeau dans son autre main.

« Vous avez des projets pour Noël ? » me demande la marchande de légumes. Je n'entends pas la question.

Ce n'est pas le 25 décembre (juste dans un mois) que j'attiserai le feu, rue des Sardiniers.

« Eh ben non, eh ben non », répète en boucle la caissière du boucher.

Justement, eh ben non, on ne saurait mieux dire. Je ne mordrai pas une seconde fois à l'hameçon.

Dehors, une femme s'accroupit derrière une voiture pour faire ce que la décence dissimule en général au regard d'autrui.

Me voyant passer dans sa travée, la marchande de légumes m'appelle. Je sursaute. Elle ne va pas remettre encore Noël sur le tapis...

« J'ai un cadeau pour vous », me dit-elle, en me tendant un cheveu retiré de son tricot.

Pour ne pas trop m'étendre sur le cadeau, je prétends avoir oublié un chou-fleur. D'ailleurs, je déteste le chou-fleur.

11 h 40. Longue conversation avec Sophie Calle, comme à chaque marché du dimanche, sous l'œil inquisiteur de la marchande de légumes.

Je devrais m'atteler à la recomposition du temps à partir des seuls instants de gravité.

Je devrais m'atteler au récit d'une attraction magique (*Dancing*, encore) et à l'exploration aventureuse du terrain.

Je devrais m'atteler à un roman de la démesure : la description d'une tête d'épingle. Je sais qu'une vie n'y suffirait pas.

Pour le moment, je m'enfuis le plus loin possible de ce qui finira par me rattraper.

Lundi 26 novembre

Encore un rêve de bibliothèque, vide de livres. remplacés par des pots de confiture rangés par couleur sur les étagères.

Rentrer chez soi, sachant que dès que la porte sera fermée, il sera impossible de la rouvrir. Je ne sais pas si c'est un roman.

Et si, une seule fois, un jour, dans un excès de zèle, l'acteur du muet criait haut et fort ce qu'il a sur le cœur ?

S'il décidait, tout d'un coup, de se couper les cheveux en quatre.

Il se tait depuis tant d'années que son silence est devenu un spectacle qui fait rire les foules ou pleurer Margot.

Avec les cheveux coupés en quatre, la peur se substituerait aux rires et aux larmes. L'inconnu ferait irruption dans le visage de l'acteur.

Coup de théâtre : l'acteur du muet devient celui qu'on n'attendait pas. Après une vie de mutisme, il accepte de répondre à une question.

Mais alors, qu'elle est la question ? Pas question, évidemment de se tromper de question.

Quelle question poser à l'acteur du muet après une vie de silence ?

C'est le temps de la réflexion.

Personne ne s'aventure à se demander s'il y a une vie derrière le silence.

Bonne question.

Le silence même est une invitation à se taire et surtout à ne pas aller chercher midi à quatorze heures.

Le silence invite à serrer ses poings sur ses oreilles en laissant la bouche grande ouverte au rire et le reste de son corps aux secousses des émotions.

Rien d'autre. À moins que.

Le silence invite à attendre que la parole frappe à l'improviste.

C'est ce que je voulais dire.

Voilà.

Ces lignes sont écrites au bord de la joue, dans la chaleur des coups de poing et des gifles.

De midi à quatorze heures, je traîne avec le chien. Histoire de.

Pour le moment, elle ne se montre pas. Celle qui. Inutile de mettre les points sur les *i*, de tourner ma langue sept fois...

J'ai bien cru la voir au bout de l'avenue Jean-Jaurès, mais ce n'était qu'un effet de ressemblance.

La nouvelle opticienne ressemble comme deux gouttes d'eau à la jeune femme au chien. Suivez mon regard.

Elles se ressemblent, toutes deux, jusque dans leur absence. Toutes deux brillent par une même absence.

Pas d'autre mot qu'absence, à en croire leur façon de ne jamais laisser traîner une présence que je pourrais estimer tendue vers moi.

13 h. Une autre femme marche, rue Crié. Sa canne blanche en avant décrit des demi-cercles, à droite et à gauche, sur le trottoir.

Cette femme aveugle m'ouvre les yeux sur tout ce qui cache le réel, tout ce qui le masque.

En premier lieu, sur ces figures au visage de circonstance que sont la jeune femme au chien et la nouvelle opticienne.

Deux figures parmi d'autres, créées par un rêveur qui n'aurait pas l'idée de demander quoi que ce soit à personne, mais craint de se retrouver seul avec lui-même.

Disons-le comme ça.

Etre seul, d'une solitude que fuiraient sans doute les solitaires, à chaque heure du jour et de la nuit.

Seul comme un mort, en somme.

Les figures soufflent le chaud sur le visage glacé du solitaire. Elles font en sorte qu'il retrouve des couleurs.

Qu'il se défasse de ce masque de papier mâché, blanc comme la Mort.

C'est bien ça : blanc comme la mort.

14 h, rue Ledru-Rollin. Rien.

Rue Chauvelot. Les rares passants se hâtent en se méfiant des feuilles mortes. On n'en sort pas.

Rue Raymond-Fassin. La jeune femme au chien s'éloigne en balançant les hanches. Son chien essaie d'attraper les feuilles qui volettent.

Avenue Pierre-Larousse. À la Divette, deux femmes croisent les jambes sur leurs tabourets. L'une répète à l'autre : « C'est pas mon problème. »

Rue Victor-Hugo. Un homme et une femme. L'homme : « Tu t'agites toujours après la bataille. »

Même rue, plus tard. L'homme : « T'as qu'à te boucher les oreilles. »

À la Divette de Malakoff, les deux femmes descendent de leurs tabourets. « Je retourne à mes prières », annonce la plus grande.

Moi aussi je retourne. Sans autre prière que d'échapper au froid et au méchant petit vent. Ça sera déjà bien.

Souvent, nous parlons pour passer l'éponge. C'est tout.

D'un jour à l'autre, les choses sont plus intenses, mais on a de moins en moins la force de les vivre.

D'un jour à l'autre, on n'a plus l'oreille assez fine pour entendre une parole à la radio, au théâtre, dans la rue...

D'un jour à l'autre, on a des pages de plus en plus blanches sur son agenda.

D'un jour à l'autre, on va jusqu'à décider de ne pas renouveler son agenda.

Je me serai caché tout le jour pour que demain ne me demande rien.

Maintenant, je n'arrive plus à me détacher des premiers lambeaux de la nuit, qui montrent leurs crocs.

Mardi 27 novembre

Rêve. Il y avait d'innombrables nœuds à dénouer. Au début, je ne m'inquiétais pas, mais plus le temps passait, moins j'y arrivais.

Rêve. Nous devons nous éloigner le plus possible pour nous rapprocher.

Don Juan poursuivi par la poisse...

Si seulement la nouvelle opticienne pouvait ne m'ouvrir les yeux que sur ce qui doit absolument être vu.

11 h. J'ai cru la voir dans sa boutique. C'est rien de dire que j'ai besoin de lunettes. Le lieu était désert. *Fermé pour inventaire.*

Avenue Pierre-Larousse, en ouvrant ma porte, je réalise que je n'ai toujours pas vu les doigts de la jeune femme au chien.

D'un jour à l'autre, ne plus entendre parler d'amour.

D'un jour à l'autre, ne plus suivre que les lignes serpentine qui mènent en enfer.

D'un jour à l'autre, ne plus voir que les signes avant-coureurs parader en première ligne.

D'un jour à l'autre, atteindre le moment où ça va arriver un jour ou l'autre.

Quand je poursuis le train de mes pensées, je ne suis pas toujours sur la bonne voie.

Quand je poursuis le train de mes pensées, il vaut mieux que je m'éloigne de la bordure du quai.

Radio. Cela fait plus de 35 ans que je dis « bonsoir » dans un micro ouvert sans savoir ce qui va se passer dans les minutes qui suivent.

Ceux qui s'abîment dans le studio, la tête basse.

Ceux qui prennent la pose avec affectation.

Ceux qui parlent comme s'ils faisaient usage d'une carte de crédit falsifiée.

Dans le studio, où le moindre bruit s'infiltré, un baiser crée un vacarme. Il est donc prudent d'éviter de s'embrasser quand le micro est ouvert.

Le studio : une sorte de tanière sombre où certains peuvent se demander s'ils ne sont pas tombés dans la gueule du loup.

Après ma lecture de Kafka, trop tôt dans l'enfance, mes mains ont cessé de grandir.

Mercredi 28 novembre

Lorsque, d'un jour à l'autre, vos doigts sur les touches ne font plus rien apparaître sur l'écran.

Lorsque, d'un jour à l'autre, vos doigts sur les touches ne font plus entendre aucun son.

Lorsque, d'un jour à l'autre, vous errez de long en large pour oublier que vous êtes en perte de vitesse.

Lorsque, d'un jour à l'autre, vous constatez que vous n'avez plus besoin d'aller où que ce soit.

Lorsque, d'un jour à l'autre, vous n'avez plus assez de désir pour décider quoi que ce soit.

Lorsque, d'un jour à l'autre, vous êtes incapable de vivre pleinement le jour à cause du lendemain.

J'attends la nuit avec la certitude de pouvoir l'affronter que me donne le scintillement des enseignes lumineuses.

Des deux mains attirer un visage vers le sien et se retrouver lèvres contre lèvres.

Jeudi 29 novembre

Rêve. Une catastrophe vient d'avoir lieu. À la lecture du journal, je constate que je figure parmi les victimes.

En bas, à l'arrêt du 191, les jeunes filles se rapprochent les unes des autres, à cause du froid.

Même le froid leur est prétexte à rire.

Le bus tarde à arriver. Elles regardent leurs montres. Sans doute seront-elles en retard. Rien de plus drôle.

Quand il arrive enfin, elles montent en se bousculant pour rire une dernière fois.

Etre petite souris dans le bus et écouter ce qu'elles se racontent, surtout celle qui marmonne dans son mouchoir rouge.

De ma fenêtre, je vois le bus s'éloigner. Elles n'ont pas trouvé de places assises. Ça les fait rire encore.

9 h 30. Je pense à elles en me préparant pour la boxe. Si je suis encore en vie demain, je leur offrirai des roses.

10 h, *Gaîté*. Que du plaisir.

10 h 10, *Odéon*. La dame endormie dans le métro, le livre de Dicker entre les main, son chapeau sur le front.

10 h 15, *rue Clément*. Une famille roumaine attend dans le froid l'ouverture de la soupe populaire. L'homme peste, car son portable ne marche pas.

11 h, *boxe*. Je me suis trompé de jour. On me le signifie sans prendre de gants.

Midi. « Plus de danger à ne pas dormir qu'à prendre des somnifères », assure la pharmacienne. Qui ne précise pas s'il faut dormir seul.

Rue Clément. Il y a foule devant la soupe populaire. Un homme attend sagement son tour, un gros ours en peluche sous le bras.

12 h 15, *Gaîté*. Mon va-tout.

J'aimerais parler lumière avec un horloger, une couturière, un dermatologue, un peintre, une prostituée et peut-être même un lecteur.

J'aimerais parler lumière avec un pêcheur, un mineur, un astronome, un conducteur de métro. Ça fait du monde tout ça.

J'aimerais encore parler lumière avec un chef op, un égoutier, un otage, un aveugle, quelqu'un qui s'est longuement perdu dans le noir...

Autrefois, avec tout ça, j'aurais composé des *Nuits magnétiques*.

18 h, *Malakoff*. Quand la nouvelle opticienne fait semblant de ne pas me voir, ça ne tourne pas forcément à l'avantage de ses lunettes.

18 h 15, *avenue Pierre-Larousse*. Une femme sort d'un taxi, qu'elle paie en continuant sa conversation au téléphone :

« Pourquoi m'as-tu fais ça ? Tu peux le dire pourquoi tu m'as fait ça ? »

18 h 20, avenue Victor-Hugo. D'après mon calcul, dans moins de trois minutes, j'aurai rattrapé la jeune femme au chien.

Que les choses sérieuses commencent... Le chien est mon sésame. Il me distingue de l'importun aux intentions troubles.

Pas de chance, attiré par des aboiements, il m'entraîne impasse du Tir, une ruelle sombre qu'on dirait sortie d'un film d'épouvante.

Le coupe-gorge de Malakoff. La promenade préférée du chien.

La rencontre inopinée d'un chat n'arrange pas les choses.

Dès que nous sommes sortis de l'impasse, je n'ai plus qu'à constater que l'oiseau s'est envolé.

Une fois de plus, la jeune femme au chien reste introuvable.

Vendredi 30 novembre

Rêve. À la radio, mes interlocuteurs habituels ont été remplacés par des personnels plus jeunes. Même le repasseur de couteaux.

10 h. La rue frappée de stupeur à cause du froid qui gagne. Silence inhabituel pour un vendredi. L'arrêt du 191 a des allures de naufragé.

Les jours précédents, à la même heure, les jeunes filles faisaient les folles en riant et en dansant.

Elles s'arc-boutaient comme dans une mêlée de rugby pour se faire des confidences.

Les rares qui se sont risquées aujourd'hui montrent, par l'expression de leur visage, que l'attente du bus n'est pas une partie de plaisir.

C'est le moment ou jamais de leur offrir les roses achetées hier à leur intention. Des roses pour oublier le malheur.

Trop tard ! Quand j'arrive, le bus vient tout juste de partir. Du coup, pourquoi ne pas offrir les roses à la jeune femme au chien ?

C'est l'évidence même, tout le monde me le dira. Encore fallait-il y penser et j'y ai pensé.

Il suffirait aussi que la jeune femme au chien apparaisse dans ces parages qu'elle semble boudier ce matin.

Et dans l'affirmative, contrairement à ses habitudes, qu'elle ne m'envoie pas sur les roses.

En attendant, personne à l'horizon et les roses me restent sur les bras.

Radio. Indicatif. Rouge. À peine le micro ouvert, le vacarme d'un baiser.

Indicatif. Rouge. À peine le micro ouvert, le tohu-bohu d'un nouveau baiser.

Pour ceux qui écoutent à ce moment-là, le baiser d'amour est perçu comme un effondrement. Quelque chose s'est écroulé dans le studio.

Les bruits de page ne valent pas mieux que les baisers.

Trop de bruits de pages, trop de baisers probablement, ont fait de mon émission une lanterne rouge.

14 h. Le rire de Paul Claudel observant la jeune femme au chien, boulevard Gabriel-Péri, à hauteur de chez Picard.

Ce ne sont pas sa jupe de cuir et ses bas roses qui l'amuse, mais sa façon si particulière de m'ignorer.

14 h 15, *Gaîté*. Tout n'est qu'affaire de point de vue.

14 h 45. Déjeuner tardif au Caffé Corto à la Madeleine, face à Princesse de Paris. Quelque chose me dit que je ne le regretterai pas.

En fait, je sais de quel côté est la princesse. Le sourire de la serveuse me fait oublier en un instant la jeune femme au chien. Miracle.

Le sourire de la serveuse...

Domage qu'à une écoute plus attentive, elle ait la voix légèrement trop aiguë. Si elle venait à la radio, je l'aiderais à la travailler.

Les *plus*, les *moins*, les *si*, les *peut-être* font vieillir l'amour avant l'heure. La vie se charge de soumettre tout amour à l'accélérateur de désamour.

Pour les pâtes au pistou, rien à dire.

D'un jour à l'autre, n'avoir plus faim ni soif.

D'un jour à l'autre, n'avoir plus rien à perdre.

D'un jour à l'autre, parler avec des intonations qui ne sont pas les siennes.

D'un jour à l'autre, tout oublier, y compris la formule : « Je rappelle le titre de votre livre. »

OceanofPDF.com

DÉCEMBRE

OceanofPDF.com

Samedi 1^{er} décembre

Rêve. Relecture d'un manuscrit qui doit être le livre de ma vie. Je suis accablé par sa médiocrité et la conviction que je ne ferai jamais mieux.

Rêve. Visite d'un ministre berlusconien. À son départ, je lui demande d'ouvrir sa serviette pour m'assurer qu'il n'emporte aucun de mes livres.

Roman en partie autobiographique. Un possédé fait son chemin à la radio. Il y creuse une carrière de silence.

Quand le silence le lâche, la longueur de la laisse est la seule marge de manœuvre.

Lâché par le silence, c'est simple, il ne parle plus. Ou s'il chuchote accidentellement deux ou trois mots, ce n'est pas lui qui parle.

Seule la menace, dans ce cas, a voix au chapitre. L'homme est entièrement sous l'influence de la menace.

On pourrait dire aussi qu'il est sous la menace de la menace, ce serait encore plus vrai.

Sous la menace de la menace, pas de risque d'un mot de plus, d'un mot de trop.

Roman. Une seule phrase où il n'est question que de la nuit. Le lecteur, plongé dans cette phrase, se demande si ça changera un jour.

10 h, *Malakoff*. À l'arrêt du 191, rien qu'une vieille femme anéantie par le froid. Pas d'histoire à lui prêter pour essayer de la réchauffer.

Le bus arrive. L'ouverture de la porte fait entendre des bouffées de glapissements. Il repart presque aussitôt.

Sourires contraints de ceux qui viennent de le manquer. Les jeunes filles, elles, en auraient ri à gorge déployée. Mais le samedi n'est pas leur jour.

Des poignées de main, des tapotements d'épaules pour toute chorégraphie à l'arrêt Victor-Hugo. Le froid met les fers aux pieds.

Encore un bus qui passe et cette fois plus personne. Ça ne se bouscule pas à l'arrêt du 191.

La rue elle-même reste déserte. Juste une voiture de temps à autre. Des jeunes qui laissent hurler leur radio.

Le fil des drames et des catastrophes à suivre sur son écran, bien au chaud.

14 h. De ma fenêtre, j'aperçois ma compagne en grande discussion avec la jeune femme au chien. Pourvu qu'elle ne lâche pas le morceau...

À son retour, pour mettre toutes les chances de mon côté, je sors les roses du frigidaire et les lui offre. Elle est touchée de ma délicatesse.

Le malheur, au fond, ne demande qu'à être pris de vitesse. Chaque fois qu'on maîtrise le temps, le tour est joué.

16 h. Histoire de ne rien faire et d'entrer moi aussi en hibernation, je me décide enfin à ranger les manuscrits qui s'accumulent sur mon bureau.

Le danger qui menace le rangement, c'est la relecture. Remettre ses pas dans d'anciennes filatures avec l'intuition soudaine de nouvelles voies.

Réécrire une phrase, en supprimer une autre que l'on remplace par une troisième et c'est un nouveau manuscrit qui vient rejoindre les précédents.

Assez vite, plus qu'à renoncer. On n'a pas avancé d'un pas. Le désordre s'est simplement accru et déplacé. À quand la nouvelle saison ?

20 h. Je pense à ma mère, lorsqu'elle se faisait belle avant d'aller au théâtre.

Mon père s'impatiait, en bas, dans la voiture.

Peur panique d'être en retard, sans doute, et, surtout, désir que ce soit fini, l'histoire classée, qu'ils soient déjà rentrés.

23 h. Le 191 ne passe plus à cette heure-ci, mais un jeune homme l'attend, le sourire aux lèvres et des fleurs blanches dans les bras.

Dimanche 2 décembre

Rêve. Les enfants meurent d'impatience. Dans les vitrines de Noël, les automates ne bougent plus. Tout reste immobile.

Dimanche. Le marché avant toutes choses. Jamais trop tôt. Certains commerçants répondent présents, dès 4 h 30, 5 h.

10 h. N'exagérons rien. Je ne vais tout de même pas me faire repérer dans la clientèle clairsemée. Par qui ? Je me le demande.

J'ai soigné mon look. Je me suis habillé de couleurs plutôt vives pour ne pas avoir l'air trop vieux.

Un vieux, il faut le savoir, c'est quelqu'un dont il ne viendrait à l'idée de personne qu'il puisse sortir avec des jeunes filles. Voilà tout.

C'est quelqu'un, vous pouvez me croire, qui se noie en silence dans le rire des jeunes filles.

Ça y est, la marchande de légumes m'a aperçu dans la queue et ses yeux font feu sur moi, immobilisé par le jaillissement des éclairs.

Je m'en tire avec deux rougettes, trois poireaux qu'elle raccourcit avec son grand couteau et une livre d'oignons rouges.

« Attention, de ne pas trop pleurer ! » me crie-t-elle quand je tourne les talons.

Le froid est sur toutes les lèvres. Il est un sujet de conversation d'autant plus inépuisable qu'il continue chaque année à nous étonner.

Plus loin, à mon grand étonnement, j'ose demander son prénom à la poissonnière. Elle me fait promettre de le garder rien que pour moi.

Elle se prénomme Marie-Sol.

Chaque fois, je suis sur des charbons ardents. Toujours peur que mon ironie, mes moqueries, me fassent passer pour un fou, voire pour un voyou.

De l'autre côté, là où la foule est la plus dense, à travers le brouhaha, des échos me parviennent de la douce voix de la marchande de légumes.

19 h, visite à l'hôpital. Une débrouillardise se hâte de récupérer *Gala* dans la chambre d'une défunte.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de me lancer dans l'inventaire général des questions mal posées.

Lundi 3 décembre

Rêve. Un ami de Kafka prétend tenir de lui que *La Métamorphose*, c'est de la vie transformée en paroles.

Rêve. Vers minuit, un homme passe dans toutes les maisons, à la façon de l'allumeur de réverbères autrefois, pour y prélever de la chaleur.

Rêve. « Emmène-moi, surtout ne me laisse pas là », c'est tout ce que j'arrive à dire à mon père sur son lit de mort.

9 h, *Malakoff*. Rideau si vite baissé sur l'attrait des jeunes filles à l'arrêt Victor-Hugo.

Encore une fois, je ne récolterai jamais ce que j'ai pourtant semé avec patience, pour ne pas dire avec amour.

Tout se passe comme si une vague géante avait emporté en un tournemain le minuscule théâtre de mon rêve.

Il y a bien quatre jeunes filles qui minaudent sous ma fenêtre, mais je ne les reconnais pas comme mes jeunes filles.

Ce ne sont pas les jeunes filles.

Heureusement, le bus arrive et met un terme au tourbillon des fausses jeunes filles, mues par une force hostile.

9 h 30. En route avec le chien, à charge pour lui de flairer les lueurs mystérieuses, s'il veut bien cesser de trembler de froid.

Une colombe de porcelaine à moitié cassée sur la pelouse pelée d'un pavillon. On ne saurait mieux dire.

En guise de décoration de Noël, de vieilles chemises ont été tendues entre deux lampadaires de la place de la mairie.

Une ambiance de fête à Naples au 18^e siècle ou une guirlande de pendus ?

Le chien tremble toujours de froid. Sortir, pour lui, n'est pas une fête. La plupart de ses sens sont interdits.

Deux jeunes femmes tirent des valises. Je leur fait croire que mon chien les suivrait bien. Ça les fait rire.

J'ajoute : « Moi aussi. » Elles ne rient plus.

10 h, *Gaîté*. On croit entendre : « Venez dîner quand vous voulez. »

Dans le métro, je pense aux pauvres pères qui rabougrissent, épaississent, se ratatinent quand leurs enfants s'élancent, prennent leur envol.

13 h, au bistrot. Le client à la serveuse : « Ce que vous avez au menu, j'en veux pas. »

La serveuse : « Alors, j'vous sers quoi ? » Le client : « C'que j'ai envie de manger. »

13 h 30, rue du Départ. On y revient toujours.

Radio. Je l'ai arpentée bien résolu à aller de surprise en surprise sans que rien d'autre ne me pousse à le faire.

La radio a été ma clef de sauvegarde.

Sauvage s'annonce dans sauvegarde. Attention.

Toujours la même fréquence. Parfois, elles parlent en même temps. Leurs voix sont indissociables.

Un bilan ?

Une vie passée à ne rien dire, de peur d'en dire trop ; à en dire trop, de peur de ne rien dire. Voilà.

18 h, Gaîté. Faire vite.

20 h, lecture à Malakoff entre deux sorties du chien, prétexte à voir des corps, à entendre des voix.

Le livre ouvert sous le visage, impression, en lisant, de souffler sur les lignes et de les éteindre une à une, comme des bougies.

Mardi 4 décembre

Rêve. Cette publicité dans le métro : « Une femme en plus sans déménager ».

Rêve. La calèche s'arrête devant ma porte. Elle porte l'inscription : « Aujourd'hui, c'est mieux qu'hier ».

Rêve. Tout en faisant sauter des crêpes, je dresse la liste des projets voués à l'échec qui sont finalement devenus des succès.

10 h. Mettre toute son énergie, le plus longtemps possible, à éviter de regarder par la fenêtre.

Surtout, pas de rechute. Au moins, pas tout de suite.

S'interdire de trouver du charme à des jeunes filles qui n'ont pas dû faire le lien entre le nom « Victor-Hugo » et l'auteur des *Misérables*.

Se boucher les oreilles si cet arrêt fait son nid criaillant dans ma tête.

Vite sortir le chien. Le laisser m'orienter. Son flair m'inspire confiance. Il va me conduire là où je veux aller. C'est-à-dire près d'elle. Point.

Le chien et moi, nous marchons dans la rue en affectant la désinvolture.

Lui, je ne peux pas parler à sa place, mais moi, j'ai rarement été aussi tendu.

Rien de pire que les parallèles qui, au bout du temps imparti, n'ont pas réussi à se rencontrer.

Et pourtant. Devenir le compagnon de la jeune femme au chien, celui qui l'accompagne au bout du monde. Un rêve.

Si je dresse la liste des femmes qui m'ont touché, la jeune femme au chien vient loin devant la marchande de légumes.

Talonnée, j'en conviens, par la nouvelle opticienne et quelques autres que j'omets de citer pour que la liste ne soit pas trop longue.

Ça déborde. C'est la crue. Je suis en dépassement de tous côtés. Je me raccroche aux 140 signes comme à une bouée.

N'empêche que si j'avais voix au chapitre, je choisirais celle qui saurait le mieux me dire son amour.

Mercredi 5 décembre

Rêve. Quand je quitte la table où je n'arrive pas à écrire, c'est pour me retrouver sur la piste où je suis incapable de danser.

10 h, *Malakoff*. Du jamais vu : la jeune femme au chien attend le 191 sans son chien mais avec une mine de chien battu.

Pas même un petit signe de tête à mon intention.

11 h, *Gaîté*. À Dieu ne plaise.

11 h 30, boxe. Un vieux rendez-vous dont je me suis souvenu au dernier moment. Mais je me suis encore trompé de jour.

14 h. Cette fois, je ne changerai pas d'avis : je vais remplacer la boxe par la radio. Là, tous les coups sont permis.

Radio. On dit encore de tel ou tel qu'il a la voix de son maître. Je crois qu'on serait mieux inspiré de dire qu'il a la voix de sa *mère*.

Il est d'abord très silencieux. La première question à peine posée, il parle sans discontinuer. Impossible de l'arrêter.

« Ne m'interrompez pas tout le temps », me demande cet homme qui ne me laisse pas placer un mot.

« C'est bien ce que je dis », m'interrompt cet autre interlocuteur dont je n'ai pas encore entendu le son de la voix.

À la radio, sourire avec empathie et hocher la tête de temps à autre restent des moteurs de créativité.

Dans l'entretien, le silence en guise de main courante.

Pour beaucoup, à en juger par sa faculté de rendre fou, le silence a l'odeur du sang.

Programme des décennies à venir : écrire un roman qui se lise comme un roman.

Faire un théâtre qui soit le plus éloigné possible du théâtre.

18 h, visite à l'hôpital. Une dame dans le hall : « J'parle toute seule, veuillez m'excuser, monsieur. »

18 h 45, dans l'escalier. La jeune femme au téléphone : « Alors, on se voit pas ce soir ? Mais qui c'est, cette fille dont t'arrêtes pas de parler ? »

19 h 15, *Gaîté*. Vite dit.

19 h 22, *Malakoff*. Homme en furie au téléphone : « Tu ne peux pas me dire ça à moi, je t'aime depuis le début. »

20 h 30. En retard au théâtre : heureusement que mon père ne me voit pas !

Se faire tout petit, atteindre sa place sur la pointe des pieds, s'efforcer d'atténuer le moindre bruit, alors que sur le plateau, il ne se passe rien.

Si j'avais su que le spectacle durait 2 heures 50 sans entracte, j'aurais pensé à éteindre le pot-au-feu.

Jeudi 6 décembre

Rêve. Je cherche la tombe d'un lointain ancêtre. Renseignements pris, le gardien m'indique l'étendue du cimetière et la terre au-delà.

Midi. Départ pour la radio. Le bus pour une fois.

Piéton, vous êtes bloqué au vert. Le bus, lui, est à l'arrêt. Vous courez pour l'attraper, mais il s'en va. Le prochain est dans 12 minutes.

Alors, le métro. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ?

12 minutes plus tard, je suis à Gaîté. Fini mon brin de gaieté.

Une dame à la voix forte à son portable : « Hein, han, hein hein, ah ! Hein hein, han, han han, hein, hein han, han hein, ah !, ah !, ah, NON ! »

Emile-Zola. Un jeune homme en larmes regarde le reflet de son visage dans la vitre du métro.

17 h, retour. Presque les mêmes dans l'autre sens.

17 h 15, Gaîté. Tant bien que mal.

Je m'évade à Pernety.

Rue de l'Ouest, la couturière sourit aux anges, sa tête posée sur une grande table.

Rue Didot, un couple. Il veut lui prendre le bras, elle s'écarte. Nouvelle tentative, c'est encore non. Au troisième essai, elle le gifle.

Malakoff, rue de la Tour. Un vieux monsieur au téléphone : « Je suis bien à l'ambassade de Chine ? Je voudrais les formalités de visa pour Pondichéry... »

Vendredi 7 décembre

Chaque jour, je suis réveillé par la nuit. Cette nuit, c'est la neige qui m'a réveillé.

10 h. La neige à l'arrêt Victor-Hugo du 191. Il ne fait ni jour ni nuit. Rien d'autre à voir que de la torpeur.

Personne, ce matin, n'a envie de promener son chien dans la neige boueuse. Dans les maisons, les chiens eux-mêmes essaient de se faire

oublier.

Qu'importe, j'entraîne le mien, je le porte presque rue Victor-Hugo, et j'attends. La neige et le froid ne gagneront pas la partie.

Nouvelle démonstration de cruauté de la jeune femme au chien qui passe à côté de moi, sans son chien, et en faisant comme si elle ne me voyait pas.

Si j'avais son adresse, je l'inviterais par courrier à consulter la nouvelle opticienne. Elle en a certainement plus besoin que moi.

C'est un homme, l'air patibulaire, qui sort aujourd'hui son chien.

Un individu arrogant qui ne supporte pas de partager le trottoir avec qui que ce soit.

S'il m'adressait la parole, je n'aurais à l'évidence rien à lui dire. Mais pourquoi m'adresserait-il la parole ?

Pour m'indiquer comment gagner les faveurs de la jeune femme au chien, comment atteindre son cœur ?

Mettre à profit les intempéries pour écrire les ravages du temps.

Étrange : j'écris en pleine lumière et lorsque je relis, je ne déchiffre, si je peux le dire ainsi, que de l'ombre sur de la poussière.

Mes livres sont peut-être des messages jamais téléchargés du serveur.

Roman. Un personnage secondaire a tout quitté pour rentrer chez lui ; et, chez lui, tout le monde l'a quitté.

Radio. Quand le rouge vous brûle la gorge, lorsqu'il s'allume.

Les intervieweurs qui font penser à l'ours sur le point de vous plonger dans son miel.

Les intervieweurs qui font penser au vautour en train de ronger une carcasse.

Faire de la radio, c'est d'abord avoir un estomac qui n'est pas en délicatesse avec les couleuvres.

À ses moments perdus, s'amuser à brouiller les données à partir desquelles les carriéristes font leurs calculs.

S'il reste encore du temps, faire le tour de ses ennemis et leur annoncer qu'ils sont vos amis.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de faire des élevages d'eau dans lesquels je mettrai deux gouttes de fiel de bœuf.

Ceux qui vous ont aimé et qui vous ont rayé de leur vie.

Ceux que vous avez aimés et que vous avez rayés de votre vie.

L'un des avantages de l'hiver, c'est qu'on n'est pas obligé d'attendre la nuit pour voir les fenêtres s'allumer.

Samedi 8 décembre

Rêve. Comme nous avons mangé salement, nous n'arrivons pas à voir les photographies.

Rêve. Ma mère me parle comme jamais. J'en suis si heureux que je reste muet. Surtout, ne pas perdre le fil.

L'origine du silence tiendrait à la crainte d'une telle perte, si j'étais entré dans la fiction que nous nous soyons jamais parlé.

L'origine du silence tient plutôt, hélas, au malheur que nous n'avons, à peu de mots près, jamais pu nous parler.

Surtout, l'origine du silence tient probablement au malheur que nous n'ayons jamais pu nous parler du malheur.

De ce malheur à couper le souffle.

Je me demande, avec le temps, de quoi fut fait l'air que nous avons malgré tout respiré.

C'est un air de plateau, sans aucun doute, l'air que respirent les comédiens entre deux rideaux.

Au détail près, ici, qu'il n'y aura pas de loge à rejoindre à la fin pour se démaquiller et remettre sa tenue de ville.

Une fois n'est pas coutume : je relis le deuxième rêve, qui me hante avec la force que tolère parfois le matin.

Et je me demande si cette espèce de sidération dont il est question ne désigne pas aussi l'origine de la parole comme tentative de retrouver le fil.

Le fil, le « cordon », toujours. Facile à dire, mais impossible de ne pas y penser.

Ça ne veut pas dire qu'il suffit de le dire pour retomber sur ses pieds.

Passer son temps, avec ses proches, à parler de ce qu'on voudrait taire et à taire ce dont on voudrait parler.

9 h, *Malakoff*. Même les jeunes filles me lâchent à l'arrêt Victor-Hugo. Si le samedi n'est pas leur jour, il est encore moins le mien.

Je ne m'éloigne pas pour autant de la fenêtre, histoire de m'infliger du tourment.

Ce n'est pas le tourment qui manque de nos jours. Tourment et désarroi échappent à la crise. Valeurs en hausse.

Pas une fête qui ne puisse vous fermer les yeux sur le désespoir du monde.

D'un jour à l'autre, se demander, lorsqu'on fait une chose, quelle est celle qu'on aurait dû faire, à l'exclusion de celle-là.

D'un jour à l'autre, lorsqu'on lit un livre, se demander à quels livres on est en train de renoncer.

D'un jour à l'autre, lorsqu'on interviewe un écrivain, se demander quels écrivains, par la force des choses, on a laissés de côté.

D'un jour à l'autre, se retrouver au trente-sixième dessous sans pouvoir se donner la moindre hauteur.

Passer à côté de tout : la voie royale. Celle qui n'est pas celle-là plutôt qu'une autre.

11 h, *Malakoff*. De ma fenêtre, j'aperçois la jeune femme au chien sur son trente et un.

Pas le temps de m'y intéresser de plus près pour cause de rendez-vous, très attendu celui-là, avec la nouvelle opticienne.

Pour rien au monde je m'y déroberais, car de quelque côté que je prenne la question, j'y vois de moins en moins clair.

Aussitôt arrivé, sans un mot de bienvenue, je suis sommé de déchiffrer des chiffres et des lettres sur un tableau tendu devant moi.

Avec les lettres, j'essaie de construire des mots et n'y arrive pas. Les chiffres ne m'ont jamais rien dit. Pas de commentaire.

Je ne vais pas tout de même pas me soumettre à un jeu artificiel, inventé par la nouvelle opticienne uniquement pour que je ne la regarde pas.

Je prends donc mon courage à deux mains et lui fais l'aveu que je ne peux me résoudre qu'à la regarder, *elle*.

C'est un projet qui rencontre mon désir de chaque instant sans pour autant m'interdire d'avoir besoin de lunettes.

Et pour lui prouver que ma vue baisse, je vais jusqu'à lui demander si elle n'est pas un homme.

« Vous m'avez bien regardée ? » me rétorque-t-elle sur un ton qui n'admet pas la réplique.

Après un temps : « Seuls les enfants veulent des lunettes par caprice. À votre âge, c'est plutôt un signe de sénilité. »

« Vous voyez, nous avons avancé », conclut-elle avec un méchant sourire.

Plus qu'à abandonner la partie sans demander mon reste et à traîner ma déception sur toute la longueur de l'avenue Jean-Jaurès.

Je repars, la tête enfoncée dans les épaules. « Ne me regardez pas comme ça, me lance-t-elle sur le pas de la porte. Revoyons-nous quand vous voudrez. »

Roman noir. Un homme s'est pendu, tôt ce matin, par désespoir d'arriver à réduire son testament à 140 signes.

Dimanche 9 décembre

Rêve. Dans le salon, nous avons tous une bougie à la main. Ma mère s'empresse de les souffler pour que nous ne soyons pas repérés.

Rêve. Un homme me parle. Je l'écoute. Plus je l'écoute, plus je me sens seul.

La première fois qu'on s'avance avec celle qu'on aime sur une piste de danse.

La première fois qu'on s'avance avec celle qu'on aime sur une piste de danse, frappé soudain par l'évidence qu'on ne l'aime plus.

Ce que l'on peut vraiment dire, on ne peut le dire qu'une fois.

« Je t'aime », on ne peut le dire qu'une fois.

Je t'aime.

Je t'aime.

La fin de l'amour commence dès que « je t'aime » franchit les lèvres pour la seconde fois. C'est le commencement de la fin.

Je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je
t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime, je t'aime

Je t'aime en 140 signes mène à un amour tronqué. L'amour nage dans les 140 signes. Le boulevard mène tout droit à une impasse.

Pourtant, la tentation est grande de dire « Je t'aime ». Aussi grande que, pour la guêpe, de piquer.

Ce qui l'aiguillonne, la guêpe, d'ailleurs, c'est peut-être qu'elle n'a même pas l'occasion de s'en repentir par la suite.

La bienheureuse malheureuse.

Mais chut ! Pas un mot. Surtout, pas d'arrêt de mort...

Silence. Je t'aime. Nous nous aimons.

Il faut le crier sur les toits : le silence est le meilleur complice, le seul allié des amants.

10 h 30, marché.

Ne pas rater son entrée dans la vie réelle, le marché, en s'attardant sur le déhanchement aguicheur de la jeune femme au chien.

Ça commence bien : je manque de perdre la face en glissant sur une épiluchure. Une bûche avant Noël.

Du sang goutte de la main du boucher.

On dira ce qu'on voudra, sauf chez Soutine, il ne fait pas bon se retrouver pendu au crochet du boucher.

Une dame à la cantonade : « Mieux vaut acheter de la viande qu'une pâtisserie fine. »

La fleuriste prétend s'appeler Marguerite.

« Je deviens sourde, crie la poissonnière, je ne m'entends même plus hurler ! »

Le charcutier, à en juger par ses ardoises, écrit comme un cochon.

Le visage de la marchande de légumes. Son air de satisfaction, lorsqu'elle me voit attendre mon tour.

Sur la caisse, un exemplaire défraîchi de *L'Éducation sentimentale*.

En attendant notre tour, Sophie Calle me commente avec une érudition sans défauts les 33 variétés de pommes de terre.

Lundi 10 décembre

Rêve. Dans une église, la colère des villageois à mon rencontre. Martine Aubry me recouvre de plâtre pour qu'ils me prennent pour un saint.

Rêve. Je fais mon lit dans le piano de concert de mes grands-parents. Il m'est cependant interdit d'en jouer, à cause de la guerre.

9 h 30, *Malakoff*. À l'arrêt du 191, les jeunes filles n'ont pas l'air de vivre sur la même planète que tous ces gens qui attendent, rétractés en eux-mêmes.

Ce matin, elles s'amuse à faire des bonds de côté comme si elles s'exerçaient à échapper à une explosion.

10 h, *rue Laforest*. « Ils annoncent du froid », répète à chaque passant une dame qui balaie devant sa porte.

10 h 15, *Gaîté*. Je serai le dernier à le dire.

10 h 20, *Duroc*. L'angoisse de la vieille dame au moment d'avoir une place assise. Se mettre à sa place.

Tenir les 140 signes, c'est parfois se noyer dans un verre d'eau.

Ce n'est parfois possible qu'à grand renfort d'effets spéciaux.

Les 140 signes peuvent être une superproduction où chacun d'eux exige des prodiges d'ingéniosité et d'imagination.

140 signes peuvent abriter un théâtre de la grandiloquence.

Du trop-plein peut squatter les 140 signes.

Se le tenir pour dit : pas de pas au-delà des 140 signes.

Au-delà de 140 signes, vous restez cloué sur place, sinon changé en statue de sel.

Vous êtes hors champ, sur le champ.

17 h 30, *rue de Sèvres*. La double peine du fumeur, l'hiver, au bas des immeubles : nuire gravement à sa santé et prendre froid.

Pourquoi ne pas en profiter ? On peut avoir un sapin de Noël, chez Hermès, pour 350 euros.

18 h 45, *Gaîté*. Peut mieux faire.

18 h, *porte de Vanves*. Un tricheur met son vélo dans le métro.

18 h 10, *rue Laforest*. « Ça va se réchauffer », assure la bénévole de la météo, qui balaie toujours devant sa porte.

Depuis demain, aujourd'hui est plus clair. Il n'a plus de raison d'être là. Point.

Depuis demain, les personnages secondaires rasant les murs. Les héros n'en parlons pas.

Personne n'ose briller, faire le malin, rouler des mécaniques, depuis demain.

Il n'y a qu'à la radio, sur le coup de minuit, que le jour peut vivre en bonne entente avec le lendemain.

Et nulle part ailleurs.

C'est le moment ou jamais.

J'en suis acteur et témoin.

Mardi 11 décembre

Rêve. J'avance lourdement dans la neige, aveuglé par la fureur.

Rêve. Les yeux rougis, ma mère se terre dans sa chambre pour que personne ne la voie.

9 h, *Malakoff*. Je fais de petits sauts dans un angle de ma chambre. Rattrapé par la boxe.

En son temps, j'avais enterré plus vite l'haltérophilie. Impression, chaque fois que je soulevais l'haltère, que la mort allait m'emporter.

Donner des coups, les esquiver. Ruser, saisir son opportunité. Provoquer la faute de l'adversaire : tout cela devrait être dans mes cordes.

En fait, je reconnais que, jusqu'à présent, la radio ne m'y a pas préparé. Elle n'a fait que m'apprendre ce qui ne s'apprend pas.

Trop de retard à rattraper ? Je n'ai pas dit mon dernier mot.

10 h 15, *rue Laforest*. « Vous le trouvez comment mon printemps ? » demande à chaque passant la bénévole de la météo en balayant devant sa porte.

10 h 30, *Gaîté*. À nous de voir.

11 h, *boxe*. Encore trompé de jour. KO. J'abandonne pour de bon, cette fois. Pas assez de 140 signes pour donner la mesure de ma rage.

11 h 15, *Réaumur-Sébastopol*. Dans le métro, un jeune homme lit la *Phénoménologie de l'esprit*, un crayon à la main.

12 h, *rue de la Fidélité*. Une inconnue me demande si j'attends quelqu'un.

La rue de la Fidélité débouche sur la rue de Paradis.

12 h 30, *rue Saint-Sauveur*. Pour déjeuner, j'ai le choix entre le « Sans souci » et « Lune de miel ». Ne manque que l'appétit.

13 h, *rue Saint-Denis*. Bien fait d'attendre : je suis tombé sur « La Chine sur la langue ».

Du jamais vu : la queue devant un sex-shop. Renseignements pris, c'est un car de touristes.

14 h. Et me voilà rue de Turbigo où j'ai des souvenirs qui se taillent la part du lion, de temps à autre, dans mes rêves.

Mes grands-parents y avaient, au 45, leur atelier de confection de tricots de luxe pour dames, les tricots Mouren.

C'était le nom de jeune fille de ma grand-mère, prénommée Marguerite, mais surnommée Rose par mon grand-père.

Je l'enviais beaucoup d'avoir son nom en grandes lettres dorées sur son balcon, comme Luis Mariano au fronton du théâtre du Châtelet.

Leur appartement, très vaste, surtout le salon, se trouvait juste à l'étage au-dessous.

Lorsque j'y venais, dans mes jeunes années, j'avais l'impression de vivre l'enfance et l'adolescence de mon père.

Je l'imaginai dans sa chambre, laissée telle qu'il l'avait quittée après ses études. J'essayais vraiment de mettre mes pas dans les siens.

Il ne fallait pas avoir froid aux yeux, car mon père était sans aucun doute l'être le plus mystérieux que j'aie jamais approché.

J'hésite à écrire : *rencontré*. Je pense ne pouvoir faire usage de ce mot que si on le charge de tout le non-dit sur quoi l'amour peut prendre équilibre.

Ses objets fétiches, accumulés au cours des ans, quelques jouets, garnissaient encore sa bibliothèque, vidée de tous les livres.

Il était bien le seul à avoir une bibliothèque dans cette maison qui laissait plutôt une grande place à la peinture.

Des tableaux, acquis par mon grand-père en salle des ventes, de tous formats, étaient accrochés à touche-touche sur la plupart des murs.

La musique était également portée aux nues par mes grands-parents, qui allaient volontiers au café-concert le dimanche, ou écouter des opérettes.

Un piano à queue, dont je fis mon souffre-douleur à une époque, avait trouvé sa place dans le grand salon. Un Pleyel, si je ne me trompe pas.

Dans sa chambre, le bureau de mon père était encore là.

Une rame de papier, un pot rempli de crayons avaient été conservés, longtemps après son départ. Personne n'osait y toucher.

À la sortie de l'adolescence, il avait écrit, seul ou avec un ami de lycée, un certain nombre de pièces de théâtre, brèves pour la plupart.

Quelques-unes ont été publiées dans des revues. Il y exprimait le désarroi de la jeunesse de son époque, l'entre-deux-guerres.

Des jeunes gens devaient vivre les bouleversements qui secouaient le monde à l'âge de la confusion des sentiments.

Lorsque je venais passer la nuit chez mes grands-parents, chaque fois, bien sûr, je demandais à dormir dans la chambre de mon père.

19 h 15, Gaîté. On n'y promènerait pas son chien.

19 h 30, rue Laforest. « Le froid marque un point », annonce la bénévoles de la météo. Ce soir, elle ne balaie pas devant sa porte.

Mercredi 12 décembre

Rêve. Ma sœur est sortie cette nuit. J'attends son retour derrière la porte pour effacer toute trace de baiser sur son visage.

Rêve. En visitant le cimetière, je convoite une tombe qui puisse devenir un théâtre en état de marche.

10 h, Malakoff. À force de sauter comme des folles pour se réchauffer en attendant le 191, les jeunes filles vont se retrouver cul par-dessus tête.

Avec le froid qui gagne, les gens accélèrent nettement le pas. Les voyeurs entrent dans leur morte-saison.

Quand il n'y a pas un chat dehors, c'est qu'il ne fait pas un temps à sortir son chien.

Avec la jeune femme au chien, ce n'est pas encore aujourd'hui que nous concluons un pacte de non-agression.

Heureusement, j'ai d'autres préoccupations. À commencer par le regret d'avoir renoncé à la boxe.

Je me dis que je n'aurais pas dû, en faisant jouer mes muscles sous mon tee-shirt, comme le boucher aiguiser ses couteaux.

Il se peut que le travail du corps favorise le travail des mots, aide, au moins, à les tirer de leur sommeil.

10 h 30, rue Laforest. « Ce sera sec mais froid », annonce la bénévoles de la météo en sortant sa poubelle.

Une chance que je sois passé juste à ce moment-là !

15 h 30, Gaîté. Ajoutée à mes favorites.

16 h, Radio. Trois entretiens ratés. C'est dur de faire ses nuits, les mauvais jours.

L'intervieweur s'expose, c'est vrai, à aller au bout de ses nuits avec, pour tuer le temps, des fantômes.

En enregistrant tout à l'heure, je me suis dit que si ça n'avait tenu qu'à moi, je serais resté silencieux.

Certains interlocuteurs sont comme ces personnes avec qui on parle longuement au téléphone et qui vont disparaître à jamais dès qu'on aura raccroché.

C'est toujours quelque chose d'extérieur, je le constate chaque fois, qui force à parler, c'est-à-dire à faire voler en éclats le for intérieur.

Sur la table du studio, à côté du chronomètre dont je ne me sépare sous aucun prétexte, je devrais placer une boussole pour essayer de ne pas me perdre.

Jamais sûr, c'est vrai, de poser les bonnes questions, d'avoir fait ce qu'il fallait pour que la rencontre puisse avoir lieu.

Les mauvais jours, comme l'agonisant voit défiler son existence, je revis mes interviews du début jusqu'à la fin.

19 h, rue Laforest. « La pire journée, ça sera demain », prévient la bénévole de la météo en rentrant sa poubelle.

Roman. Le jeune homme était si malade d'amour que son cœur n'a pas tenu.

Jeudi 13 décembre

Rêve. Des nuits entières, je parlais d'une voix que je n'étais pas sûr d'avoir jamais entendue.

Rêve. Au moment de mon expulsion, je présente ma carte d'identité. La date de ma mort y figure à la place de celle de ma naissance.

9 h, Malakoff. La voix des jeunes filles, en bas, à l'arrêt du 191, me serre le cœur. J'ai peur pour elles.

Peur des signes d'hostilité, si insidieux, que leur prodigue déjà le monde.

Qu'est-ce qui attend ces jeunes filles qui savent si bien attendre ?

Vont-elles attendre toute leur vie un bus qui ne passera jamais, aucune ligne n'étant prévue pour sortir du périlleux tourbillon de la vie.

Le bus arrive. C'est à celle qui montera la première : une compétition qui n'a pour but que de se donner une nouvelle occasion de rire.

Puis je vois le 191 quitter son arrêt avec l'impression que les jeunes filles sont soudain emportées par une sorte de torrent.

La peur, de nouveau. Oui, j'ai peur.

D'un jour à l'autre, rien n'est plus à sa place.

D'un jour à l'autre, vous n'êtes plus à votre place et tous les regards vous le disent.

D'un jour à l'autre, vos pensées tournent en rond ; vous vous demandez laquelle va s'abattre sur vous, tel un charognard.

D'un jour à l'autre, il n'est plus temps de penser aux issues heureuses.

D'un jour à l'autre, il est trop tard pour miser sur les commencements.

D'un jour à l'autre, vous n'avez plus un seul atout en main.

D'un jour à l'autre, vous savez que lâcher prise n'est plus qu'une question de secondes.

9 h 30, *Malakoff*. Ne sortir son chien qu'en vue d'une rencontre encore plus redoutée que convoitée...

Si je pouvais me débarrasser de ce désir allumé par hasard et qui, si je le laisse faire, va embraser toute ma vie.

Une vie en feu, en deux temps trois mouvements, sans que j'ai le moindre moyen de m'y opposer.

Je ne veux pas sortir, je sors. C'est plus fort que moi. Je crois toujours que je vais m'en sortir.

Le dedans favorise le creusement des galeries à l'intérieur de mon cerveau.

C'est par là que s'infiltrer la poudre amoureuse de l'étincelle.

Rien à faire. Je sors. L'injonction abat sa hache.

9 h 40, *avenue Jean-Jaurès*. La jeune femme au chien doit aimer être détestée. Il y a des gens qui mordent la main de ceux qui la leur tendent.

Je peux rentrer le chien. À peine un bonjour, entre les dents, semblable au chuintement d'un ballon en train de se dégonfler.

9 h 50, *rue Laforest*. « Je ne lis pas dans le marc de café, mais ne vous attendez pas à beaucoup de chaleur », avertit la bénévole de la météo.

10 h, *Gaîté*. À ne pas lire en cas de crachin, quand on a oublié son parapluie.

10 h 13, *Ségur*. Un homme à la posture suffisante : « Le gouvernement ferait mieux de s'attaquer à la misère que de s'en prendre aux banquiers. »

17 h, *Gaîté*. À ne pas lire quand le voiturier a perdu les clefs de la voiture et que vous vous retrouvez dans un métro bondé.

17 h 15, *rue Laforest*. « La nuit en plein jour, on n'arrête pas le progrès », constate la bénévoles de la météo.

Troublée, je remarque qu'elle sort sa poubelle au lieu de la rentrer.

18 h, *rue Victor-Hugo*. Au bout de la rue, la jeune femme au chien. Je ne sais pas où me mettre, car je suis sans chien.

Il me suffit ce soir d'un regard pour découvrir qu'elle n'est pas si jeune que ça.

Horrible détail : des mèches grises dépassent de sa capuche. Je ne suis pas dans un cauchemar. Ce soir, vers 18 h, je les ai vues.

18 h 50, à la Divette de Malakoff. Un couple. L'homme : « Je ne suis pas chaud pour en parler, comme ça dans le froid. »

Un jeune homme au téléphone : « Oui, oui, oui-oui, sans vous connaître, je vous ai reconnu. »

19 h. Le couple sort de la Divette. L'homme : « Je ne suis pas sourd, c'est juste que je n'entends pas. »

Roman. Candidat au suicide, un homme qui n'a pas le cœur solide cherche à tomber amoureux.

Écrire un livre avec ce qu'on garde pour soi et le détruire au fur et à mesure.

Vendredi 14 décembre

Rêve. Ceux qui pouvaient prouver n'avoir jamais commis aucune faute étaient immédiatement conduits vers une destination inconnue.

Rêve. Mon grand père, Isaac, me propose de me léguer sa soutane et sa barbe blanche.

C'est la première fois, sous l'influence d'un rêve, donc, que j'écris le prénom de mon grand-père maternel, Isaac.

Je dois aux recherches de mes filles d'être sorti d'une totale ignorance dans laquelle je suis resté, c'est bien le mot, depuis toujours.

Mon grand-père était un homme seul, d'allure sévère, toujours en noir, portant une barbe blanche.

J'ai dû l'apercevoir une dizaine de fois jusqu'à sa mort en 1946. Je ne l'ai jamais vu sourire.

Nous le fuyions plutôt, les rares fois où il venait à la maison, à cause de sa sévérité, sans doute, et peut-être aussi de sa tristesse.

J'avais envie d'ouvrir toutes les fenêtres de la maison après son départ pour en chasser la tristesse.

Mes filles m'ont appris qu'il avait été ministre du culte à la synagogue de Neuilly pendant la dernière guerre.

On lui avait demandé de remplacer le rabbin titulaire, envoyé en déportation.

Et dans l'exercice de sa mission, il avait fait preuve d'un courage dont le souvenir a été conservé.

Une plaque apposée sur un mur de la synagogue le rappelle, aujourd'hui encore.

Face au trouble dans lequel me laisse son histoire, je ne peux rien dire. Je suis désespéré comme peut l'être un vaisseau.

Je me borne à constater la puissance de l'interdit.

L'interdit, si c'est le mot qui convient, est vite venu à bout, chez moi, de la plus élémentaire des curiosités.

D'un jour à l'autre, votre radio vous est confisquée.

D'un jour à l'autre, les musées, les bibliothèques, mais aussi les jardins vous sont interdits.

D'un jour à l'autre, vous n'avez plus le droit de faire vos courses à l'heure de votre choix.

D'un jour à l'autre, où qu'on soit, on ne parle pas de ça. Même à la synagogue.

D'un jour à l'autre, vous figurez sur la photo de classe avec votre étoile.

D'un jour à l'autre, il ne vous reste plus qu'à avoir de la chance.

Tout ce que vous n'avez pas vécu et qui vous reste dans la tête.

Tout ce que vous avez vécu et qui vous est sorti de la tête.

10 h, *rue Laforest*. « Entre les feuilles mortes et moi, confie la bénévole de la météo, ce n'est pas le grand amour. »

10 h, *Gaîté*. À ne pas lire si on veut que Dieu soit loué.

14 h 15. Un homme au téléphone sortant de l'Institut de France : « En un mot comme en cent, je vous chie sur les dents. »

15 h, *au Bon Marché*. Des jeunes filles adorables font avec un soin fou des paquets cadeaux qui seront détruits, le moment venu, en moins d'une minute.

16 h, *Duroc*. Bien que son visage soit sévèrement amoché, ma voisine proteste passionnément de son amour au téléphone.

16 h 15, *rue Laforest*. « Ce n'est pas aujourd'hui qu'on se fera une place au soleil », ironise la bénévole de la météo.

Samedi 15 décembre

Rêve. Pour améliorer les performances de ma voiture, un ami m'a donné ce conseil : casser un œuf dans le réservoir d'essence.

Rêve. Je suis en plein dans la préparation d'un dictionnaire amoureux des villages inhabités.

Un sourire dans un visage dont, si longtemps après, le regard m'atteint.

Pas quitte avec ce regard, c'est le moins que je puisse dire, avec les mots d'ici.

Pas quitte avec ce sourire. Elle n'avait pas de mots que je puisse mieux entendre que ce sourire.

Même si elle ne m'avait pas reconnu, n'importe où, n'importe quand, grâce à ce sourire, nous nous serions reconnus.

Un sourire qui s'efface dans un visage brûlant, puis seulement chaud, puis de moins en moins chaud et même de plus en plus froid.

Un sourire disparu dans un visage glacial.

Dimanche 16 décembre

Rêve. Sur le plateau de l'Opéra, un rat prend le pied d'une ballerine dans ses dents. Il ne le lâche pas.

Lettre au père Noël : vœu d'un coffre fermant à double tour pour y enfermer mon rêve d'un monde meilleur.

La première fois qu'on voit couler le sang.

La première fois qu'on voit le sang former une mare autour d'un homme.

La première fois qu'on voit deux yeux effrayés, perdus.

La première fois qu'on voit les spasmes d'un corps blessé.

La première fois qu'on entend un homme hurler à pleins poumons, pour ne pas dire à la mort.

La première fois qu'on se pose la question : mais dans quel monde je suis ? est-ce seulement un monde ?

11 h, marché. Le monde du dimanche.

Je me demande pourquoi je fais si obstinément le poireau chez la marchande de légumes, même quand elle n'est pas là.

Sophie Calle ne s'est pas déplacée non plus ce matin. Personne avec qui échanger sur les pommes de terre.

Les dents de la crémière entraperçues dans un sourire. Ça change tout.

« Vous qui savez tout, ironise un client, qu'est-ce qui est plus gros, un œuf de poule ou un œuf de canard ? »

« Un œuf de coq », répond la crémière après un temps de réflexion.

Le poissonnier enveloppe un poulpe visqueux dans un papier et demande à la cliente : « Je vous mets un petit sac ou ça va aller ? »

Surtout, même quand il se fait tard et qu'on ne voit pas grand-chose, ne pas renoncer aux visages.

Lundi 17 décembre

Rêve. Un chien d'avalanche me repère sous des éboulis, mais fait comme s'il ne me voyait pas, par vengeance personnelle.

Rêve. Au studio, mes invités se succèdent. Une fois devant le micro, chacun dit la même chose avec les mêmes mots.

Lettre au père Noël. Compliments d'usage et, en pièce jointe, liste de tout ce qui manque en ce monde.

9 h, *Malakoff*. Rires et chansons à l'arrêt du 191. Les jeunes filles affichent un sentiment de bonheur qu'elles n'éprouvent peut-être pas.

Au milieu de leur exubérance, un jeune homme surgit comme un coup de gomme.

Plus un chant, plus un rire, plus un mot, dès son apparition. La rue plongée dans le noir.

À brûle-pourpoint, l'arrêt Victor-Hugo privé de ses couleurs et de ses lumières ; et les jeunes filles, de leur voix.

Tout personnage de sexe masculin a vocation à créer de la confusion.

Mais toutes ces femmes, aussi, qui circulent dans les rues sans même voir le couteau qu'elles ont dans la main.

10 h 30, *rue Laforest*. J'ai beau arpenter la rue depuis un moment déjà, pas trace de la bénévoles de la météo ce matin.

La poubelle n'est pas sortie.

Pas de nouvelles, ce ne sont pas forcément des bonnes nouvelles.

10 h 45, *Gaîté*. À ne pas lire sans lunettes noires.

11 h. Promenade au cimetière Montparnasse pour me changer les idées.

Les cimetières sont des endroits qui peuvent paraître les plus appropriés pour imaginer la vérité.

Je n'y mets généralement les pieds que lorsque j'y suis contraint sans recours.

J'y suis venu ce matin comme on se force à entrer dans l'eau froide en pensant que le mauvais moment franchi, on nagera dans le bonheur.

L'avant-goût d'une fin de partie. Pour parler comme Samuel Beckett, rencontré plusieurs fois à Denfert-Rochereau.

Fin de partie, en tout cas, sans plus attendre, pour les fleurs fanées. Elles n'ont pas fière allure dans les poubelles du cimetière Montparnasse.

14 h 30, *Gaîté*. Je mets ma main au feu qu'avec Gaîté mes rapports vont encore se détériorer.

14 h 45, *rue Laforest*. Toujours aucune nouvelle de la bénévoles de la météo. Cette fois, il y a anguille sous roche.

Sa voix dans mon oreille. Déjà l'impression de ne pas l'identifier exactement ; de la perdre d'heure en heure.

Déjà l'imprécision de ses phrases dans mon souvenir. Je suis incapable de me les répéter correctement.

Elle l'a dite ou elle ne l'a pas dite ? Chaque phrase devient un mystère.

Impossible de me souvenir, par exemple, si elle m'a dit, un soir ou un matin, en rentrant ou en sortant sa poubelle, ces simples mots :

« Je suis gelée et ça sent l'humidité, vous ne trouvez pas ? »

19 h. Lune de miel au bar Le Fleuri. Lui : « À ce stade, c'est pas un généraliste que tu dois voir, c'est un médecin légiste. »

Tard dans la nuit, je suis sorti dans la rue pour essayer de voir des gens sourire et je n'ai rencontré personne.

Pire : tout ce que je trouvais beau jusque-là, le paysage urbain éclairé par les néons et les guirlandes de Noël, avait complètement disparu.

Mardi 18 décembre

Rêve. Un tout petit enfant pointe sa langue sur la langue d'un chat.

Rêve. Je suis en train de fumer sur la scène du théâtre quand le rideau s'ouvre à l'improviste. Impossible d'écraser le mégot, car je suis pieds nus.

Lettre au père Noël. Vœu d'une caisse si hermétiquement close que la vie qui y serait enfermée ne pourrait s'enfuir.

9 h, *Malakoff*. Du lundi au vendredi, au lieu d'être réveillé par le chant des oiseaux, je le suis par le rire des jeunes filles.

Ce matin, elles s'étranglent littéralement de rire. Jamais vu ça.

Se parlent-elles du jeune homme au regard sévère de l'autre jour, qui les avait pétrifiées de silence ?

Peut-être sont-elles mortes de rire, simplement parce que le bus n'arrive pas...

Pourquoi ne sommes-nous pas dans le même monde, les jeunes filles et moi : elles, en bas, à l'arrêt du bus ; moi, en haut, derrière ma fenêtre ?

10 h, *rue Laforest*. Attraction et répulsion pour cette rue où je sens la mainmise de l'impossible.

Désir de savoir. Peur d'entendre ce que je crois savoir.

Plus que des murs à raser, le cœur battant.

Une rue devenue un mauvais moment à passer jusqu'à la perpendiculaire, la rue Ledru-Rollin.

Encore puis-je arriver à cette perpendiculaire et retrouver le cours de la vie.

10 h 15, *Gaîté*. Cinq lettres.

10 h 30, *rue de Tournon*. L'ours en cage essaie de retrouver le temps où il disait avoir vécu le quart de sa vie.

Comme il n'y arrive pas, il s'efforce, sans perdre une minute, de retrouver le temps où il disait avoir vécu la moitié de sa vie.

Comme il n'y arrive toujours pas, il se rabat sur le temps, forcément plus proche, où il disait avoir vécu les trois quarts de sa vie.

Il cherche, il cherche, il s'inquiète de rester sans réponse, comme si ces jours qu'il croyait plus proches étaient déjà bien lointains.

Mais rien à faire. L'ours en cage, rue de Tournon, n'arrive pas davantage à se rappeler ce temps où il disait avoir déjà vécu les trois quarts de sa vie.

Peut-être ses yeux se sont-ils fermés sur le dernier quart.

Peut-être ces jours sont-ils passés trop vite pour qu'il se les rappelle.

En attendant, il n'ose pas pousser plus loin ses investigations.

18 h, Gaîté. La vraie vie est absente, la fausse ne s'en tient plus de joie.

18 h 04, Pernety. Une femme à sa voisine : « Perds pas ton temps à écouter la radio. »

18 h 15, rue Laforest. Le devant de la porte de la bénévoles de la météo a besoin d'un sérieux coup de balai.

18 h 30. Plutôt voir le manège illuminé tourner dans le square que de se disperser dans le vain espoir de croiser la jeune femme au chien.

Avec ou sans chien.

D'un jour à l'autre, vivre sans lumière dans une cave à charbon pour faire mentir un danger de mort.

D'un jour à l'autre, ne plus croire en sa chance.

D'un jour à l'autre, ne plus pouvoir rien donner à personne.

D'un jour à l'autre, supprimer au lieu d'ajouter.

D'un jour à l'autre, ne rien devoir aux tempêtes, en matière de dévastations.

D'un jour à l'autre, se demander à quoi ressemble le visage d'un homme.

D'un jour à l'autre, se demander depuis combien de temps on n'a pas vu un homme en vie.

Mercredi 19 décembre

Rêve. Sur les photos prises par un ami, j'apparais avec un profil inconnu.

Rêve. Pour rentrer chez moi, je dois franchir un mur de fleurs qui se multiplient à un rythme tel que l'accès deviendra vite impossible.

9 h, *Malakoff*. Au théâtre, la chose la plus terrible qui puisse arriver, c'est que le spectacle soit interrompu et ne reprenne pas.

Rideau baissé avant le dénouement. À moins que le dénouement soit cette impression d'inachevé.

C'est ce qui se produit, ce matin, avenue Pierre-Larousse. Pas une jeune fille n'attend à l'arrêt Victor-Hugo.

Les voilà toutes volatilisées.

Plus qu'à aller débusquer des images gravées dans ma mémoire et surtout le son de leur rire, lorsqu'il se déchaîne pour un oui pour un non.

Le jeune homme blond au regard sévère, aperçu ici il y a quelques jours, n'est peut-être pas pour rien dans leur disparition.

Il fait peur, à la façon d'un être venu d'ailleurs et qui ne serait pas tourné vers nous.

Mine de rien, il a rompu l'équilibre fragile de l'arrêt Victor-Hugo. Aux jeunes filles, en faisant les cent pas, il a donné des frayeurs.

Je le soupçonne d'essayer à présent de les éloigner pour asseoir son ambition de monter en puissance dans le récit.

15 h, *avenue Jean-Jaurès*. Trompé par l'absence du chien, je confonds la nouvelle opticienne et la jeune femme au chien.

« L'erreur est humaine, en conclut la nouvelle opticienne. Ça ne signifie en aucune façon que vous avez besoin de lunettes. »

16 h, *Radio*. Le « rouge » rend toujours la respiration difficile. Comme après l'effort. Sauf que, là, l'effort nous attend.

Rouge. Depuis le temps, le cœur pilonne encore la poitrine.

J'ignore si j'entends ses battements ou ce que me dit mon interlocuteur.

Avec le temps – mais le temps presse, de plus en plus compté – je finirai peut-être par entendre les paroles.

Mission urgente – quel que soit le bruit de fond du cœur : écouter. Quitte à laisser entendre qu'on est en train de parler.

Ma préférence, toujours, pour ceux qui ont de la difficulté à parler.

Ma préférence, en somme, pour ceux qui semblent avoir une blessure à la bouche, porte-parole d'une blessure plus enfouie.

« Qu'est-ce que je disais, déjà ? Je ne trouve plus mes mots ? »

« Qu'est-ce que je disais déjà ? J'ai perdu le fil. »

Jeudi 20 décembre

On annonce la fin du monde pour demain, et je n'ai toujours pas parlé à la jeune femme au chien.

On annonce la fin du monde pour demain et la nouvelle opticienne n'est pas revenue sur son refus de me vendre des lunettes.

On annonce la fin du monde pour demain et je n'entendrai pas l'acteur du muet pousser son premier cri.

On annonce la fin du monde pour demain et ce ne sont pas les pissenlits de la marchande de légumes que je mangerai par la racine.

On annonce la fin du monde pour demain et je reste sans nouvelles de la bénévole de la météo.

On annonce la fin du monde pour demain et les jeunes filles semblent avoir déserté l'arrêt du 191.

On annonce la fin du monde pour demain et Paul Claudel en sera dispensé.

On annonce la fin du monde pour demain et le jeune homme blond aux cheveux courts et au regard sévère a toujours le visage fermé.

On annonce la fin du monde pour demain alors qu'elle a déjà eu lieu depuis longtemps.

Midi, Malakoff. Le manège du square démonté et embarqué dans un camion. C'est peut-être ça la fin du monde.

12 h 15, Gaîté. Hors champ.

12 h 20, Duroc. Un couple d'amoureux, très amoureux, aveugles. Qu'est-ce que ça serait s'ils se voyaient ?

14 h, Radio. Ceux qui laissent leur porte ouverte et regardent les gens passer.

17 h, *Gaîté*. Un air de déjà vu.

17 h 05, *Plaisance*. Etre seul dans un métro bondé.

Et chaque fois, je pense à ceux qui tout d'un coup ne peuvent plus mettre un pied devant l'autre, vacillent, se trouvent mal.

Je pense à Alain Crombecque mourant seul dans le métro.

Ce que je dis est vrai au moment où je le dis. Après, ça ne dépend plus de moi.

Roman. Sans avoir l'air d'y toucher, jour après jour, un homme réduit en toutes choses la teneur en vérité.

Roman. Les années ont passé. Sa vie ressemble à une table non desservie où s'entasse la vaisselle sale.

Vendredi 21 décembre

Rêve. J'essaie en vain de joindre le service de presse du Louvre pour savoir s'il est possible d'interviewer le saint Sébastien de Mantegna.

D'un jour à l'autre, on a beau regarder, on ne voit plus rien.

Surprise en ouvrant ma fenêtre : à se fier aux apparences, le monde est toujours là.

J'avais la certitude hier que la fin du monde s'accompagnerait d'une absence de lendemain.

Que le jour s'arrêterait net, comme lorsqu'on coupe au montage. Coupez ! Et le tournage s'arrête. Le monde cesse de tourner.

On basculerait vers le passé, le fossé se creuserait avec le lendemain, jusqu'à ce que le jour s'y précipite.

Nous serions à proprement parler sans lendemain.

La nuit refuserait la main tendue par le jour.

Seuls subsistent ce matin quelques signes de ce qu'aurait pu être la fin du monde si l'événement avait eu lieu.

Par exemple, la *nudité* de l'arrêt Victor-Hugo du 191.

Une sorte de nu intégral.

Comme le squelette d'un animal tel qu'on peut en observer au Muséum d'histoire naturelle.

La nudité, ici, résulte de la désaffection des jeunes filles. Pas l'ombre d'une jeune fille.

À quoi ça rime, tout ça ? Qu'est-ce que ça cache, tant de nudité ?

Et quel est le rôle de ce jeune homme blond aux cheveux courts et au regard sévère, le visage fermé dans ses rêveries ?

9 h, *Malakoff*. Avenue Pierre-Larousse, je marche dans le nouveau monde.

J'évite l'avenue Jean-Jaurès pour ne pas apercevoir la nouvelle opticienne ; je préfère prendre, plus loin, la rue Edgar-Quinet.

Tout ce détour, en fait, pour ne pas risquer de croiser la jeune femme au chien, avec ou sans chien. Moins je la vois, mieux je me porte.

Et surtout, pour éviter la rue Laforest et ses mauvais présages, telle la disparition de la bénévoles de la météo, toujours inexpliquée.

Enfin, je rejoins le boulevard Charles-de-Gaulle où se trouve la station Malakoff-plateau de Vanves, l'un des hauts lieux de la ligne 13 du métro.

Ma ligne. Celle qu'on peut prendre les yeux fermés grâce à ses annonces audio.

9 h 20, *Gaîté*. L'œuvre au noir.

9 h 40, *Mabillon*. La jeune femme qui ouvre la porte a de bien vilaines mains pour un si joli visage.

Rue de Seine, au téléphone, en se regardant dans la vitrine du pâtissier : « Excuse-moi, je me mets à genoux, excuse-moi... »

Roman. Avant de nous perdre de vue, nous avons été des amis, des amants, des fiancés, des époux...

D'un jour à l'autre, on a beau aimer, plus personne ne vous aime.

Roman. Quand je commence un roman, c'est comme si je prenais un taxi sans savoir si je pourrai payer la course.

Radio. Les bruits de pages sont sur des fréquences aiguës.

D'un jour à l'autre, on a beau écouter, on n'entend plus rien.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de me replier dans une chambre sous les toits où je ne m'alimenterai plus que de bouillon de poule.

Samedi 22 décembre

Rêve. En pleine nuit, des hurlements de loups qui se rapprochent et font de moi une bête traquée.

Rêve. Mon lit est un trou creusé par des animaux dans la forêt. Je n'ai pas le choix de mes positions.

9 h, *Malakoff*. Aller, comme chaque jour, chercher son journal et être toisé d'un regard mauvais par la jeune femme au chien.

Pourquoi me faut-il la croiser chaque fois que je ne veux pas la voir et ne pas la voir chaque fois que je veux la croiser ?

Croiser est le mot. Sur elle, je sens que je vais devoir bientôt faire une croix.

Je serai, à proprement parler, passé à côté d'elle.

Jusqu'à présent, nos instants, si l'on peut dire, partagés se limitent à des regards qui ne se rencontrent pas.

Peut-être, d'ailleurs, a-t-elle surgi dans mon histoire pour être cela, à côté de qui (ou de quoi), toujours, on ne fait que passer.

L'un et l'autre, alors, nous serions faits pour nous entendre, puisque moi aussi je m'en tiens souvent à ce rôle : passer à côté.

9 h 15. La jeune femme au chien s'épuise en arrogance depuis qu'elle a récupéré son chien.

Pourquoi diable ne pas cesser, comme le diable, de sortir de ma boîte par folie de vouloir lui parler ?

Moins j'ai de raisons de lui parler, plus je le désire, et plus le silence me revient comme un boomerang.

Le jour où j'arriverai enfin à lui parler, ce sera sans doute avec les lèvres en sang.

De toute façon, dès que je me décide à parler, je me retrouve à mille lieues de ce que je veux dire, incapable de retomber sur mes pieds.

Seules les histoires d'amour non désirées valent la peine d'être vécues. Exemples : Odette et Swann ; la jeune femme au chien et moi.

Lettre au père Noël. Vœu d'une tenue de combat, avec short, bustier et peignoir, en vue d'être incité à reprendre la boxe.

18 h, rue Madame. Les ongles rongés de la violoncelliste.

Un peu plus loin, presque au croisement de la rue de Vaugirard, je me demande ce que les manucures lisent dans les ongles.

18 h 15, rue d'Assas. « Je l'ai perdu(e) en marchant », dit la femme très intense au téléphone. Qu'est-ce que ça pouvait être ?

La première femme que cet ami a aimée lui répétait chaque jour qu'elle n'aimerait jamais aucun homme et surtout pas lui.

Il se souvient que dès qu'il voulait l'embrasser, elle regardait sa montre et lui disait que ce n'était pas le moment.

Pour se rassurer, par la suite, il dressait chaque soir la liste de ses atouts ; pour autant, il n'a jamais trouvé la clef de son infortune.

Sur le point de m'endormir, moi qui ne suis jamais sûr de rien, il m'est apparu clairement qu'il valait mieux perdre la vie que d'être mis à mort.

Dimanche 23 décembre

Rêve. Des journées entières dans les gares sans savoir ce que j'y fais et si même je voudrais prendre un train pour quelque destination que ce soit.

Rêve. Au réveil, tous les tweets racontant mes rêves dépassent les 140 signes. Je me rassure en pensant aux alexandrins de 13 pieds.

9 h, Malakoff. Toute promeneuse de chien me fait battre le cœur.

Un mot d'elle et je capitule sans conditions.

Je m'imagine la serrant dans mes bras comme lorsque les amants se quittent dans une gare ou un aéroport.

11 h, marché. Avec ses guirlandes et autres décorations de Noël, le marché n'est plus le marché. On se croirait dans une kermesse.

Avec son bonnet de père Noël sur la tête, la marchande de légumes n'est pas un cadeau. D'ailleurs, elle fait la tête.

Les légumes ont des airs de mal-aimés.

« Nous sommes six, vous me donnez un morceau pour quatre ? » demande la dame au boucher peu amène.

Et dire que je n'avais pas encore remarqué le sourire de la jeune Marocaine, marchande de primeurs...

Mon marché pour un tel sourire...

« Bon Noël à vous et à votre famille », me souhaite-t-elle en me regardant passer. Ça ne m'encourage pas forcément.

Lundi 24 décembre

Rêve. Dîner avec un vieil ami, sa dernière conquête et l'amant de celle-ci. Je suis le spectateur des humiliations subies par mon ami.

Rêve. Autour du sapin, les cadeaux ne sont que des boîtes vides magnifiquement enveloppées. J'appelle cela des cadeaux utiles.

Roman vrai. L'un des rares 24 décembre dont je me souviens. À des années-lumière du sapin de 2012. Dans un froid plus que glacial.

Dans sa chambre de bonne, une jeune femme, à qui personne, dans l'immeuble, n'adressait jamais la parole, voulut faire reculer le froid.

Elle fit un feu de cagettes ramassées au marché. Un petit feu dans une poubelle. Plus de fumée que de feu.

Mais la fumée commença à se répandre dans l'escalier.

Incommodés, les locataires, les vrais, ceux qui ne sous-louaient pas une chambre de bonne, se concertèrent.

Sans plus attendre, ils décidèrent d'appeler la police.

Pour avoir sans doute un peu plus chaud encore, la jeune femme dansait sur place quand la police est arrivée.

La danse aggrava son cas. Les policiers y virent un signe manifeste de ce qu'ils appelèrent sa folie.

Pas de bonne étoile, donc, pour la danseuse frigorifiée de ce 24 décembre.

Tous ceux qui ne lui avaient jamais adressé la parole n'entendirent plus jamais parler d'elle.

Mardi 25 décembre

Rêve. Pris par ma lecture, j'ai oublié que je conduisais la voiture.

Rêve. Si le temps le permet, le bateau qui doit m'emmener loin d'ici s'arrêtera sous les arcades de la rue de Rivoli.

Prendre la route au lever du jour et ne plus rien savoir du jour.

Mais je n'ai pas le cœur à abandonner mes personnages.

Si seulement je pouvais les mettre dans le coffre de la voiture et me déplacer avec eux comme un marionnettiste...

Quand clignent les guirlandes lumineuses qui décorent le sapin, nous sommes dans une nuit de juin pleine de lucioles.

Ceux qui ont toujours l'air en furie, même les bras chargés de cadeaux.

Conte de Noël. Pas un cadeau au pied du sapin. Mais l'un et l'autre, les deux amoureux, se disent en même temps : « Je te donne mon amour. »

Mercredi 26 décembre

Rêve. Un texte de 18 pages à envoyer sur-le-champ. Mon embarras vient d'une note en bas de page de 80 pages, qui ne trouve pas sa place.

Choix de partir, finalement, à Loix-en-Ré. De brûler, le regard tendu vers la mer, les derniers jours de l'année.

Je me donne néanmoins le beau rôle en faisant passer l'abandon cruel de mes personnages pour une forme de délicatesse.

Je leur laisserais quartier libre, en somme. À charge pour eux de me raconter à mon retour ce qui les aura étoffés.

10 h, *Loix-en-Ré*. Je crois rêver : tout recommence. En ouvrant ma porte ce matin, je tombe sur une promeneuse et son chien.

Elle me demande son chemin, alors que je sais à peine où je suis.

Cette façon que j'ai de n'être jamais à ma place et chez moi partout. D'être toujours dans la solitude et jamais seul.

Toujours dans un silence déchiré de récits.

En attendant, devant le silence que je lui adresse, la promeneuse rétaise esquisse de lents pas de danse qui me font baisser les yeux.

Jeudi 27 décembre

Rêve. Mon grand-père, Isaac, se réveille de chez les morts pour me rejoindre au dernier étage de la tour Eiffel où je dois le photographier.

Les dames des villages de l'île de Ré n'iraient jamais chez le poissonnier sans être passées au préalable chez le coiffeur.

Les dames des villages de l'île de Ré sont prêtes à faire des détours pour ne pas risquer d'être vues par leurs amies avec, dans leur sac, des poireaux.

Les chiens des dames des villages de l'île de Ré pourraient dormir sans dommage à vos côtés sous vos draps.

Les colliers aux plaques dorées des chiens des dames des villages de l'île de Ré sont de petites vitrines ambulantes de chez Hermès.

« Doux Jésus, s'écrie cette pauvre dame d'un village de l'île de Ré, j'ai oublié mes couverts à dessert. »

Vendredi 28 décembre

Rêve. Dans le studio, un écrivain que j'interviewe me mitraille de mots, toujours les mêmes, d'une langue inconnue.

À Loix-en-Ré, un vrai changement d'air.

Contrairement à la jeune femme au chien de Malakoff, la promeneuse rétaise a la langue bien pendue.

Signe particulier : à la fin de chaque phrase, elle passe lentement sa langue sur ses lèvres.

« Nous ne manquons pas de courage, murmure-t-elle, tout près de mon visage. Sortir son chien avec un tel vent ! »

Et elle passe lentement sa langue sur ses lèvres.

Samedi 29 décembre

Rêve. Dans le train qui s'éloigne de notre destination, je n'arrive pas à sauver toute cette famille.

Rêve. Chez Ikéa, je choisis des meubles pour ma dernière demeure. « Nous n'avons rien en ossements », plaisante la vendeuse. Ça ne m'amuse pas.

9 h, *Loix-en-Ré*. Impossible de faire un pas dehors sans rencontrer la promeneuse rétaise, toujours avec son chien.

« Dommage, me dit-elle, de ne se voir qu'en coup de vent. Ce vent, repoussons-le, une fois pour toutes, de nos mains. »

« Je vous ai reconnu tout de suite, insiste-t-elle, nous avons dîné côte à côte, il y a deux ans, chez le baron Seillière. »

« Ne me regardez pas, m'ordonne-t-elle un peu plus tard, je suis ébouriffée comme un éboueur. »

Midi. C'est aujourd'hui le grand concours de soupe. « La soupe populaire », plaisante la promeneuse rétaise.

Dimanche 30 décembre

Rêve. À la suite d'une erreur de la réception, un dortoir nous est réservé pour notre lune de miel à Venise. Nous sommes 14. En 7 lits de 2 personnes.

9 h, *Loix-en-Ré*. « On rêve, s'exclame la promeneuse rétaise. Ils ne sont même pas fichus de vendre des couteaux à huîtres chez Hermès ! »

Accélérer le pas, rouler, filer vers le continent, vers une ville sans ciel où les promeneuses de chiens ne parlent pas.

« Dieu du ciel, conclut la promeneuse rétaise en me voyant m'éloigner, ce sont toujours les meilleurs qui partent les premiers. »

Lundi 31 décembre

Rêve. Pour ses 70 ans, un ami expose *Le Printemps*, une suite de 70 peintures évoquant les 70 printemps qu'il a vécus.

Rêve. Des heures chez Marguerite Duras qui a renoncé à écrire. La tension monte. Elle veut que je l'interviewe. Je veux qu'elle écrive.

9 h, Malakoff.

Pouvoir se dire, je rentre chez moi, c'est là que je vis, que je retrouve les êtres et les choses que j'aime.

C'est là qu'est la vie que je me suis choisie, où j'ai le sentiment d'être en accord avec moi-même.

Reprendre pied dans le décor de sa vie pour vivre la suite de l'histoire que l'entracte a interrompue sous prétexte de changement d'air.

Revenir, faire un pas en arrière pour aller de l'avant. Faire un pas en arrière pour que cesse le délire et que recule la nostalgie.

Après une si brève absence, c'est déjà la panique.

Je ne retrouve plus les surnoms de ces personnages secondaires que je n'ai pas pris la peine de nommer.

« Personnages secondaires » : façon de parler. Chacun peut, bien entendu, basculer vers l'héroïsme.

Quels sont ceux que j'ai plus ou moins abandonnés, sinon fait disparaître par lassitude, quand ce n'est pas par oubli pur et simple ?

Quels sont ceux que j'ai eu un jour l'idée d'inventer sans jamais mener mon projet à bien ?

Et sans trop me rappeler s'ils apparaissaient ou n'apparaissaient pas, en fin de compte, à un moment ou à un autre du récit.

Qui fait quoi dans cette histoire ? Les jours passent et il faut bien que les pages tournent.

Ce n'est pas une raison pour tout se permettre. Auteur ou non, on ne peut pas faire n'importe quoi.

Se retrouver dans un jeu, par exemple, dont on invente et modifie les règles au gré de son humeur et des circonstances.

Ce ne sont pas quelques jours à Loix qui me feront prendre toute loi pardessus la jambe.

Résolution du nouvel an : ne plus lancer sur le fil des personnages aussitôt abandonnés à leur sort d'oubliés.

Résolution du nouvel an : cesser de jouer au jeu de l'oie avec des personnages peu pressés d'arriver à la dernière case et qui ignorent qui lance les dés.

9 h 30. Mon absence est passée inaperçue. Non seulement je ne suis pas retrouvé à bras ouverts, mais personne ne fait attention à moi.

Pour la jeune femme au chien, rencontrée sans son chien chez le marchand de journaux, pas d'émotion perceptible.

Revoir soudain quelqu'un qui a disparu pendant plusieurs jours sans donner de nouvelles : pas de quoi fouetter un chat.

Une nouvelle fois, je suis resté moi aussi silencieux et, à présent, je m'en mords les doigts, pour ne pas dire que j'en suis tout retourné.

J'aurais pu au moins lui dire un mot, faire de l'humour, lancer quelque chose comme un défi qui l'aurait peut-être un peu motivée.

Le chien, de ce point de vue, aurait pu être très utile, n'était l'habitude qu'elle a prise de sortir de plus en plus sans en être accompagnée.

Je craignais de mettre une pression qui me priverait ensuite de toute chance de sortir du mauvais pas dans lequel je suis embourbé.

Je redoutais aussi de trahir mon embarras en rougissant comme un coq.

Ça m'arrive parfois et je conviens que ce n'est pas la meilleure façon de se placer en position de force.

Je me suis donc contenté d'incliner à peine la tête, la mâchoire contractée. Même les sept lettres de bonjour ne sont pas sorties de ma bouche.

31 décembre. Encore une année bouclée.

Combien de fois pourrai-je encore me dire : encore une année bouclée ?

Combien de fois pourrai-je encore passer par la case départ sans passer par l'hôpital, la maison de retraite, le cimetière ?

Combien de fois pourrai-je encore ne pas me laisser vaincre par la détresse et le désarroi ?

Combien de fois pourrai-je encore me dire : je vais tenter le coup ?

Combien de fois pourrai-je encore rester celui que je suis ?

OceanofPDF.com

JANVIER

OceanofPDF.com

Mardi 1^{er} janvier

Rêve. Je demande à ma réalisatrice l'indicatif le plus triste possible. Elle ne me promet rien. « Rien n'est jamais assez triste », me dit-elle.

9 h, *Malakoff*. Dehors avant tout le monde. C'est mon jour. Le seul jour de l'année où il est permis d'embrasser quelqu'un sans risquer la prison pour viol.

Ce quelqu'un, pour moi, est quelqu'une.

À moi, la jeune femme au chien. Oui, si je la croise, promis juré, je n'en fais qu'une bouchée.

Justement, un chien sort. Ou plutôt, un chien sort sa maîtresse, celle que je ne nommerai pas pour l'avoir déjà trop nommée.

Je lui montre que je voudrais lui parler. Elle ne me regarde pas. Juste lui souhaiter une bonne année. Elle ne m'écoute pas.

Une grande bouche rouge lui tient lieu de visage.

D'un jour à l'autre, se rendre à l'évidence qu'il y a de moins en moins de personnes à qui souhaiter une bonne année.

D'un jour à l'autre, s'estimer heureux de pouvoir une nouvelle fois passer d'une année à l'autre.

D'un jour à l'autre, ne plus pouvoir se dire que tout va continuer comme avant.

D'un jour à l'autre, constater que tout est de plus en plus serré.

D'un jour à l'autre, se demander si on pourra longtemps encore garder le rythme.

Mercredi 2 janvier

Rêve. J'arrive au studio très en avance. Mon invité, un poète de Macao, est déjà là. Il ne lève pas les yeux de son journal pour me saluer.

Rêve. Achat d'un terrain proche de l'aéroport. Me gêne pourtant la silhouette de bois rappelant qu'à cet endroit un accident a fait un mort.

9 h, *Malakoff*. À peine les fêtes terminées, les sapins, dévêtus de leurs costumes d'apparat, gisent sur les trottoirs dans les pisses de chiens.

L'un de ces conifères déchus attend la benne à ordures devant l'arrêt Victor-Hugo, côté restaurant chinois.

L'arrêt du 191 n'est pas encore envahi de mauvaises herbes et d'orties, mais c'est tout comme, depuis que les jeunes filles sont allées se mettre au vert.

En réalité, son abandon fait peine à voir. Et on hésite sur ce qui est le plus triste : l'arrêt sans jeunes filles ou le sapin sans décorations de Noël.

Il est loin le temps où l'arrêt était un monde à lui seul...

Aujourd'hui, on peut le dire, ça sent le sapin, avenue Pierre-Larousse.

Je veux dire : *la mort*. Ça sent la mort.

Mais quelle mort faut-il pressentir ou regretter ? Celle de la bénévoles de la météo, un peu plus bas, rue Laforest ?

À supposer qu'elle soit bien morte de sa belle mort, inexpliquée, et non pas qu'elle ait tout bonnement posé quelques jours de repos.

Les deux, du reste, se confondent peut-être. Ce serait cette histoire de « repos éternel ».

Toujours est-il que l'absence d'explications ne rend pas pour autant la mort moins réelle.

Vite, alors, un doigt sur la bouche. La mort, chacun l'a pour soi seul.

Jeudi 3 janvier

Rêve. Au réveil, le monde est encore là, mais la couleur de la lumière a changé. Et ça change tout.

Rêve. Impossible de faire le récit de mon livre. Manquent des détails minimes, sans lesquels je suis privé de la cohérence générale.

À quoi ça rime, tout ça ? À quoi se raccrocher ? On suspend sa vie à ces questions jusqu'au jour où on perd jusqu'à l'idée de se les poser.

Ça ne rime à rien, justement, de se poser toujours les mêmes questions, sans apporter de réponses à quoi se raccrocher.

Se laisser porter par le courant, alors, pourquoi pas, malgré quelques flottements passagers, et même des épisodes de dérive.

Laisser tomber la dérive avec les questions. L'ordre règne. Nul n'y échappe.

D'ailleurs, tout baigne et je suis sur un petit nuage. Je virevolte de bas en haut et de haut en bas, je passe du ralenti à l'accélération de la fureur.

Un peu de boxe et beaucoup de danse, voilà ma méthode.

Pour le reste, je m'inspire du perroquet. J'écoute la langue et me contente de répéter, que je le comprenne ou pas, tout ce qu'elle me dit.

9 h, *Malakoff*. Le jeune homme blond aux cheveux courts et au regard sévère, à l'arrêt du 191, le col de son manteau relevé et serré contre la gorge.

Étrange, d'avoir pris ce col pour un couteau et de s'être attendu à voir couler le sang.

Ce n'est qu'avec le temps que certains personnages secondaires se révèlent vraiment, se décident à endosser leur rôle.

Parfois, par un excès inattendu de violence qui les ouvre comme des fleurs.

S'ils doivent disparaître, en tout cas, ce n'est pas au romancier de se charger de la sale besogne.

Qu'il soit violoniste, le jeune homme blond ne le crie pas sur les toits. Vous le saviez ?

Raison de plus pour ne pas le tuer. On ne se sépare pas d'un homme qui a des centaines d'heures de violon dans les doigts.

Avec lui, j'irai plutôt jusqu'au bout de l'itinéraire, changements compris. Et je tenterai de voir le monde nu, que cache son regard sévère.

Ce jeudi 3 janvier, j'indique par un tweet la présence de la jeune femme au chien dans mes parages.

Elle s'arrête devant chez moi et glisse quelque chose sous ma porte.

C'est sa carte. J'y lis : Alexandra Web, psychanalyste. Suivent l'adresse et le téléphone, évidemment indéchiffrables.

Ce soir, je ne retrouve plus l'étincelle. Disons que je reste un pas en arrière. Je crois préférer continuer de vivre dans le sillage de ce personnage sans savoir qui il est.

Vendredi 4 janvier

Rêve. Ma maison est traversée par un chemin sinueux planté de violettes et gardé par des soldats en armes.

Rêve. Quand j'aurai ajouté le litre manquant, le théâtre sera prêt à couler.

7 h, *Malakoff*. Le 4 janvier, à 7 h, cherchant sans doute à observer le recul de la nuit, guettant des signes, je suis surpris par une « apparition ».

Dans un tweet lancé du tout petit jour hivernal, je prétends voir Alexandra Web rentrer chez elle, sans son chien, et en titubant.

J'ignore quelle mouche m'a piqué, car, jusqu'à nouvel ordre, je ne sais pas où habite Alexandra Web, ni même si Alexandra Web il y a.

J'ai été trop loin. C'est évident. Ça saute aux yeux. Heureusement que les tweets peuvent bousculer le présent.

Donc, je retire tout ce que je voulais dire sans l'avoir vraiment dit. Faites comme si vous n'aviez rien lu les 3 et 4 janvier. J'efface.

Avec ou sans chien, Alexandra Web est une tache. Voilà tout. J'ai bien dit : une tache. Rien d'autre. Et ce n'est pas rien.

Une masse de couleurs apparemment sans liaisons, sans harmonie, par exemple. Il y a de quoi faire.

Ou peut-être une partie obscure qu'on remarque si on se donne les moyens ou seulement le désir de l'observer de très près.

Ça se complique.

Elle ne doit pas sortir de son rôle de tache, en tout cas. Et j'irais plutôt dans le sens de la couleur.

Une tache de couleur chargée ni plus ni moins d'impulser une vague tension à la grisaille.

À l'heure où j'écris, la jeune femme au chien, séparée de son chien, se cramponne à l'arrêt Victor-Hugo du 191, secouée d'un rire inextinguible.

C'est une tache qui tourbillonne, de la couleur qui se balance dans la grisaille. Des coulures de couleur en tous sens.

Et les balancements de la couleur s'agitent, se répandent, ne disparaissent pas derrière mes paupières closes.

Samedi 5 janvier

Rêve. Des philosophes me consultent pour que je leur suggère des réponses aux questions qui les laissent cois.

En me réveillant, j'ai pensé à ma mère. Enfant, c'était plutôt en m'endormant qu'elle occupait mes pensées.

J'ai pensé à tout ce que j'aurais dû dire et faire pour atténuer son angoisse et peut-être l'aider à vivre sa vraie vie et pas une vie d'emprunt.

Sa vie d'actrice qui finit par préférer son rôle à son être et veut entraîner tout le monde dans son jeu.

En tapant les lignes précédentes, j'ai omis les mots « l'aider à vivre » : impossibles à écrire.

L'aider, de toute façon, aider ma mère à vivre sa vraie vie, était une tâche impossible, car le récit de substitution était écrit à la virgule près.

Et verrouillé à tout jamais. Rien qu'avec la force qui l'habitait. Proportionnelle à son désir de secret.

Le verrou, du reste, elle l'a posé aussi sur mes lèvres après en avoir jeté la clef dans un fleuve de Pologne, la Vistule ou l'Oder.

Elle ne voulait plus être embarrassée de son histoire comme d'autres le sont de leur corps et ne savent plus que faire de leurs jambes et de leurs bras.

Dans le cadre, la peinture tenait. Maintenant que les couleurs étaient sèches, il fallait les laisser comme elles étaient. Ne plus y toucher.

On n'allait pas repasser de la couleur sur la couleur, laisser voleter au dehors nos taches de couleur.

On n'allait pas chercher des défauts dans la transparence, la petite bête qui blesse l'honneur. Une flétrissure qui irait toujours en augmentant.

Je me souviens qu'enfant, j'étais la risée de la classe, car j'avais des taches de rousseur. J'avais « regardé le soleil avec une passoire ».

Plus tard, en fait, c'est la vérité que j'ai regardée avec une passoire. Cette vérité tendue par des mains maternelles.

Oui, « maternelles », dans tous les sens du mot, y compris le meilleur.

Il en est résulté des taches d'un autre ordre, que mes filles essaient aujourd'hui, tant bien que mal, de découvrir et d'effacer.

Je ne peux y penser ces jours-ci que les larmes aux yeux et avec une espèce de chat dans la gorge qui me laisse sans voix.

Entortillé dans le fil d'alerte. L'étau d'une angoisse qui ne s'est jamais desserré.

Dimanche 6 janvier

Rêve. Le directeur du cirque sert un chili con carne aux spectateurs pour qu'ils aient la patience d'attendre que le torrent grossisse.

On a dansé toute la soirée, les lèvres brûlantes, et à présent, on veut faire disparaître le dehors.

On entre avec celle qu'on aime dans une chambre inconnue. Le premier hôtel venu. N'importe lequel. Il y a urgence.

On s'embrasse encore, on se débarrasse de tout ce qui n'est pas vraiment nous, ça va vite, de plus en plus vite.

Les quatre bras, les quatre mains ne chôment pas.

Voilà, c'est une première nuit avec celle qu'on aime. Une première nuit avec celui qu'on aime. Et c'est la même nuit.

C'est notre nuit, c'est notre jour.

En un rien de temps, la chambre du deux étoiles devient la chambre des merveilles.

10 h, *Malakoff*. Après les fêtes, le marché a l'air d'un village enseveli sous la neige.

Les commerçants pensent peut-être qu'il nous faudra du temps pour retrouver l'appétit.

La marchande de légumes ne s'est pas déplacée ; elle doit couler des jours heureux, à Quiberon, rue des Sardiniers.

Siffler de bonnes bouteilles, comme elle me l'a dit un jour.

Le vague à l'âme du charcutier. Pas de ces plaisanteries de sa spécialité, dont on se demande si c'est du lard ou du cochon.

« C'est la débâcle, ironise le boucher peu amène, il ne manque plus que le Déluge ! »

La crémillère ne décolère pas : « Ces gens qui veulent le beurre, l'argent du beurre et essaient de manger le beurre de votre tartine... »

Sophie Calle, elle, est venue, mais n'est pas à prendre avec des pincettes. Elle ne trouve pas ce qu'elle cherche.

C'est pourtant simple : des pommes de terre au nom oublié, résultant d'un croisement entre deux tubéreuses sauvages.

Lundi 7 janvier

Réveil en sursaut en pleine nuit : il y avait six millions de morts dans la maison.

Mardi 8 janvier

Rêve. C'est la guerre.

Rêve. À cause de la guerre, les parents se demandent s'ils ne vont pas devoir noyer leurs enfants comme des portées de chats.

9 h, *Malakoff*. Ouvrir la fenêtre pour faire entrer la fraîcheur du jeune âge.

Les jeunes filles sont revenues et s'ébrouent dans le froid. Rires et danses sont au programme. De mon côté, rien qu'un vieux sage : voilà comme je me vois.

Si on m'avait dit, adolescent, que je finirais sous ce jour, j'aurais sans doute refusé de vieillir...

Vieux sage, un peu voyeur, des petits jeux, des tourbillons. Vieux sage un peu voyeur et fine oreille. Tout pour plaire.

Le bus est enfin là. Une jeune fille arrive en courant. Le bus repart. Les autres rient. Pas de petit malheur qui ne soit l'occasion de rire.

Qu'en serait-il des grands malheurs ?

Et où est donc passé le jeune homme blond aux cheveux courts et au regard sévère ? Fine oreille, lui aussi, oreille absolue, qui sait ?

À leur tour, les jeunes filles l'auraient fait fuir ?

Midi, rue de Tournon. Ne pas chercher midi à quatorze heures. Ouvrir sur l'aventure, mot après mot, d'un tweet à l'autre.

C'est un jeu, un point c'est tout. Quelles que soient les mésaventures, quand on approche les choses de trop près en 140 signes.

Dans ce jeu, gagner, c'est ne pas perdre le désir de continuer. Tout simplement. Pas d'autre chose à dire et à espérer. Alors, je continue.

Drôle de jeu, tout de même, où il faut s'attendre au pire, faute de mieux.

Depuis que je joue, que je souffle le vrai et le faux, en tout cas, je n'ai pas triché. Pour rien au monde, je n'aurais voulu tricher. Je tiens à le dire aussi.

Mercredi 9 janvier

Rêve. L'escalade d'une façade dans la lumière aveuglante du soleil.

Rêve. Encore l'interview d'un auteur dont j'ignore jusqu'au titre du livre. Restent dix minutes à assurer. Plus l'ombre d'une question.

9 h, Malakoff. Pas drôle d'errer avec son chien de poubelle en poubelle dans la pénombre froide.

Avec les rares passants, nous partageons ce froid, même si chacun le ressent à sa façon.

Coup de théâtre : la jeune femme au chien sort deux chiens ce matin. Aucun n'est le sien.

Autre coup de théâtre : elle m'adresse furtivement la parole : « Jamais deux sans trois », me dit-elle. Comprendra qui pourra.

J'ai gagné ma journée : j'aurai au moins échappé au sempiternel « Bonne journée ».

La jeune femme au chien : il y a des êtres qui n'ont pas de place réelle dans notre vie, tout en étant là, et même bien là, quelquefois.

16 h, Radio. Trop tard pour s'enfuir. Vite, prendre position sous le feu de la lumière rouge.

Avec le temps, apprendre à tenir dans des conditions extrêmes sans avoir à sortir à tout bout de champ son manuel de survie dans le chaos.

Tendre l'oreille, le plus souvent possible. S'occuper du son plutôt que des paroles.

Avec le temps, ne plus faire la part des sons.

Avec le temps, avoir de moins en moins de souvenirs acoustiques.

Avec le temps, prendre en grippe le retour de sa voix. Vivre les poings sur les oreilles en ne parlant plus que d'une voix à peine audible.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de ralentir à la main la fonte de la banquise polaire.

Jeudi 10 janvier

L'enfant dont on remarque l'absence ce jour-là, puis le lendemain, puis les jours suivants.

Vendredi 11 janvier

Rêve. Ce *nous* qui me submerge.

Rêve. Ce *nous* qui est le monde.

Des rêves notés en pleine nuit dans un quasi aveuglement et plus ou moins de la main gauche.

Dans le noir, la main court vers l'illisibilité du rêve. J'en fais chaque nuit l'expérience.

Difficile relecture du petit matin. Chacun le sait. Lien perdu. Connexion impossible. Langue morte.

La phrase insiste pourtant, en pleine nuit. Elle frappe à la porte, presque menaçante, jusqu'à ce qu'on lui ouvre.

Jusqu'à ce qu'on l'écrive.

Comme si écrire cette simple phrase, insistante et obscure, ce n'était pas l'effacer aussitôt, la faire voler en éclats, la réduire à néant.

La faire disparaître, au fond, comme les meurtriers s'y emploient aussi avec les indices visibles de leurs crimes.

Ainsi, le rêve ne s'écrit pas à main nue. Beaucoup trop de risques. Certains, alors qu'on croit les écrire, on ne fait que les écorcher vifs.

Samedi 12 janvier

Rêve. Je pars de bon matin, un matelas plié sous le bras, incertain de pouvoir rentrer, ni ce soir ni un autre soir.

9 h, *Malakoff*. À l'arrêt du 191, l'ambiance est au gris des mauvais jours. Pas de jeunes filles un samedi. Pas de quoi rire.

Un vieil homme garde un bras levé comme s'il craignait que le bus oublie de s'arrêter à l'arrêt Victor-Hugo.

Il fait de grands gestes au conducteur, lorsqu'il arrive. Mais apparemment, le conducteur ne le voit pas et poursuit sa route.

De sa mésaventure, le vieil homme prend à témoin le jeune homme blond aux cheveux courts et au regard sévère, à peine arrivé.

Le jeune homme garde le silence. Il fait comme s'il n'avait rien vu, rien entendu. Il tient un étui à violon comme dans un mauvais Chagall.

Au croisement de l'avenue Pierre-Larousse et de l'avenue Victor-Hugo, la jeune femme au chien. Je m'enhardis à lui demander comment elle va.

« Comment je vais ? Comme d'habitude », répond-elle, un rictus en guise de sourire. Et sans me regarder.

Elle s'éloigne puis revient sur ses pas. « J'ai un aveu à vous faire (long silence), j'aime votre chien. »

Pris de court, et décontenancé par son annonce, je fais l'imprudence de lui proposer d'échanger nos chiens.

« Si vous le voulez », concède-t-elle. Et nous voilà partis, chacun de son côté, avec un chien qui n'est pas le sien.

L'idéal, bien sûr, ce serait, par ce sacrifice, de me rapprocher de la jeune femme et, à terme, si les choses tournent bien, de récupérer mon chien.

Quitte ou double, en somme.

20 h, *Opéra Garnier*. Pas voulu savoir ce que j'allais voir ou écouter. J'aime que tout se joue dans l'ignorance des premiers instants.

La plupart du temps, c'est la déroute. Je suis dans de beaux draps. La magie n'est pas au rendez-vous.

Pourquoi aller à l'Opéra, si ce n'est pour oublier le temps catastrophique qui a succédé à un certain âge d'or ?

Si rares sont les spectacles qui occupent, le temps d'une représentation, toute la place du monde et des arrière-mondes.

Si rares sont les spectacles qui font regretter de ne pas avoir des poings de boxeur pour applaudir plus fort.

Ce ne sera pas pour ce soir, malheureusement, même si, à l'Opéra Garnier, on ne sait plus où donner de la tête.

Le grand escalier : voilà une certitude à laquelle s'accrocher, quand bien même on manque une marche.

Et quand bien même, lorsqu'on rencontre une jolie femme, on ne sait pas toujours de quel sexe elle est.

L'Opéra : un leurre qui ne vous veut aucun mal, vous inflige-t-il, plus souvent qu'on le souhaiterait, un mauvais spectacle...

Un nain est assis devant moi. Soudain, il se retourne et me demande s'il ne me gêne pas.

Dimanche 13 janvier

Rêve. Des rails recouverts de fleurs mènent à une ruine que je prends pour un dancing.

Rêve. J'avale des macarons deux par deux car le pâtissier en promet un gratuit pour cent achetés.

9 h, au marché dominical de Malakoff.

La marchande de légumes a consenti à quitter Quiberon pour tenir son « banc », comme elle dit.

Pour le moment, elle se roule, dehors, une cigarette et me sourit en me voyant passer.

Je me dis que c'est le moment ou jamais d'aller voir ce que propose la concurrence. En matière de sourire. Qui sait ?

Hélas, je n'en ai pas le temps. « Venez, me dit la marchande de légumes, je vais vous présenter mon mari. »

Je regarde à peine le malabar qui bombe le torse et m'entreprend sans préavis sur la pêche à la sardine au large de Quiberon.

J'ai Vivaldi dans mon iPod. Plus qu'à monter le son.

Quand vient mon tour, je demande une botte de carottes, en précisant que ma femme les préfère terreuses.

« Marié ?, interroge la marchande de légumes. Ce sont des choses qui arrivent. Ce n'est pas une raison pour faire cette tête-là. »

« Vous devriez me présenter votre épouse, quand vous reviendrez à Quiberon, nous irions ensemble à la thalasso. »

« Remarquez, je la plains. Ça ne doit pas être drôle tous les jours de vivre avec vous. Rien qu'à voir votre tête... »

Une cliente vient à mon secours : « Moi, je trouve que le mariage vous va bien. Vous êtes craquant, si j'ose dire, comme une scarole... »

Et elle fait un clin d'œil appuyé à la marchande de légumes.

La cliente est une inconnue que je connais bien, mais que je n'avais pas reconnue du fait de mes récents problèmes de vision.

Oui, je l'inventerais qu'on ne me croirait pas, je n'ai rien trouvé de mieux que de faire la queue devant la nouvelle opticienne.

Par miracle, l'arrivée de Sophie Calle interrompt le débat.

Sans transition, nous repartons sur les pommes de terre. Sophie les veut à la chair ferme, de couleur homogène et sans verdissement ou germination.

« J'ai ce qu'il vous faut, tranche la marchande de légumes. Avec les *chéries*, vous ne serez pas déçue. »

Nous repartons, Sophie avec ses *chéries*, moi avec mes carottes terreuses, quand la marchande de légumes me rattrape. « Juste une question », dit-elle.

« C'est vrai ce que dit le poissonnier : vous parlez de moi dans des truites ? Je me demande bien ce que vous pouvez avoir d'intéressant à raconter. »

Lundi 14 janvier

9 h, *Malakoff*. Tôt levé ce matin, j'ai tourné chez moi comme un ours en cage, dans l'attente des jeunes filles.

C'est peu dire que je les attends, mes princesses.

Me voilà, même, trop impatient à présent pour essayer de me souvenir de mes rêves.

J'ai dû les lancer vers le fond de ma mémoire, d'où ils resurgiront le moment venu, peut-être quand je m'y attendrai le moins.

Je peux leur faire confiance pour me sauter au visage...

Arrivée des premières jeunes filles.

Comme si elles étaient une volée de moineaux, je marche sur la pointe des pieds pour être sûr qu'elles ne s'envolent pas.

On dirait une boîte de couleurs laissée par un artiste dans la grisaille froide.

L'une après l'autre, avec des éclats de rire, elles se passent sur les lèvres un rouge d'un vermillon éclatant.

C'est un jeu dont j'ignore les règles, les tenants et les aboutissants, et qui me renvoie en fin de compte à ma solitude, au premier étage, de l'autre côté de la vitre.

Tout se passe comme si, toujours, à la radio ou ici, ou n'importe où ailleurs et dans n'importe quelle circonstance, je vivais derrière une vitre.

Ce n'est pas la meilleure façon d'entendre quand on se veut à l'écoute.

Ce n'est pas la meilleure situation pour tendre la main à ceux qui sont de l'autre côté.

De toute façon, qui suis-je, sinon un sourd plus ou moins aveugle, toujours les bras ouverts, toujours sur le qui-vive ?

Mardi 15 janvier

Rêve. Ma mère brûle d'envie de parler. Mais pas de ça. De ça, il est impossible de parler.

Ici, enfin, là-bas, entre nous, jamais évoqué le sujet avec ma mère. Le sujet que je n'arrive pas encore, ici, à écrire en toutes lettres.

Jamais parlé de ça.

Je pourrais faire la liste des mots qui ne venaient pas sur les lèvres, quoi qu'il arrive.

Entre nous, ça ne se disait pas. Un point c'est tout. La curiosité avait été éradiquée dès le berceau.

Pas reçu d'invitation à parler, à questionner, dans les yeux de ma mère.

J'ai toujours pensé que les murs ne tomberaient pas, que j'étais prêt pour la cérémonie des apparences, même si les rats infestaient le sous-sol.

Il y avait déjà tant à faire pour approcher la tradition de ce pays-là.

C'est comme pour la langue. J'ai toujours été incapable d'apprendre une autre langue que celle que je suis censé parler. « Ma langue. »

Dire un mot dans une autre langue, c'est devenir un acteur qui ne connaît de vérité que dans son jeu.

Et pourtant, ma vérité, si vérité il y a, je dois la débusquer dans une langue qui me reste en grande partie étrangère.

J'ai encore dans l'oreille la question de ce professeur me demandant quelle langue j'avais bien pu parler, chez moi, dans l'enfance.

Mercredi 16 janvier

Rêve. J'ai rendez-vous avec des morts. Je suis dans mes petits souliers, car j'ignore dans quelle langue ils vont me parler.

Et si la mort n'était qu'un changement de langue maternelle ?

J'ai longtemps cru que les seules vraies paroles ne pouvaient être que celles qu'on prononce sur son lit de mort.

De la même façon, peut-être, que les vraies paroles sont les cris d'amour que s'adressent les amants.

Dans tous les cas, il y a là le lit de la vérité.

On peut aussi s'y endormir et laisser le rêve tenir les rênes de la parole.

Rêves et rênes se ressemblent, d'ailleurs, et s'assemblent, à une lettre près.

Jeudi 17 janvier

Rêve. Première, ce soir, de ma nouvelle émission, *À propos de rien*.

Rêve. Déjà en retard, comme si ça ne suffisait pas, je dois courir dans les couloirs de la Radio, un fusil pointé dans le dos.

Ces réveils qui déversent leur sonnerie stridente sur le fol amour.

9 h, Malakoff, à l'arrêt du 191, avenue Pierre-Larousse.

Toujours un peu à l'écart, le jeune homme blond aux cheveux courts et au regard sévère, tendu comme un orage, son violon sous le bras.

Dès qu'elles le voient, les jeunes filles se parlent à peine. Plus rien ne les fait rire.

Si j'étais romancier, j'aimerais que tous les protagonistes se rapprochent, au contraire, et étendent l'histoire à l'infini.

Vendredi 18 janvier

Il faudra bien un jour ou l'autre que je cesse de rester bouche bée et les bras ballants devant le rideau baissé.

Que je m'affaire dans la pauvreté du devant de scène puisqu'il n'y a pas grand-chose d'autre à espérer.

Et surtout, que je songe à récupérer mon chien. Je ne sais même pas quel est le nom de celui dont j'ai hérité.

Le moins que je puisse dire, c'est qu'il ne m'obéit pas au doigt et à l'œil. Telle maîtresse, tel chien.

Je devrais me risquer à une action d'éclat.

D'ailleurs, j'ignore quelle mouche m'a piqué, mais je ne rêve plus ces temps-ci que d'actions d'éclat.

Facile à dire, difficile à rêver. À vivre, n'en parlons pas.

Samedi 19 janvier

Rêve. Le studio est en haut de l'immeuble. Les fenêtres ouvertes laissent entrer la neige. Nous nous abritons sous des couvertures rouges.

9 h, Malakoff, sous la neige.

Chaque année, surpris par la violence du froid qui enserre la neige.

Toujours le même froid et toujours la même surprise devant les ombres qui se projettent sur la neige.

Personne n'ose sortir son chien, de peur d'être désigné à la vindicte publique.

J'ai beau me tordre le cou, rien à l'horizon, l'avenue est déserte. L'allée d'un cimetière enneigé, agrippé par le froid.

J'ai beau tendre l'oreille, pas une voix ne se détache. Nous sommes dans une chambre froide insonorisée.

Comment vivre une journée perdue d'avance ? Faut-il mettre toutes les données recueillies jusqu'alors sens dessus dessous ?

On dirait le retour du cinéma muet. Noir et blanc et silence. L'absence de paroles fait rire. D'un rire jaune, sans doute.

Une journée à se tourner le dos, quand il n'y a pas de coin du feu à partager.

La neige est-elle la seule coupable ?

Elle seule a-t-elle rabougri le monde qui me saute au visage chaque matin ? Elle seule l'a-t-elle fait basculer dans le silence ?

En une nuit, un rien, quelques flocons de neige, rompt l'harmonie d'une vie, jette le trouble.

Plus assez d'espace libre, soudain, pour que tout le monde vive.

Nous sommes à l'étroit entre les murs.

La neige est le cerveau d'une avancée de la mort.

Dimanche 20 janvier

Si la phrase est chargée de mots dont le sens est à chercher dans le dictionnaire, c'est que je n'ai pas réussi à dire mon amour.

Peut-être n'ai-je pas voulu dire cet amour, mais le laisser dans le flou, voire le cadénasser.

Mais à force de jouer avec les mots contre soi, se retrouver sans amour.

10 h, au marché de Malakoff où la neige continue de tomber.

Place aux aventuriers, ce matin, aux étonnants commerçants, aux clients sans foi ni loi, aux affamés.

Je ne parle pas des irréductibles inspirés par leur délire, qu'ils finissent par confondre avec leur désir. J'en connais au moins un.

Malgré cette neige, la marchande de légumes n'a pas hésité à sortir son camion. Pour me voir, probablement.

Je rêve.

En tout cas, je prends mon temps ; je n'irai vers son étal qu'au dernier moment, pour affûter son impatience.

J'ai eu l'impression que la marchande de bonbons levait les yeux vers moi, quand je suis passé dans sa travée. Prometteur.

Le tripier a du mal à cacher qu'il se gèle les abattis.

Ce n'est qu'en fin de marché que je me décide à aller chez celle à qui je pense depuis mon arrivée.

Quand vient mon tour, j'énumère sèchement, le regard ailleurs : « Une rougette, deux poireaux, des carottes terreuses... »

« Du persil ? » « Non, pas de persil. »

Les choses se compliquent avec l'arrivée de Sophie Calle qui a entendu dire que je la citais dans des tweets sans sa permission.

Du coup, ce dimanche, est un sombre dimanche : nous ne parlons pas de pommes de terre.

Lundi 21 janvier

Rêve. Quand ma mère vient me rejoindre, personne ne sait prononcer son nom.

Rêve. Dès que le micro est ouvert, on entend un bruit d'eau ininterrompu, de provenance inconnue et dans lequel les paroles viennent se noyer.

Entre deux insomnies, la pensée de mes personnages féminins. Des poupées aux robes brûlées qui reviennent comme un refrain.

Pour arriver en temps utile à *mille e tre*, j'aurais dû commencer plus tôt, et d'abord par un *adagio* suivi d'un *allegro*.

Pour le reste, je suis convaincu que mieux valait vivre à Séville au xvii^e siècle.

Mardi 22 janvier

Malakoff, 12 rue de la Vallée.

« Ici habitait Malterre Jean
Mort en déportation »

Mercredi 23 janvier

Rêve. Des déménageurs vident la maison. Je décide de faire comme si de rien n'était.

Rêve. Mon souci est de me laisser tomber avant que la salve soit tirée.

J'ai pris beaucoup de retard pour être en avance.

9 h, arrêt du 191. Le jeune homme blond aux cheveux courts et au regard sévère, armé de son violon, est parti très tôt ce matin.

Cette fois, ni une ni deux, j'ai décidé de le suivre.

10 h, métro. De station en station, je hache l'obsession.

L'itinéraire croise les lignes, file par changements et correspondances.

Casser la ligne, de temps à autre, pour que le matériau fasse peau neuve.

10 h 10, *Gaîté*. Poétise un peu.

10 h 12, *Montparnasse-Bienvenue*. Homme au téléphone : « Ce qui me fait le plus de mal, c'est de t'avoir fait du chagrin. »

Une dame à sa voisine : « Avec un type pareil, je suis dans de beaux bras. »

10 h 17, *Vaneau*. Un couple. Elle : « Il a tenté le diable, il ne doit pas s'étonner de ce qui lui arrive. »

10 h 22, *Mabillon*. La dame : « Mais il ne sait pas parler, je te le jure (répété quatre fois) ; je le lui ai dit (répété quatre fois). »

Après un silence : « Je n'invente rien, je te jure (répété quatre fois). »

« À part ça, quoi de neuf ? » demande sa voisine. Long silence. « Eh bien, c'est gai, oui, c'est gai (répété quatre fois). »

10 h 30, *rue de Tournon*. C'est là que je vis des journées d'écriture, lorsque je ne laisse pas à mes mauvaises pensées la bride sur le cou.

Des journées qui se soldent, dans le meilleur des cas, par une phrase ou deux, tout au plus, surtout depuis que je tweete à tour de bras.

Parenthèse : j'aimerais bien qu'on me dise si tweeter, c'est écrire.

Aujourd'hui, je m'emploie à mettre à jour les notes rapportées d'une « filature » tentée hier. Quelques faits, seulement.

J'ai donc suivi pour une fois le jeune homme blond aux cheveux courts et au regard sévère.

Sa manœuvre, subtile, consiste à attendre côté pair, pour être avec les jeunes filles, mais à prendre le bus dans le sens opposé, côté impair.

Il descend au terminus Porte de Vanves pour prendre la ligne 13 du métro jusqu'à Place de Clichy.

Là, il change pour la ligne 2, descend à Blanche et remonte le boulevard de Clichy jusqu'au Moulin-Rouge, sa destination.

Avec son violon, sur le boulevard, il a l'air de former l'un de ces couples dont on a la certitude que même la mort ne pourrait le séparer.

Beaucoup de jeunes femmes se retournent sur son passage. Certaines lui adressent même un sourire, auquel il ne répond pas.

Je le retrouve, à peine arrivé, seul en scène pour une répétition. Il joue un morceau sans une reprise, de la première à la dernière note.

Tout valse au Moulin-Rouge. Le vertige est à son comble, l'espace entier pénétré par le souffle de la musique.

La virtuosité du violoniste impose le silence. Artistes et techniciens présents dans la salle interrompent leur travail pour l'écouter.

À la fin, spontanément, ils applaudissent comme un seul homme.

Et pour la première fois, je vois se dessiner sur les lèvres du jeune homme l'ébauche d'un sourire.

Je l'envie de suivre une ligne en se passant de mots. Juste avec la musique, qui atteint et caresse ce qui est caché.

Jeudi 24 janvier

Rêve. Plus de lumière. La route est longue. Je me raccroche au son d'une voix, quand il n'est pas couvert par des battements d'ailes.

Rêve. Un ami me fait écouter des sons que je n'ai encore jamais entendus.

9 h, *Malakoff*. Les façades des petits immeubles, les vitrines de l'assureur, du « chinois » et de l'opticien avec, au premier plan, l'arrêt

Victor-Hugo.

C'est le théâtre des jeunes filles qui, certains jours, le temps d'un soupir, me permettent d'échapper à moi-même c'est-à-dire au pire.

Pas plus tard qu'hier, l'une d'elles, en avance, s'est retrouvée seule, à côté du jeune homme blond aux cheveux courts et au regard sévère.

Plus rougissante que jamais, elle avait l'air d'une biche effarouchée.

C'était comme si elle dévoilait sa nudité, je n'exagère pas.

Mais aujourd'hui, pas de ça, pas d'histoires.

Les jeunes filles ont été purement et simplement coupées au montage. Trop de neige autour d'elles les jours précédents. Trop d'impatience, de fièvre.

En les pleurant, je crois entendre leurs cris. Je les imagine en chauves-souris aux ailes encombrantes. Si elles savaient...

Si elles savaient à quel point nous sommes peu de choses qui ne tiennent à rien...

Des chauves-souris...

« C'est comme ça, aujourd'hui, répète le marchand de journaux. C'est comme ça... »

Je ne veux plus...

Je ne veux plus être une cible trop facile.

Je ne veux plus laisser entrer personne entre mes quatre murs, car je ne veux avoir affaire qu'à des êtres de chair et de sang.

Je ne veux plus que le passé m'empêche de vivre le présent.

Je ne veux plus séparer toutes les vies que je mène de front.

Je ne veux plus en parlant et en écrivant garder mes pensées pour moi.

Je ne veux plus que la vie déchire mes rêves.

Vendredi 25 janvier

Rêve. Je suis un personnage nocturne, pris dans le faisceau des phares d'un romancier.

9 h, *Malakoff*. Je ne vais pas appeler lumière la grisaille de ce matin.

Le tremblement des flammèches des néons ne pénètre pas l'épaisseur de la grisaille.

Le rouge, le vert, l'orangé clignotent dans le vide, sans fierté.

Je sens battre le cœur de l'hiver.

Je sens le froid s'engouffrer dans la maison par tous les accès, grimper l'escalier, m'encercler au premier étage.

Le froid se joue de n'importe quel verrou.

Samedi 26 janvier

Rêve. J'ai été pris en flagrant délit de désarroi.

9 h, *Malakoff*. Le rêve du désarroi, la réalité de la tourmente.

Les jeunes filles envolées au montage et livrées à la nuit des chauve-souris.

Le jeune homme blond, qui s'est toujours tenu à distance, écarté de nous et de lui-même, abandonné à la musique.

La jeune femme au chien, à l'image d'un rêve inachevé, devenu cauchemar dans la réalité.

La marchande de légumes, recluse dans une maison, un foyer, dont la porte ne s'ouvre jamais.

S'effaçant, en vérité, dans ce qu'elle est : une marchande dans un marché.

La nouvelle opticienne, pour voir les choses comme elles sont, refusant de me voir et que je la voie.

À qui tendre la main, vers qui aller, ce 26 janvier à 9 h et des poussières ?

Je croyais voir dans mes personnages des étoiles qui brillent dans un ciel dégagé.

Ce ne sont que des rencontres de hasard disposées en un grand cercle qui peu à peu sur moi se resserre au point de m'étouffer.

Des rencontres auxquelles je m'entends à prêter toutes mes illusions comme si j'allais m'en débarrasser.

C'est de ces figures, maintenant, que je cherche à me débarrasser.

Ruse de leur cruauté : elles me font penser à des haches d'opérette, sans prise sur quoi que ce soit de réel.

À commencer par le silence.

Un coup de feu tiré à blanc comme tout ce qui n'a pas prise sur le silence.

C'est ainsi. Je passe mon temps à tirer à blanc sur le silence. À rester l'acteur pour salle des fêtes que j'ai aimé être dans l'adolescence.

Personnage affûté de bric et de broc avec ce qu'il a récupéré dans un grenier...

Je passe mon temps, immobile, un couteau sous la gorge, avec des êtres que je ne peux supporter que parce qu'il est trop tard pour s'enfuir.

Vouloir s'enfuir, c'est voir trop loin.

Aujourd'hui, je place tout mon espoir dans la seconde qui vient.

Dimanche 27 janvier

Rêve. Dans une peinture de Morandi, on prend un grand et un petit flacon. Le petit, me dit-on, c'est pour remplir votre existence.

9 h, *Malakoff*. Dès ce que je considère comme « la première heure » (les commerçants sont sur pied dès 5 h) dans le brouhaha du marché.

Quand l'habituel « Qu'est ce que je vous sers ? » devient « Vous êtes tombé du lit ? ».

Je ne vais chez le boucher peu amène que pour planter mes yeux dans ceux de la marchande de primeurs marocaine, juste en face.

« Vous êtes tombé du lit ? Qu'est-ce que je vous sers ? » Je laisse passer mon tour, j'attends, je guette un sourire.

Oh là là, le sourire...

Regrets de constater, dans le même temps, que ce sourire est dix coudées au-dessus de ses fruits et légumes offerts, plutôt tristes.

À la seule exception, j'en conviens, des clémentines. Il faut s'appeler Clémentine pour avoir des clémentines pareilles !

Je l'appelle : Clémentine ! Elle sourit.

« J'ai vu votre manège, me lance la marchande de légumes, lorsque je me décide à faire la queue à son étal. Je ne dis rien, je suis bonne poire. »

Sophie Calle essaie de passer devant moi. « Deux fois une livre et demie, ça fait bien trois kilos ? » demande-t-elle.

À mon intention, elle ajoute : « Ce que j'aime dans la pomme de terre, c'est qu'elle réussit dans la plupart des sols. »

« Quand je n'étais pas encore dans le poisson, raconte le poissonnier, j'étais dans la plomberie. Je ne sors pas des histoires d'eau... »

Dehors, sous une pluie battante, des marchands de vêtements, des bazars de toutes sortes.

Un seul se frotte les mains : le marchand de parapluies. Un caractère bien trempé.

Lundi 28 janvier

Rêve. Je cache ma radio dans une valise et la valise dans une décharge pour ne pas me faire repérer : chaque voix peut me trahir.

Parfois je suis là, parfois je disparaïs.

Jour après jour, au train où vont les choses, j'approche de ce qui brûle.

Au moins, j'aurai mouillé ma chemise.

« Tu brûles » signifie qu'on est sur la bonne voie, près d'atteindre ce qu'on cherche, sans certitude, pour autant, d'y arriver.

« Je brûle » : j'y suis sans y être. Être et ne pas être.

Tout au plus, la glace a été brisée.

Je me débats au milieu d'éclats de glace et dans l'odeur de brûlé.

Ce n'est pas le moment de faire baisser la fièvre.

Attention aux 140 signes : qu'ils ne figent pas l'écriture, ne la privent pas de son ressort.

Vivre avec les 140 signes sans qu'ils fassent de vous un imbécile heureux.

Mardi 29 janvier

Malakoff, 31, rue de la Tour.

Ici habitait famille Braunstein

Morte en déportation

Auschwitz 1944

Mercredi 30 janvier

Rêve. Je me laisse guider par un enfant à l'intérieur d'une cage. En avançant, nous nous enfonçons dans des plumes poisseuses de sang.

Rêve. Le nom des gares a été changé. Je repère d'autant moins la mienne qu'elles sont innombrables et toutes identiques.

8 h 30, à ma fenêtre, avenue Pierre-Larousse.

Et si les immeubles d'en face n'étaient que les façades d'un décor, sans rien derrière.

Jamais été débusqué les personnages qui s'y arrêtent, qui y vivent même parfois. Il y en a certains que je vois passer. Des ombres, tout au plus.

Des habitants et des gens de passage, pourtant.

Ceux qui vont souscrire un contrat chez Allianz, acheter des nems aux Délices de Malakoff, se faire faire des lunettes chez Optic 2000.

Des prête-noms, peut-être, qui, s'ils se tournaient vers moi, essaieraient de me faire jouer un autre jeu que le mien.

C'est sûr. La confiance règne.

Comme si le romancier se penchait spontanément vers n'importe quelle chimère, ou sur ce qui se présente *sous la main*, au détriment de ce qu'il a sous les yeux.

Au moins, avec le 191, à partir de l'arrêt Victor-Hugo, j'indique une direction.

Des personnages sont dans le mouvement d'*aller vers*. Peu importe vers où et pour faire quoi : ils vont vers.

J'appelle personnage une figure prise dans ce mouvement d'aller vers. Même si il y a un point après *vers*. C'est mieux que rien.

Après tout, c'est cela un personnage : pas un bon à rien ou un moins que rien, mais une figure orientée vers mieux que rien.

Mieux est une voile à la merci du vent.

Dans l'impatience de l'attente, je me donne comme but, ce matin, l'écoute du vent.

Malakoff n'est pas au bord de la mer, cela va sans dire.

Ce n'est pas avenue Pierre-Larousse que je serai pénétré par le vent comme je pourrais l'être à Quiberon, rue des Sardiniers.

Je peux tendre l'oreille, me pencher par-dessus la rambarde, pas de sifflements dans des frondaisons.

Pas davantage de crissements, de craquements ou de grondements dus au souffle du vent.

Je ne capte que les bribes d'un son étouffé, assourdi, dont, à la radio, on ne ferait rien.

Mais c'est le vent. Et c'est avec ce vent que je m'enfonce dans l'illusion du vent, comme le dormeur, la nuit, disparaît dans le sommeil.

Quand j'arrêterai la radio, tout doucement, en prenant mon temps, j'essaierai de remplir les cœurs vides.

Jeudi 31 janvier

Rêve. Le studio est à ciel ouvert. Il faut le débarrasser de ses gravats avant d'enregistrer.

8 h 30, *Malakoff*. Je pensais laisser les choses venir sans être trop regardant. Après tout, cette rue n'est pas sans lumière.

Rien à faire quand elle refuse d'ouvrir les jambes. Tous les amoureux connaissent ça.

J'ai toujours le chien de la jeune femme au chien.

Je peux passer la journée en tête à tête avec ce chien sans aucune douceur dans les yeux.

Mais je ne sais plus où je suis. Les jours ont quelque chose d'irréel depuis que je ne reconnais pas mon chien dans celui qui me fait face.

Nous sommes si distants, lui et moi, que je ne réussis même pas à le tutoyer.

Je sens monter en lui un désir de violence qui me terrifie.

Je n'aurais jamais dû accepter ce marché de dupes. On n'échange pas son chien. Je le savais sans pouvoir rien faire d'autre.

À présent, je suis un homme déchiré, incapable de faire taire le fracas qui s'est incrusté en lui.

En me privant de mon chien, la jeune femme au chien a assis le pouvoir qu'elle a sur moi. Bien joué. Mais je me battraï.

Tout ce que je demande, c'est de retrouver mon chien et que celui qui a usurpé sa place disparaisse comme un cauchemar.

FÉVRIER

OceanofPDF.com

Vendredi 1^{er} février

Rêve. À l'entrée du pont, une garde n'autorise le passage qu'aux automobilistes munis d'un exemplaire des œuvres du marquis de Sade.

Suite du rêve. Derrière nous, Philippe Sollers est refoulé.

9 h, *Malakoff*. Les jeunes filles ont le feu aux joues dès qu'apparaît le jeune homme blond aux cheveux courts et au regard sévère.

Suis-je encore sur le fil ? Je me demande parfois si je ne suis pas encore dans un rêve.

Je vois bien pourtant le bus arriver, les jeunes filles y monter pour ensuite disparaître.

Bien réelle est la sensation d'un vide lorsqu'elles disparaissent.

Les personnes qui leur succèdent ont beau être là, dans l'attente du bus suivant, elles laissent la place vide.

Je retourne cette absence dans ma tête.

Au fond, tous mes personnages ne sont là que pour me tourner vers des absences à venir ; je ne fais qu'acharner des leurres.

Aucun n'est jamais revenu droit sur le poing.

Gaîté. Il ne manquait plus que ça. Heureusement, ce n'est qu'une station sur une ligne et dans la mesure du possible, je ne descends pas, je vais plus loin.

Samedi 2 février

Bribes d'un rêve.

Monter dans le wagon, l'enfant dans les bras. Tout faire pour le cacher.

Quelqu'un peut être sauvé. L'un de nous deux. Ça ne dépend pas de nous.

La brume nous enveloppe. On ne voit même plus les rails qui nous éloignent du monde des vivants.

Ne pas craindre de duper la mort, toujours coupable de viols, jamais condamnée.

Lundi 4 février

Rêve. Une femme tout en noir, à peine visible, me fait de grands signaux avec sa lampe-tempête, le long d'une voie ferrée enneigée.

9 h, *Malakoff*. Derrière la vitre, comme d'habitude, mes pensées sont avec les jeunes filles.

Je m'approche de la fenêtre pour m'en éloigner aussitôt. Au fond, je passe mon temps à détourner mon regard de l'arrêt Victor-Hugo.

Je passe mon temps à penser à ces pauvres jeunes filles, cruellement supprimées au montage.

Même pas songé à les cacher dans une boîte à chaussures où elles auraient pu attendre des jours meilleurs.

Elles n'ont plus qu'à se plaindre d'être tombées sur un auteur tel que moi, qui s'imagine, dans son orgueil, avoir une influence sur ses personnages.

9 h 30. À la Divette de Malakoff, le buraliste à un client qui essaie d'entrer : « Venez un autre jour, le lundi, je ne suis pas là. »

9 h 45, *Pernety*. Une dame à sa voisine de métro : « À ta place, j'arrêteraï d'écouter la radio. »

9 h 48, *Gaîté*. J'en rêve.

9 h 55, *Duroc*. Dans le couloir de la correspondance, une dame se penche sur un SDF pour le réconforter. « Pas de souci, dit-il, j'ai juste un peu froid. »

10 h, *Vaneau*. Un bébé fait tomber une langue-de-chat dans le métro. Sa mère la ramasse et la lui remet dans la bouche.

10 h 05, *Mabillon*. Au téléphone, un homme : « À l'instant, je ne trouve pas les mots, mais je n'ai rien à cacher. »

10 h 10, *rue de Tournon*. Au 1^{er} étage d'un immeuble dont je garde secret le numéro, une femme nue passe l'aspirateur toutes lumières allumées.

Un peu plus loin, un jeune homme vient vers moi, affolé : « Vous savez où est le 13^e BCA ? C'est un bataillon de chasseurs alpins. »

Roman. L'heureux dénouement à la merci d'une mouche qui se poserait sur le visage de l'amant.

Roman. Vivre n'importe quel dénouement sous la menace d'un vingt ans après.

Radio. Mon désappointement quand les silences sont réduits ou coupés au montage. C'est comme si était déchirée la peau d'un visage.

Mardi 5 février

Malakoff, 8 h 30. Rideaux tirés sur la fenêtre du 1^{er} étage. La mort fait la grasse matinée, entre quatre murs.

La difficulté d'écrire « la mort » quand elle nous serre de près, qu'elle touche le plus « réel », le plus « solide » de nos vies.

Sa place est dans le ciel vide, l'accidentel, la fureur des batailles, au cœur de la catastrophe : pas ici, où nos vies suivent leur cours.

On pense dur comme fer que ça n'arrive qu'aux autres, ceux qui, justement, croient se jouer de la mort.

Rien à voir avec son surgissement « pour de vrai », lorsqu'elle arrache ses couleurs au paysage et le sol sous le pied.

Le plus dur des hivers est une plaisanterie des dieux à côté de cette chose invisible dont les ravages font écarquiller les yeux.

Si, pour l'éteindre, on pouvait jeter de l'eau sur la mort comme on lance de l'eau sur le feu...

Vivre, ce n'est que gagner du temps dans le viseur de la mort.

Mercredi 6 février

Malakoff, 22 rue Voltaire.

Ici habitaient

Édouard Gerber
Mort à Madrid en 1937
pour la défense de la République espagnole

Lucien Gerber
Résistant
Mort en déportation en 1945

Vendredi 8 février

Jours de mémoire sans vigilance. Un mot est un mot, sans plus. Tout manque. Tenir une phrase est un tour de force.

Le malheur commence quand les mots ne se suffisent pas à eux-mêmes.

Je ne suis plus qu'un pantin désarticulé par la perte de la clarté.

Le rideau tombe lentement mais sûrement. C'est une question de jours, peut-être d'heures. De toute façon, le voile ne sera pas levé.

J'aurais dû tout fixer au moment voulu.

Mais depuis la première ligne, je n'ai rien fixé. Je ne fixe jamais rien pour ne pas perdre la fleur.

Samedi 9 février

Rêve. Je marche sur une planche de 20 cm de large. Je réalise soudain, tout en continuant à marcher, que je me suis endormi.

Un jour, dans ce cours Victor-Hugo où je devais être en 9^e, l'une de nos camarades, Nadine, tomba gravement malade.

Sa mort nous fut annoncée peu de temps après.

C'était la première fois que j'apprenais la mort d'un enfant de mon âge, avec qui, un temps, j'avais vécu.

La leucémie était le mal qui l'avait tuée et les huit lettres de ce mot nouveau furent pour moi le miroir qui reflétait l'horreur.

Il y a quelques jours, la leucémie s'est invitée une fois encore dans ma vie.

Elle s'est jetée féroce sur mon frère, sans que rien ni personne ne puisse l'arracher à ses crocs.

La maladie ne prend pas son temps. Seule une vie peut donner l'impression de calmer son impatience.

Roman. En effleurant à peine le clavier, le pianiste sentait la mort s'annoncer sous ses doigts.

Dimanche 10 février

Rêve. Au marché de Malakoff, les commerçants viennent d'un autre pays et parlent une langue inconnue.

10 h, au marché de Malakoff. Des étals à peu près vides, de vieux rogatons, des restes. Une misère.

La marchande de légumes, au mépris de ses clients fidèles, n'a pas fait le déplacement. Le mauvais temps a bon dos.

Peut-être est-elle en thalasso, à Quiberon, avec Sophie Calle, qui brille elle aussi par son absence.

Comme par hasard, les deux, chaque fois, font la paire.

Le charcutier, une radio accolée à l'oreille : « L'équipe de France a encore perdu hier et le pire est à venir. »

« Les fastes sont derrière nous, annonce la crémillère, cachée derrière des lunettes noires. C'est la crise sur le gâteau. »

« Il faut laisser passer ces jours, donner du temps au temps », conseille le boucher peu amène.

Rien à faire, Clémentine, la marchande de primeurs marocaine, au corsage échancré sous sa parka, n'a pas le sourire.

J'ai l'impression qu'il suffirait qu'elle sourît pour céder au vertige.

« Ce n'est pas que je n'aie rien à vendre, explique le poissonnier, c'est que je ne suis plus vendeur. »

Le charcutier, sa radio toujours accolée à l'oreille : « La météo n'est pas bonne et le pire est à venir. »

Chez la fleuriste, les fleurs sont flétries, perdent leurs couleurs à vue d'œil.

Tristesse poignante de mon chien, qui attend sa nouvelle maîtresse à l'entrée du marché et affecte de ne pas me reconnaître, pour ne pas la heurter.

Lundi 11 février

Rêve. L'exposition a lieu sous terre. Les peintures sont sans titres. Presque toutes recouvertes de poussière.

9 h, *Malakoff*. À la fenêtre, à peine debout, je fais comme si ce que je voyais n'existait pas.

Comme si ce que je voyais n'était que le couvercle d'une boîte où seraient enfouis mes rêves.

Il est loin le temps où le tronçon de rue qui occupe mon champ de vision recouvrait une réalité immense, chargée d'effroi jusqu'à la gueule.

Qu'aurait été ma vie si ma maison n'avait pas eu de fenêtres ? J'aurais été comme un homme sans le sou, dans l'incapacité de s'en sortir.

L'avenue Pierre-Larousse, plus désolée que jamais, ce matin, sous les averses.

L'hiver ne nous a pas loupés. Même les chiens claquent des dents.

Pourquoi n'avoir fait qu'une bouchée des jeunes filles, au détour d'un mot ? Détruire ceux qu'on aime pour faire une phrase, un mot.

Pourquoi en est-il presque toujours ainsi avec ceux qu'on aime sur cette terre ?

Je ne mesure pas la chance que j'ai d'aimer une femme hors champ en tous points, ce qui lui interdit d'être distribuée comme personnage.

Une chance au moment où le théâtre est chez moi une sorte de maladie qui ne cesse de gagner du terrain sur la « réalité ».

Regardez-le, écoutez-le...

Qu'est-ce qu'il ne faut pas imaginer pour ne pas perdre pied...

Aucun des personnages auxquels je me lie ne peut prétendre à l'amour : leurs pieds, à eux, ne touchent même pas le sol.

Ce sont des ombres qu'on voit filer comme des poissons dans la rivière.

Leur rôle : rendre réelle l'illusion dans laquelle je vis, montrer le trop-plein de vide qui me tient lieu de monde.

Quand ils ne sont pas simplement les indicateurs de ma résistance au désarroi.

De ce point de vue, je reste sans concurrence sur le terrain des productions à petit budget.

Le destin de mes personnages est d'être sans destination.

Pourtant, bien que je finisse à peu près toujours par les abandonner en chemin, il y en a toujours un qui surgit pour prendre la relève.

On dirait qu'ils s'entendent comme larrons en foire pour retarder l'heure de vérité.

Une fois encore, je vais trop vite.

Peut-être ne sont-ils pas différents des fenêtres de la maison, d'où j'observe les autres et le monde, ce matin comme les autres jours.

Pareil à un fantôme.

Roman. S'il ouvre la bouche, c'est pour reprendre la question du silence. Mais plus personne ne l'écoute. On lui intime l'ordre de se taire.

Mardi 12 février, mercredi 13 février

Comme un enfant, n'être pas à deux jours près.

Jeudi 14 février

Rêve. La trapéziste m'assure que je peux sans peur me lancer dans le vide, car un filet d'amour vient d'être tendu.

Que ce soit la jeune femme au chien ou n'importe laquelle de ces silhouettes croisées ici ou là, les promesses ne sont jamais tenues.

Elles ne tiennent jamais leurs promesses, ces fontaines miraculeuses.

Quelque chose en moi le leur interdit.

Je ne me nourris plus que de couleuvres de l'amour.

Toujours, nous nous regardons d'un autre œil. Jamais de celui qui convient au moment voulu.

Je ne demande pourtant pas la lune : juste aimer la beauté cachée au premier regard.

Aimer aujourd'hui la beauté de demain.

Vendredi 15 février

Malakoff, angle de la rue Victor-Hugo et de la rue Gambetta.

À cet emplacement,
il y eut, de juin 1940 à la Libération,
une imprimerie clandestine de la Résistance
sous la responsabilité de Mme Gaby Julien
maire adjoint de Malakoff
de 1945 à 1978

Samedi 16 février

Rêve. J'ai décidé d'être raisonnable et de ne plus avoir comme résidence secondaire qu'un carton à chapeau.

La jeune femme au chien. Rêvé cette nuit (pas eu le courage de le noter) qu'elle avait fui avec mon chien.

Et ça n'a pas manqué, chez le marchand de journaux, je me trouve nez à nez avec elle. Ses yeux lancent des éclairs.

Je ne sais pas comment je fais mon compte : je tombe toujours sur des femmes dont les yeux lancent des éclairs.

C'est quand tombe la foudre que je m'aperçois que je ne les aime plus, peut-être même que je ne les ai jamais aimées.

C'est exactement ce que je suis en train de vivre avec la jeune femme au chien.

Je brûle d'impatience de lui dire que je l'aime, alors que, déjà, je ne l'aime plus.

Une fois de plus, je suis prêt à construire un amour sur ce désamour.

Beau spectacle : l'amour ne cesse de faire des malheureux avec le désamour en toile de fond.

10 h, toujours chez le marchand de journaux. « Bordel de Dieu, me dit la jeune femme au chien, je ne vous avais pas reconnu. »

« Votre chien m'a adoptée à tout jamais, vous savez. Il est chez moi comme un poisson dans l'eau », me chuchote-t-elle à l'oreille.

« Chacun doit pouvoir tourner la page, vivre des vies nouvelles. »

« S'il avait la parole, votre chien me parlerait sans doute de vous comme d'un habitant du vieux monde. »

« Ne faites pas cette tête-là, venez le voir quand vous le voudrez. »

« Je vous présenterai ses deux compagnons : un crapaud rococo et une couleuvre de l'amour. »

« J'ai trouvé la couleuvre en Chine dans des broussailles. J'aime la voir faire vibrer l'extrémité de sa queue lorsqu'elle se sent menacée. »

« Quant au crapaud, c'est un souvenir de la forêt bolivienne. Son seul défaut est de raffoler des abeilles. En ville, pas facile à trouver. »

« C'est là où je voulais en venir, me dit-elle sur le pas de la porte. Voulez-vous devenir mon fournisseur d'abeilles ? »

Dimanche 17 février

Rêve. J'ai le choix entre assister à mon enterrement de mon vivant ou seulement après ma mort.

10 h, au marché de Malakoff, sous un soleil inattendu.

Longue discussion avec le marchand de miel, qui me dit n'être pas « cueilleur de miel » et regrette de ne rien pouvoir faire pour moi.

Il m'invite à préciser l'espèce de l'abeille recherchée, 20 000 espèces étant répertoriées à ce jour de par le monde.

Le moment lui paraît de plus mal choisi, alors qu'on constate actuellement un inquiétant « syndrome d'effondrement des colonies d'abeilles ».

En attendant, c'est moi qui suis menacé d'effondrement. Que faire, maintenant que j'ai le mot de passe ?

Escalader de nuit les grilles du Luxembourg et m'emparer d'une ruche ou de quelques essaims en veillant à ne pas me faire piquer ?

Me prévaloir de la première définition du dictionnaire de l'Académie française, selon laquelle l'abeille est une « mouche à miel » ?

Et proposer à la jeune femme au chien de se contenter de simples mouches, sinon de n'importe quel insecte ailé plus accessible ?

10 h 40, au marché encore.

Chez le tripier au teint violacé, beaucoup d'articles « coups de cœur ».

Le boucher peu amène confie à une cliente que pendant que sa femme écorche les lapins de bon cœur, il médite dans la nature.

« Il y a une chose dans ce marché, dit la marchande de légumes à qui veut l'entendre, qui me laisse pantoise, abasourdie...

C'est la propension des gens, quels qu'ils soient, à raconter des salades. »

Étrange, de la voir devenue soudain une hyène qui a pris une forme humaine...

Elle ne se radoucit que lorsqu'elle aperçoit Sophie Calle, dont le seul regard l'incite à se calmer.

Elle sait qu'elle va devoir passer aux choses sérieuses, qui vont mobiliser toute son énergie : le débat dominical sur les pommes de terre.

Dehors, sur la place de la mairie. « Je ne suis pas tombé de la dernière pluie », prétend le marchand de parapluies, avec un sourire entendu.

En fait, il rit jaune, à cause du soleil.

Le marché de Malakoff. Les êtres, les lieux, les choses, les habitudes qui, à un moment donné, deviennent votre vie.

Lundi 18 février

Rêve. Au sommaire de cette revue de cinéma, il n'y a rien. Sauf un article sur un certain Severo Rodriguez, dont je n'ai jamais entendu parler.

Rêve. Je vais m'installer dans le sud du Maroc dans l'espoir d'y trouver les noms des personnages de mon prochain roman.

9 h, *Malakoff*. La nuit porte conseil. Peu importe les abeilles. Laissons-les, dans leurs ruches, faire leur miel de tous leurs tracas.

J'en fais autant, de mon côté, avec la parole.

Et la jeune femme au chien m'a enfin parlé. Elle m'a enfin adressé une parole. Elle m'a exprimé un désir.

Rien à vouloir de plus et je n'en demandais pas tant : depuis le premier mot, la parole reste mon attente.

La parole seule.

Que chacun, à présent, récupère son chien – comme les amants, à la fin du dernier acte, se retrouvent dans les bras l'un de l'autre.

Et que le rideau tombe.

Juste une parole – serait-elle un os jeté à un chien – si ce n'est pas un mot malheureux, suffit à une fin heureuse.

À partir de ce jour, lundi 18 février, si je revois la jeune femme au chien, je lui ferai signe de disparaître.

Ne pas savoir parler rend plus aigu encore le sentiment de la séparation.

Est-ce qu'on coupe les cheveux en quatre, quand la parole fait défaut ? Qu'est-ce qu'on coupe ? Dans quoi taille-t-on ?

Être un intervieweur sans questions, sans chronomètre ni boussole.

Être un acteur du muet, les bras grands ouverts.

Être Paul Claudel sans avoir écrit une ligne, mais en passant son temps à manger des spaghettis dans une cuisine.

Et à boire des canons à la Divette de Malakoff.

Les mots qui partent du cœur sans arriver aux lèvres...

Ne pas savoir se parler, est-ce un facteur de risque ?

Toujours plus de mots en avançant ; toujours moins de mots pour avancer.

Roman. Biographie d'un personnage archi-connu dont la fin est pourtant imprévisible.

Roman. C'est si loin que je n'arrive même pas à compter les jours qu'il me reste à attendre pour fêter mes vingt ans.

Mardi 19 février

Malakoff, 15 avenue Augustin-Dumont.

Ici habitait

Vaugeois Eugène

Tué au combat

Ici habitait

Nonneron Jean Pierre Mignard

Tué au combat

Ici habitait

Guillebaud Armand

Fusillé par les Allemands

20 avenue Augustin-Dumont

Ici habitait
Arblade Aloyse
mort
en déportation

Mercredi 20 février

Rêve. À minuit, tous ceux qui m'écoutent à la radio transforment leur habituelle bienveillance en franche hostilité.

Rêve. Quand j'entre dans la maison, le seul bruit perceptible est le fracas de mes chaussures. Tous les autres sons se sont tus.

9 h, *Malakoff*. En me mettant à la fenêtre, je crois rêver. À l'arrêt du 191, une jeune fille.

Comment en croire ses yeux ? C'est la jeune femme au chien avec trente ans de moins.

Elle attend le bus, sans mon chien, un sac Eastpack sur le dos.

Oui, une vraie jeune fille, semblable à celles qui composent mon kaléidoscope quotidien.

Dès qu'elle m'aperçoit, elle m'adresse de larges sourires en me faisant signe de descendre. Je m'exécute aussitôt.

« Il y a longtemps que je vous observe derrière votre fenêtre et que je veux vous parler », me dit-elle.

« J'ai compris que ma mère vous faisait souffrir. Elle se prend pour le centre du monde : ce n'est qu'un oiseau aux ailes rognées. »

« Je souffre, moi aussi, de son manège, de ses affabulations sans fin. Il faut à tout prix qu'elle brouille les pistes. »

« Il y a des gens comme ça. Et bien plus qu'on imagine... »

« À la maison, elle passe son temps à éteindre les lumières ; dehors, à s'écarter du droit chemin. »

« Sachez qu'elle ne s'appelle pas Alexandra Web, comme elle le prétend sur ses cartes de visite, mais Rosa Rapace. »

« De la rose, d'ailleurs, elle ne doit connaître que les épines... Quant à son nom, je n'en dirai rien, car c'est aussi le mien... »

« Sachez encore qu'elle n'est pas psychanalyste, comme elle veut le faire croire, mais auteur de romans roses. »

« Un mystère, pour moi, tant elle me paraît ignorante des choses de l'amour... »

« Je peux vous assurer, en tout cas, qu'elle n'aime pas les chiens. Le vôtre, elle envisage de le confier à la SPA. »

« C'est moi qui dois l'y conduire le 28 février prochain : mais rassurez-vous, je vous le remettrai en mains propres ce jour-là. »

« En fait, ma mère n'aime sortir qu'au bras de l'homme qu'elle aime, et qui ne l'aime pas plus qu'elle n'aime les chiens. »

L'arrivée du 191 met un point final aux confidences de la fille de la jeune femme au chien.

Voilà donc que je perds ce personnage si convoité au moment même où je découvre ses quatre vérités.

Jeudi 21 février

9 h. Décidément, Malakoff se dépeuple. Je fais le cimetière bossu...

Après Paul Claudel, l'acteur du muet, les jeunes filles, le jeune homme blond et surtout la jeune femme au chien, à qui le tour ?

Qui va se perdre dans le souvenir ?

Le petit monde va passer dans le chas de l'aiguille sans qu'il soit nécessaire de le lisser avec de la salive.

Cent fois, je me suis approché de la boutique de la nouvelle opticienne. Cent fois, j'ai hésité à en pousser la porte.

Et puis...

Toujours curieux de voir une vitrine illuminée, je me suis avancé jusqu'à ce que je sois vu. Hello ! Hello !

Ses cheveux relevés en chignon dégagent ses yeux flamboyants.

Voilà. Je fixe son visage comme si c'était le dernier que je voyais. Et la nouvelle opticienne me fait signe d'entrer.

Elle me reçoit avec l'indifférence qui lui tient lieu d'amabilité.

Je lui parle de l'horreur de toutes ces choses que je n'ai pas vécues, mais qui me restent au fond des yeux.

Pas de réponse.

J'évoque la souffrance qui consiste à parler, dans des livres qu'on écrit, de choses qu'on ne voit pas.

Pas de réponse.

« Y a-t-il des lunettes pour chasser du regard tout ce qui fait baisser les yeux ? »

Pas de réponse.

« Peut-on voir simplement ce qu'on a sous les yeux plutôt que ce qui vous sort par les yeux ? »

« Sans vouloir vous inquiéter, je vous le répète, persiste la nouvelle opticienne, vous n'avez pas besoin de lunettes. »

Je ne trouve pas la répartie qui l'amuserait et retournerait la situation à mon avantage.

Elle a une voix plus aiguë que je l'avais perçue jusqu'à présent, vaguement dédaigneuse. Une voix qui bouleverse à mes yeux son visage.

Les autres n'ont pas besoin de lunettes, en fin de compte, car ils n'existent que pour lui permettre de se voir, elle.

Elle va jusqu'à m'annoncer sans préavis son départ de Malakoff et sa prochaine installation à Cannes, sur la Croisette.

Elle veut prendre du champ, fuir le monde étrié de Malakoff.

« Avec les stars, me dit-elle, ce n'est que du bonheur. »

Tout ce que j'arrive à dire, c'est « Sortez de ma vue, je ne veux plus vous voir, je ne veux plus vous tweeter... ».

J'ajoute : « Nous sommes deux rouges qui jurent. »

C'est tout ce que je réussis à bredouiller en guise de coup de grâce.

Je ne sais pas bien, du reste, lequel de nous deux le reçoit.

D'un jour à l'autre, ma vue baisse et se brouille.
D'un jour à l'autre, toutes les couleurs ont l'air de s'estomper.
D'un jour à l'autre, les lumières s'éteignent peu à peu.
D'un jour à l'autre, le moment viendra où plus rien ne brillera.
D'un jour à l'autre, je ne saurai plus comment lutter contre l'aveuglement dont la menace grandit.

Vendredi 22 février

Rêve. Mes tweets arrivent directement dans le pétrin du boulanger.
Rêve. Egarées dans l'hiver, des mouches de chaleur ont élu domicile dans ma bibliothèque.
Suite du rêve. Elles se posent obstinément, quoi que je fasse, sur les pages du livre que je suis en train de lire.
9 h, à la Divette de Malakoff. Un couple. La femme : « Économise ta salive, je connais ta vie. »
L'homme, plus tard : « Dans ce cas, je ne peux pas t'écouter, je peux parler, c'est tout. »
9 h 30, sentier du Tir. Jeune fille au téléphone : « Pas de soucis, ça marche. »
La même un peu plus loin : « Bon bon bon, absolument, absolument... Pas de soucis... Ça colle... »
9 h 45, square Larousse. Un homme sur son portable : « Pas la peine de me donner rendez-vous, je veux te voir, c'est tout ».
Le même, après un long silence : « Aller où et pour faire quoi ? »
10 h, *Malakoff-Plateau de Vanves*. Sur le quai, une femme au visage si ridé que j'ai l'impression qu'il est recouvert d'une toile d'araignée.

10 h 05, *Plaisance*. « Je ne vois pas ce que je pourrais trouver à redire », affirme à son voisin un homme qui, jusque-là, n'a rien dit.

10 h 09, *Gaîté*. Il y avait longtemps...

10 h 05, *Duroc*. Un gaillard, fort en gueule, épanche sa bile sans qu'on comprenne exactement sur quoi.

10 h 30, à la terrasse du Tournon. Un jeune homme à sa compagne : « Ce que je trouve en toi, je ne l'ai cherché chez personne. »

Un autre couple. Chacun a sa tablette tactile. Chacun est plongé dans son monde.

D'un jour à l'autre, la langue ne répond plus.

D'un jour à l'autre, quels que soient les mots que vous choisissiez, ils vous entraînent vers le fond.

D'un jour à l'autre, vos phrases refusent de préserver quoi que ce soit du présent et vos souvenirs s'amenuisent.

D'un jour à l'autre, rien de ce que vous avez écrit n'est achevé, mais vous êtes pressé de rendre votre copie.

D'un jour à l'autre, vous vous retrouvez seul dans un monde englouti.

Samedi 23 février

Rêve. Encadrée, la peinture tient. Dès que le cadre est enlevé, les couleurs volettent au loin.

Rêve. Un tableau dans une poubelle. C'est un Matisse. Je le laisse. On ne ramasse pas un Matisse dans une poubelle.

Rêve. Dans la rue, chez moi, à l'écoute de la radio, il suffit que je m'approche pour que le son disparaisse.

8 h 30, Malakoff, sentier du Tir. Quand je tousse, le chien pense que j'aboie. La toux lui est plus agréable à l'oreille que la parole.

9 h, à la Divette. Un homme au comptoir fait signe à une femme : « Ramène tes fesses et raconte-moi des blagues. »

La femme dont les mots amusent la langue...

On sait qu'elle est là, elle ne s'éloigne guère du tabac, du matin au soir. « Je rêve de balcons fleuris », répète-t-elle aujourd'hui.

Et un peu plus tard : « Je rêve de petits rongeurs. »

L'homme au comptoir s'agite au téléphone : « Je n'arrive pas à m'avoir. »

Deux femmes assises au fond de la salle. L'une des deux : « Vous communiquez ? » L'autre : « On a du mal à se parler. »

Un temps. La même : « On ne parle que de ce qu'on voit à la télé. »

10 h 30, *Gaîté*. Passons.

10 h 35, Duroc, dans le couloir de la correspondance. Un jeune homme et son ami, bras dessus bras dessous.

Le jeune homme : « Je veux vivre davantage, rien de plus, rien de moins. »

« C'est tout vu », assure, plus loin, un vieil homme aveugle à la dame qui l'accompagne.

10 h 44, *Vaneau*. Deux dames en pleine conversation. « On a passé la station », constate l'une.

« Fallait m'le dire », répond l'autre. Puis elles continuent à parler, sans descendre du métro à la station suivante.

13 h 15, *rue de Tournon*. JE T'AIME, NADIA, en capitales sur une bouche d'égout.

18 h, *rue de Fleurus*. Devant Bread and Roses, une vieille dame : « Il ne manquait plus que ça : elle vient de tomber sur un dénicheur de fauvettes. »

19 h, théâtre de Poche-Montparnasse. L'ouvreuse est géante et la salle basse de plafond.

Ces noms notés dans un carnet, suivis d'un numéro de téléphone qu'on n'appellera jamais, et qui ne diront rien quelques jours plus tard.

L'histoire qui se cache dans un nom.

L'histoire qui s'est cachée dans mon nom, y compris à moi-même.

Devoir se dire qu'hier il n'y avait rien en sachant qu'il y avait quelque chose.

C'est comme une vie réduite à une inscription sur une tombe, offerte à l'indifférence des passants.

Je n'ai jamais écrit que dans les blancs de l'inscription.

Je n'ai jamais écrit que dans l'histoire cachée, comme un mineur au fond de la mine, dans l'ignorance des coups de grisou.

D'un jour à l'autre, on s'enfouit dans le noir comme une taupe aveugle sans pouvoir se dire que ça ira mieux demain.

D'un jour à l'autre, il ne vous reste plus que la nuit pour essayer de tirer les choses au clair.

D'un jour à l'autre, les nuits sont de plus en plus courtes et les jours de plus en plus sombres.

D'un jour à l'autre, il n'est plus temps de danser jusqu'à l'aube.

Dimanche 24 février

Rêve. L'arrêt du 191 est une forme qui se défait, dans un espace sans périmètre.

Rêve. Mon sort dépend d'un geste sur lequel personne ne peut me donner la moindre indication.

Rêve. Au cimetière où je viens enterrer un inconnu, toutes les tombes sont des tweets.

Enfant, je pensais que le monde fourmillait de points de chute au cas où.

Aujourd'hui, à Paris, il n'y a plus de places dans les cimetières.

Les tombes doivent être creusées loin du centre.

Sauf pour ceux qui, la mort venue, s'apprêtent à ressembler comme deux gouttes d'eau à une poignée de cendres.

9 h 30, *Malakoff*. On dirait l'un de ces jours d'hiver, tels qu'on les imagine, loin à l'Est, à l'époque médiévale.

Aune chance, aujourd'hui, d'apercevoir le ciel.

Le marché est désert. Impression que rien ne va plus, qu'une catastrophe s'annonce.

Les marchands se font des sourires entendus. Ils savent ce que les clients ne doivent pas savoir.

Sans parler de la concurrence, toujours prête à s'engouffrer dans la moindre brèche...

Certains, pourtant, ne savent pas garder un secret. Ils sont même parfois en veine de confidences.

« Les difficultés me mangent la tête, reconnaît le tripier au teint violacé. Je me prépare à mettre la clef sous le paillason. »

« Je quitte Malakoff, je quitte mon mari, je veux tout quitter », confie la crémillère, qui a un œil au beurre noir.

Autour d'elle, les langues se délient : son mari a de mauvaises manières avec les femmes.

« Je vois ce que c'est », dit une cliente, habillée en Paul Smith de la tête aux pieds, l'air d'avoir résolu le mystère d'un meurtre.

« À Malakoff, on ne vendrait même pas de miches aux gueux », se lamente le pâtissier qui a tendance à se prendre pour Pierre Hermé.

« Ici, on vend plus de harengs que de soles, surenchérit le poissonnier. Un métier ne vaut rien qui ne vous nourrit pas... »

La marchande de primeurs marocaine se retourne trois fois pour me regarder passer.

La quatrième fois, elle m'appelle : « Je voulais vous faire mes adieux. Je repars vivre à Tanger. Pour toujours, j'espère : il y fait moins froid... »

Je ne trouve pas les mots pour lui dire combien je vais la regretter. Je ne dis rien. Elle sourit. Et son sourire me fend le cœur.

« C'est mon dernier marché, annonce le boucher peu amène. Je ne vais pas continuer de me lever à l'aube pour le plaisir de me geler la carcasse. »

Après un long silence, il ajoute en détachant les syllabes : « Ce marché ne vaut pas le pet d'un âne mort. »

« Il ne casse pas trois pattes à un canard », lui répond le volailler.

Et à voix plus basse : « Ici, je ne serais pas surpris qu'on mette des ânes et non pas des chevaux dans les lasagnes et les raviolis... »

La marchande de légumes lave à grande eau son étal, vide de tout légume, après quoi elle le frotte à l'eau de Javel avec une brosse.

« Ne me regardez pas comme une escouberette. À Malakoff, ma dernière heure est arrivée », me dit-elle.

Elle ajoute en me faisant un clin d'œil : « Pas de peine à quitter ses faux amis. »

« Prochain rendez-vous, à Quiberon, rue des Sardiniers. » Et elle me tend la main gauche. Elle vient de prendre un couteau dans la droite.

Arrive Sophie Calle, tellement impatiente qu'elle n'a pas vu qu'il n'y avait rien à vendre ce matin chez la marchande de légumes.

« Je veux des pommes de terre de montagne, exige-t-elle sans préliminaires. De préférence, de la Montagne Verte à chair blanche. »

Puis, sur un ton qui n'admet pas la réplique : « Si elles n'ont pas 1,75 cm de diamètre, je ne suis pas preneuse... »

« Et si vous n'en avez pas, dites-le-moi tout de suite. J'irai ailleurs... »

Montrouge, Vanves, Châtillon... Ce ne sont pas les marchés qui manquent dans les parages...

J'irai au Salon de l'agriculture, s'il le faut. Au moins, il doit y avoir des voituriers... »

D'un jour à l'autre, on laisse filer le temps sans le voir partir.

D'un jour à l'autre, on n'entame plus de conversation de peur de ne jamais la finir.

Lundi 25 février

Malakoff, 4, place du 14-Juillet.

Ici habitait
Paulin Georges
Fusillé par les Allemands

Malakoff, face au 11, passage du Nord.

Redondeau Léon
Mort en déportation
A habité la maison
Sise en cet endroit

Mardi 26 février

Rêve. Depuis minuit, les mots des garçons aux cheveux bouclés ne sont plus intelligibles.

Rêve. Au Panthéon, un dispositif de sécurité vient d'être mis au point pour protéger les grands hommes des exercices d'admiration.

Mauvaise pensée du matin : je réalise que je suis plus vieux que n'était ma grand-mère Marguerite, quand, enfant, sa vieillesse m'effrayait.

Je me demandais comment elle avait la force de s'accroupir et de se relever aussitôt en chantant *houp la boum tra la la lalère...*

Un jour, au passage, j'ai aperçu son sexe.

Le trouble éprouvé ce jour m'accompagnera jusqu'à la fin de mes jours.

Longtemps, je n'ai pas pu voir un sexe de femme sans entendre la chanson.

J'ai aimé cette femme qui faisait tout pour qu'on ne l'aime pas.

On aurait dit qu'elle avait recueilli en elle, aux fins de protection, ce qu'elle savait de la dureté du monde.

Et elle en savait long.

Assez pour renvoyer aux autres cette dureté.

Elle ne voulait pas être le pot de terre contre le pot de fer. Elle voulait être « quelqu'un à qui parler ».

Et elle était quelqu'un qui avait son franc-parler et ne mâchait ses mots en aucune circonstance.

Il ne faisait pas bon la contrarier ou seulement être d'un point de vue opposé : quoi qu'il arrive, de toute façon, elle avait le dernier mot.

Je me souviens aussi de ses repas pantagruéliques, qu'elle nous servait en nous demandant d'avoir une pensée pour ceux qui mouraient de faim.

Elle nous forçait à finir nos assiettes jusqu'à la dernière bouchée et nous interdisait de dire « je n'aime pas ».

Il fallait, coûte que coûte, tout aimer.

En 1956, pour les vacances de Pâques, elle m'emmena à Nice avec ma sœur aînée.

Elle avait au départ une valise entière de sandwiches et de diverses victuailles en prévision de notre nuit de train.

À Nice, nous étions à l'hôtel Félix-Faure, sur qui elle savait toutes sortes de choses qu'elle se refusait à nous révéler.

La pluie, cette année-là, tomba sans répit, si bien que nous n'avions pas d'autre possibilité que d'aller chaque après-midi au cinéma.

Le film qui me laissa la plus forte impression fut *Le Monde du silence* du commandant Cousteau.

Aux garçons, je l'ai toujours entendue recommander avec insistance de bien relever le bois de la tinette avant de se soulager.

Puis, la chose faite, de secouer leurs « engins », c'est le mot qu'elle employait, jusqu'à la dernière goutte.

À elle, et à elle seule, je dois mes premiers émerveillements de spectateur, lorsqu'elle m'emmenait au Châtelet écouter des opérettes.

La première fut *Le Chanteur de Mexico* avec Luis Mariano : un choc comme j'en ai rarement connu par la suite.

Si j'avais pu ne jamais perdre cette faculté d'enchantement, au théâtre ou n'importe où dans la vie...

Si j'avais pu ne jamais désapprendre à me récrier d'une telle admiration...

J'attendais les sorties avec ma grand-mère Marguerite avec l'impatience d'un amant.

De temps à autre, elle m'emmenait au Luxembourg faire voguer un voilier sur l'eau du grand bassin.

Elle me montrait les étudiants qui se trouvaient là en m'assurant qu'ils étaient en train de vivre le plus bel âge de la vie.

Etudiant à mon tour, je suis venu au Luxembourg en pensant que des grands-mères devaient me montrer du doigt à leurs petits-fils.

Je n'avais pourtant pas l'impression de vivre les plus belles années de ma vie.

Où alors, si ce n'était que ça, il n'y avait pas de quoi nourrir une impatience.

Je me souviens encore qu'elle avait l'habitude de dire que ce que nous ne faisons pas, personne ne le ferait à notre place.

Pas question de rêvasser... Il fallait foncer, vent debout.

Elle disait également ne dormir que d'un œil, car « l'ennemi, lui, ne dort jamais ».

« Un jour, tu vas oublier ta tête », prédisait-elle, chaque fois que j'oubliais quelque chose.

C'est elle, bien des années plus tard, qui a perdu la sienne.

D'un jour à l'autre, tous vos souvenirs s'en vont en fumée.

D'un jour à l'autre, il n'est plus possible de se dire que rien ne cesse jamais.

D'un jour à l'autre, il n'est plus temps de remettre quoi que ce soit au lendemain.

D'un jour à l'autre, on rejette son effroi sur le peu de temps qu'on a devant soi.

Mercredi 27 février

Rêve. Je lance un appel d'offres auprès de quelques coiffeurs parisiens en vue de me faire couper les cheveux.

Rêve. Des barbelés ferment l'horizon. On ne passe pas.

Rêve. Sam Szafran me demande s'il y a des rats chez moi. À peine rentré, je vois le chien courir après un énorme rat dans mon salon.

Rêve. Un dératiseur me conseille la non-violence. Plutôt que les faire souffrir, assommer les rats ou les noyer dans une bassine d'eau.

Suite du rêve. Le dératiseur me met en garde : collé à une plaquette recouverte de glu, le rat se dévore les pattes pour essayer de s'échapper.

9 h, *Malakoff*. Si le jour reste à ce point fermé, il va falloir le peupler de veilleurs de nuit.

Tout est fait pour me dissuader de regarder par la fenêtre.

Je suis comme le rat, collé à une plaquette recouverte de glu.

Je ne vais tout de même pas me dévorer les pieds pour me sortir de là comme le Saturne de Goya le fait avec ses enfants.

Impossible de bouger, d'aller à mes rendez-vous.

Toute ma vie, j'aurai ainsi rêvé d'une rencontre, annulée le jour dit, à l'heure convenue, par un empêchement de dernière minute.

Est-ce qu'un jour je pourrai annoncer que les choses se sont bien passées ?

Est-ce qu'un jour je pourrai parler une autre langue, dire les choses avec d'autres mots, m'arrêter dans une autre histoire ?

Est-ce qu'un jour je pourrai cesser de voir en chaque jour le pire, alors que je n'ai pas vécu mon dernier jour ?

Est-ce qu'un jour, au vu de la palette offerte, je pourrai avoir un autre choix que le noir ?

Je ne veux plus suer une vie de chien.

Je ne veux plus, chaque jour que Dieu fait, me rapprocher de la route des enfers.

Je ne veux plus, dès que je mets le nez dehors, être coincé dans une cérémonie d'adieux.

Je ne veux plus chercher en vain la petite flamme au fond des yeux de ceux que je regarde dans les yeux.

Je ne veux plus être sans feu ni lieu, à la merci d'une fenêtre éclairée.

Je ne veux plus faire le clown dans un monde électrique.

Roman. Il voudrait se souvenir de son premier baiser. Il n'y arrive pas.

Roman. Il voudrait se souvenir de la première fois qu'ils se sont dénudés pour se retrouver dans les bras l'un de l'autre. Il n'y arrive pas.

Roman. Il dégage sa tête de la poitrine de sa bien-aimée pour regarder l'heure, mais sa montre s'est arrêtée.

Les images se brouillent, s'enchevêtrent. Je ne sais plus qui est qui, qui fait quoi.

Aussitôt vécu, aussitôt repris.

Aussitôt écrit, aussitôt défait.

Jeudi 28 février

Rêve. Je ne retrouve pas mon chemin pour rentrer de la radio. J'ai également oublié les mots pour le demander.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de mettre à jour la liste des sorties et des issues de secours de la Maison de la Radio.

On ne sait jamais. Un jour, je voudrais peut-être m'en aller. Et ajouter des *ou encore* à la liste des choses qu'on peut faire quand on ne fait plus rien.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai de ne pas rester sans voix, comme l'acteur du muet lorsque le cinéma est devenu parlant.

Il s'est senti égaré, je me souviens, et même amputé, invalide.

Quand j'arrêterai la radio, j'essaierai d'installer partout des balises de détresse.

D'un jour à l'autre, il n'est plus nécessaire de tuer le temps, le temps s'en charge.

D'un jour à l'autre, il n'y a plus de beauté à raviver.

D'un jour à l'autre, on ne sait plus mentir à la vie.

D'un jour à l'autre, la mort, qui se rapproche, vous laisse aussi désarmé qu'un amour impossible.

D'un jour à l'autre, tout au plus cède la place à tout au moins.

D'un jour à l'autre, tout ce qui a fait ce que vous êtes tombe en ruine. À commencer par votre visage.

Je pense à Alberto Giacometti sculptant des figurines qui auraient pu tenir dans une boîte d'allumettes.

Qu'ai-je fait tenir dans les 140 signes ? Même pas un visage ?

Le visage est la dernière chose qu'on puisse fixer. Giacometti n'a cessé de le répéter. Lui qui s'y est repris à des milliers de fois.

Sur Twitter, des millions de signes, s'y reprendrait-on chaque jour pendant des mois, n'y suffiraient pas.

Toutes ces lignes qui se croisent et se séparent sur le fil, porteuses de mots qui accentuent tel ou tel trait, ne fixent pas un visage.

Peu de mots rappellent ce qu'on a vécu ; beaucoup de mots en éloignent à jamais.

D'un jour à l'autre, rompre le fil, couper le cordon, se retirer du jeu pour de bon.

D'un jour à l'autre, ignorer si on aura le temps de mettre la couche de vernis finale.

D'un jour à l'autre, ne pas savoir si on aura le temps d'abattre sa dernière carte et même de faire sa valise.

D'un jour à l'autre, la mort s'apprête à vous souffler la vedette.

D'un jour à l'autre, ne plus pouvoir parler que d'une minute à l'autre.

Quand j'arrêterai la radio, je sombrerai dans un silence qui résonnera de plus en plus fort.

La vie est une dernière soirée.

18 h 25, Malakoff. Ma fille Paloma, un casque sur les oreilles, écoute sa musique en faisant des bonds, des cabrioles, toutes sortes de pas de danse.

Elle me fait penser tout d'un coup au funambule de Jean Genet.

Ou à une promeneuse traversant un champ de boue en posant les pieds, de dalle en dalle, sur un pas japonais.

Mon silence sur Twitter est à l'ordre du jour. « Tu me fous la honte », me dit-elle.

Je donnerais l'impression d'attendre que ça se passe, sans lever le petit doigt pour imaginer des choses.

Inutile, pourtant, de courir après l'inspiration pour tirer un fil. Il suffit d'un rien. D'un fil, justement. Puis de faire en sorte que le fil ne plie pas.

Il suffit de regarder par la fenêtre, par exemple, de promener son chien, de laisser parler ses désirs, de raconter ses rêves...

Tweeter serait d'ailleurs une façon de rêver...

Pour Paloma, tweeter est un jeu comme un autre. De temps en temps, il faut penser à mélanger le jeu et à redistribuer les cartes. C'est tout.

La partie consiste à ne rien cacher de son jeu. Même pas les leurres, les illusions, la pacotille qui nous tient lieu, le plus souvent, de cargaison.

Je devrais commencer par écrire tout ce qui me passe par la tête, comme d'autres laissent la porte de leur maison ouverte.

Ce ne serait pas plus compliqué que ça.

Il suffirait d'apprendre à commencer, et, évidemment, à finir, car en ce bas monde tout a une fin.

C'est vrai, je n'y avais pas pensé.

Après tout, je vais essayer.

OceanofPDF.com

Collection littéraire dirigée par
MARTINE SAADA

Anne Berest, *Les Patriarches*
Delphine Coulin, *Les Traces*
Delphine Coulin, *Une seconde de plus*
Delphine Coulin, *Voir du pays*
Ghislaine Dunant, *Un effondrement*
Pierre Lepape, *La Disparition de Sorel*
Michel Manière, *Une femme distraite*
Michel Manière, *Une maison dans la nuit*
Pascal Quignard, *Les Ombres errantes*
Pascal Quignard, *Sur le jadis*
Pascal Quignard, *Abîmes*
Pascal Quignard, *Les Paradisiaques*
Pascal Quignard, *Sordidissimes*
Pascal Quignard, *Les Désarçonnés*
Michel Schneider, *Marilyn dernières séances*
Michel Schneider, *Morts imaginaires*
Jacques Tournier, *À l'intérieur du chien*
Jacques Tournier, *Le marché d'Aligre*
Jacques Tournier, *Zelda*
Alain Veinstein, *La Partition*

Du même auteur

Répétition sur les amas, Mercure de France, 1974.
Recherche des dispositions anciennes, Maeght, 1977.
Vers l'absence de soutien, Gallimard, 1978.
Corps en dessous, Clivages, 1979.
Ébauche du féminin, Maeght, 1981.
Même un enfant, Le Collet de Buffle, 1988.
Bras ouverts, Mercure de France, 1989.
Une seule fois, un jour, Mercure de France, 1989.
D'un amour volé en éclats, Maeght, 1992.
L'Accordeur, Calmann-Lévy, 1996 et « Folio », n° 3086.
Violante, Mercure de France, 1999 et « Folio », n° 3527.
Tout se passe comme si, Mercure de France, 2001.
Bonnes soirées, Farrago, 2001.
L'Intervieweur, Calmann-Lévy, 2002.
La Partition, Grasset, 2004 et « Folio », n° 4414.
Dancing, Seuil, 2006.
Le Développement des lignes, Seuil, 2009.
Radio sauvage, Seuil, 2010.
Voix seule, Seuil, 2011.
Scène tournante, Seuil, 2012.

Livres d'entretiens

Les Heures lentes, avec Henri Thomas, Arléa, 2004.

Entretiens, avec Sam Szafran, Flammarion, 2013.

OceanofPDF.com

Photo de la bande : © JF Paga / Grasset

ISBN : 978-2-246-80544-1

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour
tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2013.*

OceanofPDF.com